

Vol. I—No. 3

Montréal, Mars 1926

Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer

Vingt
Cents





"Par des Canadiens-
Français
Pour les Canadiens-
Français"

CEUX QUI LISENT "MON MAGAZINE"

En se rendant à son bureau,
Enfoncé dans sa limousine,
Monsieur parcourt un numéro
De Mon Magazine.

Après le petit déjeuner,
"Tasse de café et tartine,"
Madame en se faisant coiffer
Lit Mon Magazine.

Sous le grand lustre du vivoir,
Qui toute la salle illumine,
La Débutante, en clair peignoir,
Lit Mon Magazine.

Seul dans sa chambre, après son cours,
De droit ou bien de médecine,
Chaque étudiant de nos jours,
Lit Mon Magazine.

La jeune veuve en son boudoir,
Pour chasser l'ennui qui la mine,
Plutôt que de broyer du noir,
Lit Mon Magazine.

Tout en surveillant ses chaudrons,
Marie, au fond de sa cuisine,
Se régale du feuilleton
De Mon Magazine.

La couturière, le trottin
Le brave ouvrier de l'usine
Et le superchic mannequin
Lis' Mon Magazine.

Comme cadeau du nouvel an,
Il n'en est aucun, j'imagine,
Qui remplace un abonnement
A Mon Magazine.

SEM.

Rien ne remplace

le plus beau magazine
de chez-nous



Élégant costume
de sport.
Patron 2965
40 cts.

Robe en
deux pièces.
Patron 2965
40 cts.

Le service des modes de "Mon Magazine" a
résolu ce problème : L'élégance chez soi et à
bon marché.

UNE FONDATION CANADIENNE- FRANÇAISE

A ceux qui désirent le savoir :

"MON MAGAZINE" est publié par la Cie
de Publication Mon Magazine dont MM. J. L.
K. Laflamme et G. Laurin sont les seuls propri-
étaires.

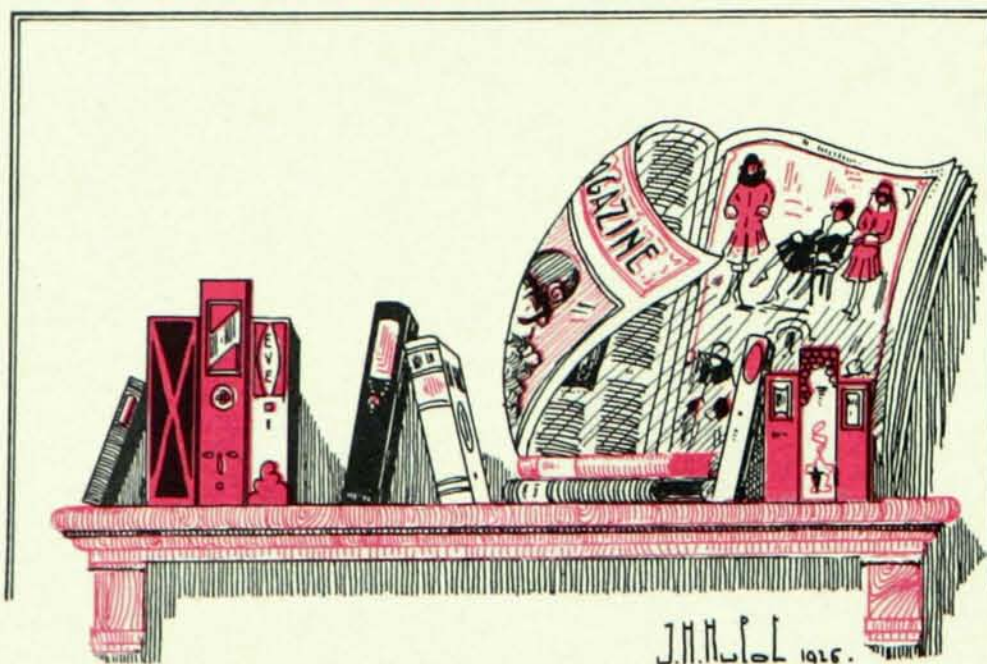
UNE ANNÉE D'ABONNEMENT À "MON MAGAZINE" CONTIENT

De Belles Récréations

pour les grands
et les petits, pour
les jeunes et les
vieux.

□ □

UN GUIDE SÛR
POUR
LA MÉNAGÈRE
ET
LA PERSONNE
QUI VEUT
ÊTRE
BIEN MISE.



DOUZE GRANDS ROMANS COMPLETS

Abonnez- vous

à

"MON
MAGAZINE"

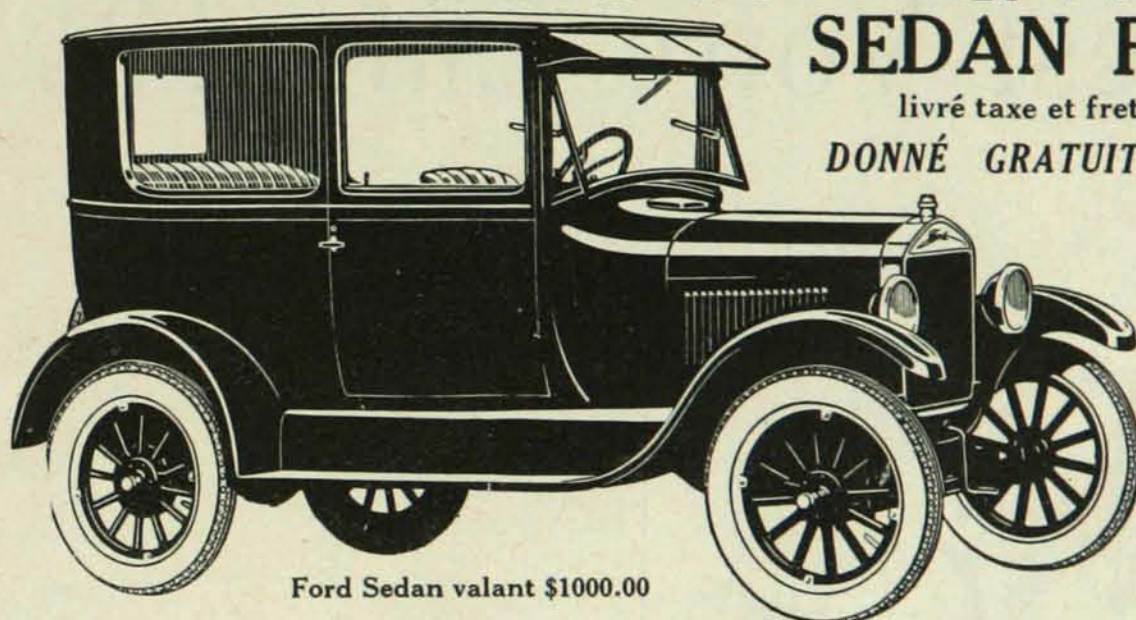
et intéressez tous les
membres de la
famille.

Coûte le prix d'un
volume et en vaut
une douzaine et
bien davantage.

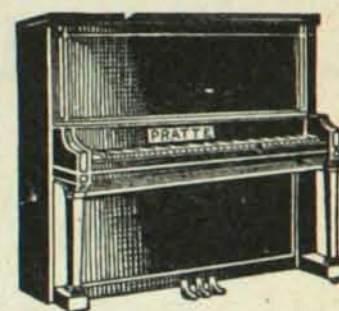
GRATIS!! GRATIS!!

SEDAN FORD

livré taxe et fret payés,
DONNÉ GRATUITEMENT.



Ford Sedan valant \$1000.00



PIANO "PRATTE" ou \$600.00 en argent

acheté de la maison
J. Donat Langelier et exposé
dans ses vitrines,
DONNÉ GRATUITEMENT.

3 RADIO MARCONI A 5 LAMPES AVEC TOUS LES ACCESSOIRES,
DONNÉ GRATUITEMENT.
4 MAGNIFIQUES VICTROLAS VICTOR VALANT \$250.00
5 SPLENDIDES CHESTERFIELDS VALANT \$150.00
6 MERVEILLEUX SETS D'ARGENTERIE MARQUE COM-
MUNITY PLATE OU \$70.00

7 BELLE BALAYEUSE ÉLECTRIQUE OU \$50.00
8 JOLI SET DE VAISSELLE OU \$40.00
9 LAMPE ÉLECTRIQUE SUR PIED OU \$40.00
10 BICYCLE MARQUE C.M.C. OU \$30.00
11 BELLE MONTRE EN OR POUR DAME OU \$30.00
12 KODAK EASTMAN OU \$20.00

ET DES CENTAINES D'AUTRES PRIX EN ARGENT DONNÉS GRATUITEMENT.

Nous avons dans le passé donné plusieurs centaines de prix. Maintenant nous donnons un Sedan Ford dernier modèle, à une personne qui répondra à cette annonce. Vous pouvez être celui que la Providence choisira. Ça ne coûte rien. Pas un seul sou de votre argent vous est demandé aujourd'hui ni plus tard. Cette occasion est unique et est ouverte à tous les citoyens de langue française. Voici votre chance de gagner un auto Ford Sedan gratuitement.

En plus du Sedan Ford nous donnerons un Piano Pratte acheté de la maison J. Donat Langelier Ltée, et exposé dans ses vitrines. Un Radio Marconi, des Bicycles, des phonographes, des caméras, de l'argenterie, des fusils, des montres et des centaines d'autres prix dispendieux qui représenteront des centaines de dollars en valeur et à tous ces prix nous ajouterons plusieurs centaines de dollars en argent. Vous pouvez gagner ces magnifiques prix à part du Sedan Ford. Découpez le coupon et mallez-le-nous immédiatement avec votre solution à notre casse-tête.

POUVEZ-VOUS RESOUDRE CE CASSE-TETE DE

Mon MAGAZINE?

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer

Quels sont les trois mots représentés par ces quinze chiffres?

19 5 4 1 14 6 15 18 4 7 18 1 20 9 19



MALLEZ VOTRE RÉPONSE AUJOURD'HUI

M. le Gérant du Concours,
"MON MAGAZINE"
Chambre 26, "Edifice La Patrie", Montréal.

Les trois mots sont.....
et je veux gagner le Sedan Ford, dernier modèle. (Ecrivez lisiblement).

Nom.....
Adresse.....

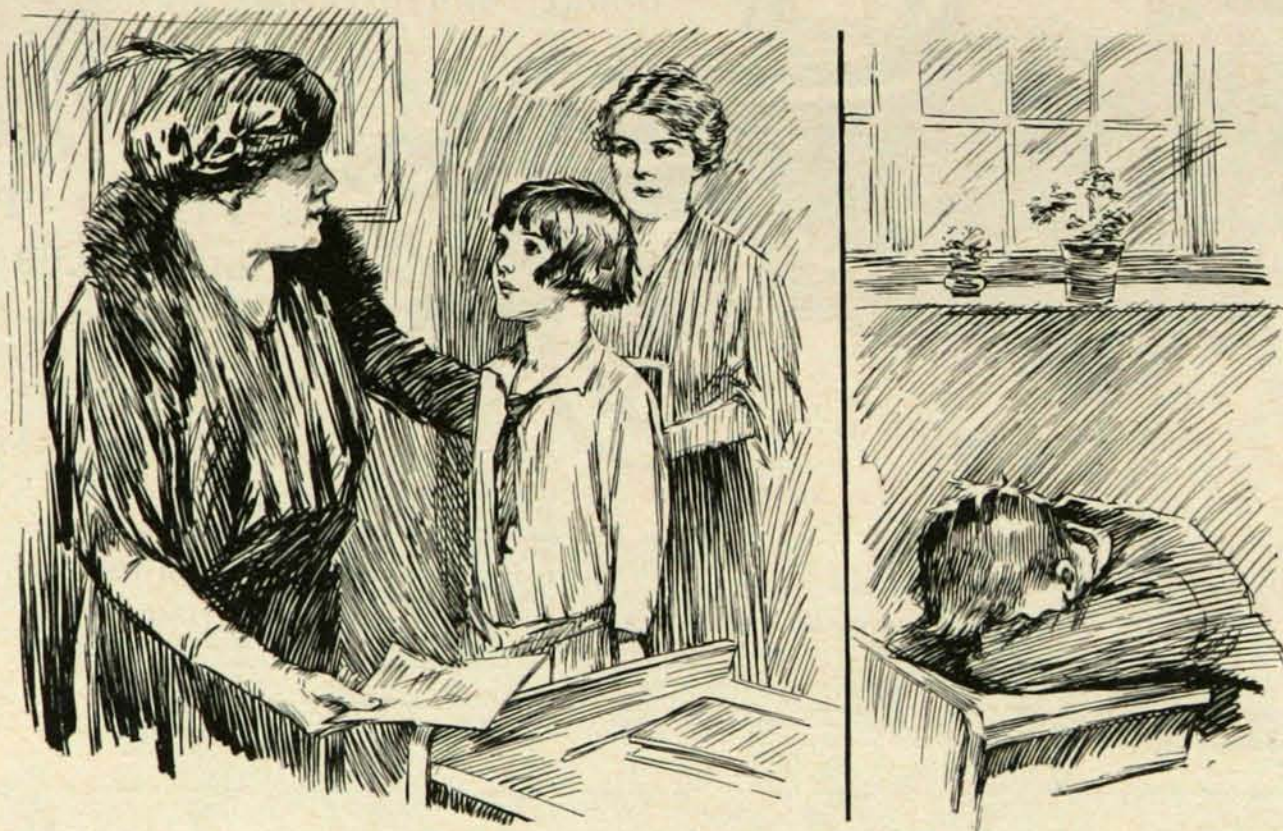
Pouvez-vous les trouver? Essayez et gagnez le Sedan Ford gratuitement. Toutes les lettres de l'alphabet sont représentées par des chiffres: A est représenté par 1, B par 2, C par 3, etc. Les chiffres dans les petits carrés ci-haut représentent trois mots (20 représente T). Quels sont ces trois mots? Pouvez-vous les trouver? Mettez votre ingéniosité à l'épreuve. Prenez votre crayon et du papier et trouvez ces trois mots. Ensuite mallez-nous votre réponse aujourd'hui. Nous donnerons gratuitement le Sedan Ford et tous les autres prix, sûrement vous aimerez être au nombre des gagnants. Ça ne vous coûte rien d'essayer. Ne laissez pas un autre vous devancer. Découpez le coupon et mallez-le de suite.

ÉCRIVEZ-NOUS AUJOURD'HUI

Si vous désirez un Sedan pour vos affaires ou pour vous promener, si vous voulez le gagner, écrivez-nous aujourd'hui. Notre compagnie vous garantit à l'avance que vous serez traité avec justice. A part du Sedan nous donnerons des centaines de dollars en prix. Quiconque répondra à cette annonce participera à tous les prix. Rien de bien difficile à faire. Il n'y aura pas de perdants dans ce concours. Quelqu'un gagnera le Sedan et il se peut que ce soit vous. Envoyez votre réponse aujourd'hui et tâchez de gagner le Sedan.

En plus du Sedan Ford, du Piano Pratte, Radio Marconi, nous donnerons des centaines d'autres prix et des centaines de dollars en argent.

Lequel est Votre Enfant?



Lequel est Votre Enfant ?

Celui dont le visage relevé reflète le succès et brille de triomphe enfantin, ou celui qui courbe la tête afin de cacher à honte que lui apporte son insuccès ?

Votre enfant ! Que ne feriez-vous pour aider votre garçon ou votre fille ? Que ne feriez-vous pour les rendre heureux ? Oh ! les tragédies de l'enfance !... Si souvent inaperçues par les parents, mais qui laissent des marques profondes dans l'esprit des tout petits. Toutes les joies et les peines des parents leur sont apportées par leurs enfants. Votre garçon et votre fille ont l'ambition d'être à la tête de leurs classes, c'est aussi un de vos plus grands désirs. Pourquoi ne pas les aider en leur donnant les moyens de s'aider par eux-mêmes. Combien ils jouissent de cette nouvelle méthode ! Dans plus d'un million de familles heureuses, les enfants s'instruisent aujourd'hui au moyen des 10,000 gravures de l'"Encyclopédie de la Jeunesse", lesquelles gravent dans leur mémoire, les articles courts mais si attirants qui rendent le savoir du monde si plein d'intérêt et si facile à comprendre.

**Savoir est Bien ! Connaître est Mieux !
Comprendre est Tout !**

Aimeriez-vous savoir ce que c'est que l'"Encyclopédie de la Jeunesse" ? — Ses avantages qui aident tant d'enfants à remporter un tel succès à l'école ? Comment les mille et une questions qu'ils vous posent tous les jours sont répondues d'une manière à satisfaire l'esprit et qui stimule chez eux, le désir d'apprendre ? Vous trouverez dans les

quelques cinquante pages de l'"Encyclopédie de la Jeunesse" que nous vous offrons gratuitement, la méthode d'enseignement avec explications claires, simples et faciles à comprendre que nous donnons à l'enfant, au moyen de conversations agréables.

Tous les lecteurs de MON MAGAZINE ont droit à une copie gratuite. Si vous avez un enfant, vous ne sauriez faire autrement que de vous intéresser à ce que l'"Encyclopédie de la Jeunesse" peut faire pour lui. Renseignez-vous. Le succès de votre enfant en dépend. — Adressez-nous sans délai, le coupon et recevez absolument gratuit, le livret que nous vous offrons avec nos compliments.

Détachez et adressez-nous aujourd'hui, le coupon ci-joint.

LA SOCIÉTÉ GROLIER LIMITÉE

313 Immeuble Coronation - - Montréal

LA SOCIÉTÉ GROLIER LIMITÉE.

313 Immeuble Coronation, Montréal

Veuillez m'envoyer par la poste la brochure GRATUITE descriptive contenant des sections et des illustrations spécimens tirées de l'"Encyclopédie de la Jeunesse", de sorte que je puisse juger par moi-même de son utilité pour les enfants.

Nom.....

Adresse.....

D'UN MOIS A L'AUTRE

Où il est question de ce que l'on donne, de ce que l'on va donner,
et de ce que l'on va demander

Deux points importants à régler

Pictorial Review et nous

ON a attiré notre attention sur le fait qu'en certains quartiers on avait l'air de croire que *Mon Magazine* était tout simplement une édition française de la grande revue américaine "Pictorial Review". C'est une erreur qui a pu être propagée par le zèle enthousiaste de quelques-uns de nos agents, mais c'est une erreur.

Et nous tenons à la dénoncer sans plus de retard. *Mon Magazine* ne dépend en quoi que ce soit de "Pictorial Review" dont il est indépendant de toute façon. Un simple examen des deux publications suffit pour s'en convaincre.

Nous publions, il est vrai, un service de modes qui nous est fourni par Pictorial, mais c'est un service pour lequel nous payons, que nous estimons, certes, beaucoup, mais qui limite là les relations des deux publications.

Ces explications étaient nécessaires, croyons-nous, en justice pour notre Magazine, aussi bien que pour la revue américaine. Pictorial, on le sait, est une revue de tout premier ordre. *Mon Magazine* en est une autre. Et nous tenons trop à garder jalousement pour *Mon Magazine* tout le mérite qui lui revient pour que nous le laissions confondre même avec la meilleure des revues anglaises du continent.

Nous soupçonnons que *Mon Magazine* est la plus belle des publications canadiennes et c'est une gloire que nous avons bien raison de ne pas vouloir partager.

Mon Magazine, le 15 du mois

L'EXPERIENCE que nous avons acquise avec nos deux premiers numéros, nous a convaincus qu'en fixant au quinze du mois la publication de notre Magazine, nous servirions à la fois les intérêts de nos annonceurs et ceux de nos abonnés. Tous les services bénéficieront du changement.

Le fait que notre publication est française entraîne chez nos annonceurs des arrangements spéciaux qui causent dans le service des clichés, par exemple, des retards nombreux. C'est pour cette raison qu'un grand nombre de périodiques, même de langue anglaise, ont choisi le 15 du mois comme date de publication. Nous croyons devoir faire comme eux.

Le changement, d'autre part, nous permettra d'assurer à nos abonnés un service de la plus rigoureuse ponctualité, ce à quoi nous tenons plus qu'à tout le reste.

Donc, commençant avec le présent numéro, *Mon Magazine* sera publié le 15 de chaque mois. Et nous espérons que ceci sera jugé une explication suffisante pour les quelques jours de retard apportés à la distribution de notre numéro de mars.

Nos abonnés ne sont pas plus pressés de recevoir notre journal que nous sommes pressés de le leur faire parvenir. Nous leur ménageons, chaque mois, la plus agréable des surprises et il nous tarde toujours de les en faire bénéficier. Leur plaisir est notre plus belle récompense.

Un secret qui démange

LES humoristes prétendent que les femmes peuvent bien garder un secret, mais à condition de se mettre plusieurs.

Je ne trahirai personne en disant que, sous ce rapport, beaucoup d'hommes sont femmes. Et l'exemple est tout trouvé dans l'envie que nous avons de donner la liste détaillée des belles choses que nous réservons à nos abonnés pour le mois d'avril. Mais, pourquoi gâter à nos amis le plaisir que l'on a d'explorer les belles pages illustrées de la revue qui arrive. C'est comme si nous entreprenions d'annoncer au commence-

ment de chaque roman le dénouement qui est réservé pour la dernière page.

Nous nous contentons donc d'indiquer quelques titres, laissant à chaque numéro du Magazine, le soin de faire désirer celui qui le suivra.

Il y a, par exemple, l'histoire de cette Commune où les gens, après trente années d'une vie paisible, découvrent un beau matin que, par un caprice du hasard et de la loi, tous les mariages des trois décades sont nuls. Et l'auteur intitule son récit: "En libre grâce". Il faut voir les revanches qui se préparent, les... Mais est-ce

que je ne suis pas en train de vous raconter toute l'affaire? Il ne faut pas.

En somme, nous continuerons, en avril, à servir nos abonnés de notre mieux, ayant réuni, pour cela, la fine fleur de tout ce qui peut flatter le goût et orner l'esprit.

Les perdants, dans tout cela, ce sont ceux qui n'auront pas eu la précaution de se faire inscrire sur nos listes, par l'entremise de nos agents, ou par l'entremise de ceux ou celles qui prennent part à notre grand concours et prennent les moyens de gagner nos grands prix.

**Le guide sûr
de celle
qui veut être
bien mise**

BULLETIN D'ABONNEMENT

Ecrire très lisiblement le nom et l'adresse

MON MAGAZINE,
Edifice "La Patrie", Montréal.

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à MON MAGAZINE,
pour lequel vous trouverez, sous pli, la somme de DEUX DOLLARS.

Nom Le 19..

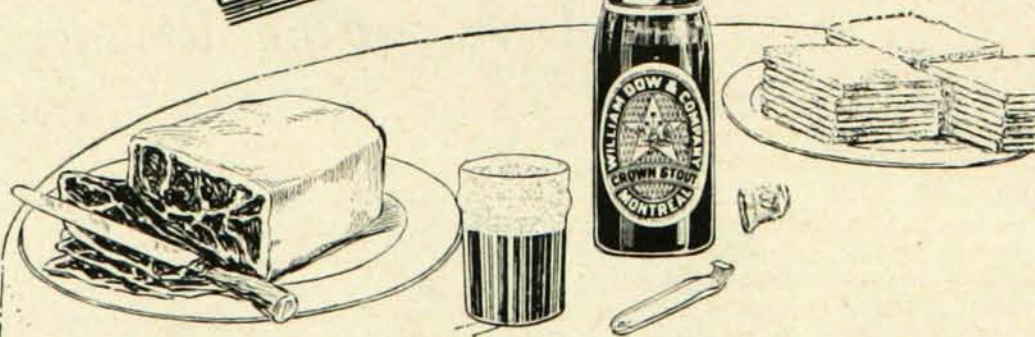
Adresse (Signature)

**Le charme
assuré
de tous vos
loisirs**

Dow

CROWN STOUT

(mûri à point)



à chaque repas

Prime par la Force et par la Qualité

Vol. 1 No. 3

ABONNEMENT, \$2.00 par année, payable d'avance, pour le Canada et l'Empire Britannique. Le numéro, 20 cents. États-Unis, \$3.00. Autres pays étrangers, \$4.00 par année.

Les remises peuvent être faites par mandats-poste, lettre recommandée, mandat-express ou chèque auquel on a ajouté le montant de l'échange.

ATTENTION. Changement d'adresse. Nous changeons l'adresse d'un abonné à sa demande, mais il faut donner l'ancienne adresse en même temps que la nouvelle pour que le changement puisse être fait.

Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer

Directeur
J.-L. K. LAFLAMME



Gérant-Général
G. LAURIN

Février 1926

ADMINISTRATION GÉNÉRALE
Edifice de La Patrie (Ch. 26) Montréal.
Tél. Lancaster 2754
Succursale à Toronto, Ont.
33, Richmond St. West - Tél. Main 2083
WILLIAM L. BELL
Gérant de Publicité pour l'ouest.
Succursale à Manchester, N.H., U.S.A.
Suite 408, 22 rue Amherst.
J. A. MARENGO
Gérant pour les États-Unis.

Parlons Magazine

UNE maison d'affaires importante de Montréal attire l'attention de ses clients sur le fait que les magazines américains sont distribués annuellement, au Canada, à plus de 25,000,000 d'exemplaires. Et elle ajoute que parmi ces publications il en est un grand nombre "qu'il faut désigner comme littérature de chambre à coucher". Puis, le financier qui parle conclut à la nécessité d'un impôt qui, tout en étant d'un grand secours pour le ministre des finances, contribuerait à enrayer une distribution littéraire où il voit toutes sortes de dangers.

A vrai dire, ce qui s'impose dans le cas qu'il signale, c'est d'abord un service de censure qui éloigne absolument des foyers canadiens, les publications de moralité douteuse ou carrément pornographiques. La moralité d'une publication ne dépend guère, on l'avouera, du chiffre de l'impôt qu'elle sera forcée de payer à la frontière. C'est un autre remède qu'il faut au mal dont on se plaint.

Pour notre part, nous avons peu de sympathie pour cette tournure d'esprit qui veut conspuer des publications, je parle des bonnes, pour la seule raison de leur origine. Cela sent la chicane de boutique.

Car, l'on ne sait peut-être pas que les Magazines canadiens, si peu nombreux soient-ils, ne sont pas sans rencontrer ici-même au Canada, l'hostilité de publications qui se montrent fort scandalisées de ce qu'ils décrivent avec horreur comme une pénétration étrangère. Et tel journal quotidien, qui s'est proclamé longtemps l'organe des Canadiens-français a refusé l'annonce de *Mon Magazine* pour la seule raison qu'il ne voulait pas favoriser le développement d'une institution qui lui ferait concurrence parmi les annonceurs. Cela ne l'a pas empêché, quelques jours plus tard, d'annoncer à pleines colonnes une "feuille jaune" à laquelle le ministre des douanes interdisait l'entrée du Canada quarante-huit heures plus tard. On avouera que, comme logique, ce n'était pas très reluisant.

Nous placerions dans le même cas tel personnage éminent qui refuse de s'abonner à une publication canadienne parce qu'il reçoit déjà un trop grand nombre de publications américaines. Mais alors, qu'est-ce que l'on vient nous prêcher?

A-t-on songé que le meilleur moyen, et le plus sûr, de combattre l'étranger sur un marché, le nôtre, où il réussit à s'installer par tous les moyens que donnent

Publié le 15 du mois par la
COMPAGNIE DE PUBLICATION MON MAGAZINE,
Montréal

(Laflamme & Laurin) Éditeurs-propriétaires
Enregistré comme matière de deuxième classe au bureau
de poste de Montréal.

une forte organisation de capitaux, et un voisinage que tout favorise, est encore de faire aussi bien ou même mieux que lui?

Dans le domaine canadien-français il y a cet avantage que nous avons une population fort avertie à laquelle nous offrons, dans sa langue, un service dont elle a été jusqu'ici privée.

AU COIN DU FEU

La tempête qui hurle autour de mon abri
Réveille la chanson en mon poêle surpri;
C'est un duo curieux dans un thème uniforme,
L'ouragan par à-coups mêle sa voix énorme.

Auprès du feu, les pieds sur les chenets d'acier,
Ainsi que chaque soir pour rêver, je m'assieds.
J'écoute tourner la ronde d'épouvante
Et j'écoute chanter la complainte émue.

"Je voudrais démolir cette porte insolente,"
Rugit le vent. L'âtre répond, la voix dolente:
— "Tu peux porter la mort dans la pauvre mansarde,
Messager de malheur. — Ici, je fais la garde".

Le vent, exaspéré, ébranle mon enclos,
Frappe aux volets, soupire en longs sanglots.
L'oeil au coffret rempli de gros rondins d'érable
Je songe au voyageur transi et misérable

Qui, par les noirs chemins, dans son habit mouillé,
S'en va, hâtant le pas, vers le lointain foyer.
— Je songe aux miséreux. Dans leur âtre sans braise
La voix s'est tu, qui conjurait la nuit mauvaise.

Je songe encor... que l'âme est un brasier ardent
Où pétille le rêve ainsi que le sarment.
— Quand c'est la vérité, poète, qui l'inonde,
T'on vers est un foyer. Tu réchauffes le monde.

HÉLÉNA.

Et nous n'avons pas oublié ce que nous disait il y a quelques années un ecclésiastique, aujourd'hui disparu qui a joué un grand rôle dans tous les domaines de la vie canadienne: "On se plaint, disait-il, des publications américaines. On a peut-être raison. Mais, dans tous les cas, ce problème ne sera résolu que le jour où les Canadiens donneront à leurs compatriotes des publications qui valent les autres. Tant que nos belles dames iront s'habiller à New-York, le plus sûr

moyen d'enrayer le mal sera d'amener la mode chez nous et de la contrôler."

C'est cette pensée qui a présidé à la fondation de *Mon Magazine*. C'est elle aussi qui porte notre publication à poursuivre sa marche sans trop s'occuper des paroles d'admiration ou de critique entendues sur son chemin. Nous n'échappons pas à la loi commune qui veut que, dans tous les règnes, tant d'êtres cherchent à s'entre-dévorer.

Le succès phénoménal remporté par *Mon Magazine* nous démontre que non seulement il arrive à son heure, mais encore qu'il répond au désir à peu près universel de notre population qui lit et aime les belles choses. Les œuvres de presse sont un peu comme les hommes; elles bénéficient, au cours du temps, des multiples efforts, des échecs mêmes, des sacrifices toujours, qui sont la rançon du progrès "cette grande roue qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un". C'est une loi qui s'applique même à ceux qui voient d'un oeil soupçonneux les efforts que font, à côté d'eux, des ouvriers de la pensée qu'ils devraient plutôt encourager.

Nous nous sommes donné pour tâche d'offrir à nos compatriotes un magazine qui soit véritablement une œuvre nationale, même sans en prendre le titre. L'accueil chaleureux que nous a fait le public est une preuve que nous sommes dans la bonne voie. Cela nous suffit. Et, autant nous sommes reconnaissants envers tous les amis qui se groupent en foule autour de nous, autant nous accueillons avec une patience tranquille, et sans intérêt, les paroles amères qui nous viennent de cœurs trop blessés pour juger impartialement d'une situation dont ils n'ont pas su profiter pour l'avoir mal comprise.

Mon Magazine est une revue canadienne de la famille et du foyer. Nous voulons qu'elle soit la meilleure, même publiée en français. L'on admettra que jusqu'ici nous y avons passablement réussi.

Et, pour une fois, on nous permettra d'attirer l'attention sur un fait "c'est que nous en avons fait une institution essentiellement canadienne-française". Nous insistons sur ce point, afin qu'il n'y ait pas de malentendu, pas plus sur la ligne de conduite que nous entendons tenir que sur nos origines. Du reste, nous attirons déjà l'attention de nos lecteurs sur ce point dans une autre page du présent numéro. On voudra bien en prendre note et nous tenir compte des efforts que nous faisons pour être à la hauteur du rôle que nous avons assumé, et pour mériter chaque jour davantage l'encouragement que l'on nous accorde avec une générosité incomparable — j'allais dire sans mesure.

POUR LE PROCHAIN NUMÉRO

EN VOITURE ! L'âme des foules migratoires, par quelqu'un qui sait. — LE TEMPS DES SUCRES (Illustration).

LE CONGRES EUCHARISTIQUE DE CHICAGO — Détails sur ces fêtes qui attirent l'attention du monde catholique. Programme des fêtes, illustrations, renseignements pour les pèlerins, etc.

UN ROMAN COMPLET — CONTES — NOUVELLES — MODES — SCIENCE MÉNAGÈRE —
RADIO — BOITE AUX LETTRES.

*"Cœurs héroïques"*LE
REFUGE

Par JACQUES BASCHET

Ill. de René Lelong.

PREMIERE PARTIE

I

ALLONGÉE dans la chaleur du lit, les paupières baissées, Germaine prolonge le demi-assoupissement des fins de sommeil. Mais elle sent bien que c'est fini, que le jour est là, qui cherche les joints des rideaux tirés, le jour incolore des matins d'hiver.

Déjà sa pensée lui échappe et la devance. Elle se voit rejetant d'un geste brusque les couvertures pour se décider au lever; et c'est la toilette pressée, dans le froid qui glace les épaules, sans la douceur des raffinements qui prennent du temps. Puis c'est le déjeuner trop chaud, avalé d'un trait. La voici dans les rues, mêlée à la foule qui se hâte vers le centre, fouettée par la peur du retard, les yeux encore gros de sommeil piqués par le froid humide. Des autobus bondés passent en trombe devant les arrêts comme devant des disques toujours ouverts. Au fond des boutiques s'allument de pauvres lumières jaunes, qui font de leur mieux pour aider le jour et ont l'air exténuées. C'est l'heure sans gaieté de Paris, l'heure sale des brouillards mal dégagés de la nuit, celle où les épaules sentent tout le poids de la journée qui commence. Et Germaine s'alourdit sur l'oreiller, lasse d'avance de sa morne tâche d'institutrice.

La porte s'est entr'ouverte presque sans bruit, discrète et craintive.

— Germaine!

— Maman!

— Il est sept heures et demie, mon enfant... Tu vas te mettre en retard.

La voix douce, peureuse, de Mme Mazier s'est encore assourdie, évitant tout accent pour ne pas laisser croire à un reproche.

— Oui, maman, je me lève...

La porte a un petit frémissement d'hésitation et la voix reprend, prudente:

— Tu as bien dormi?

— D'un trait, comme une souche...

— Ah! Tant mieux... tant mieux...

Est-ce une idée? On croirait percevoir, dans l'intonation des mots, la nuance d'un regret, d'une déception?

Décidément la porte semble inquiète ce matin, presque nerveuse, va, vient, se referme. Mme Mazier écoute encore, puis se retire enfin, lente, à pas précautionneux.

— Pauvre mère! soupire Germaine en s'étirant. Elle voudrait bien savoir si j'ai pris une décision...

La veille, on l'avait demandée en mariage, un homme déjà mûr, qui habitait le premier étage de la maison et qu'elle connaissait à peine, un savant assez réputé, M. Ducros. Elle voulait réfléchir. Rien ne pressait. Sa réponse, d'ailleurs, était toute prête. Ce n'était pas un parti pour elle.

Les rideaux tirés, ce fut bien la lumière attendue, morne et grise, qui entra. La fenêtre s'ouvrait sur une large cour qu'elle dominait du cinquième étage. En face, le bâtiment s'abaissait et ouvrait une large trouée que comblait, ce matin-là, un ciel pesant. Une humidité froide glissait sur la pente des toits étagés à l'infini et envahis par l'innombrable légion des cheminées.

Elles n'avaient pas, comme certains jours où les rafales les secouaient, les faisaient tirer sur leurs attaches et affolaient leurs têtes casquées, des airs de partir en guerre pour se disputer cette solitude. Quelques-unes plus hautes, avec des angles dans leurs armures, prenaient alors l'aspect de Don Quichotte dégingandé se ruant à l'escalade des faîtes, où les petites, inexpugnables, se tassaient comme en famille. Dans cette aube de février, toutes pacifiques et grelottantes, elles laissaient emporter par la bise aigre leur haleine transie.



Des regards profonds, admiratifs, levés vers elle arrêtent Germaine.

Qu'il peut tenir de tristesse dans les choses, les mauvais jours, les jours mal commencés!

Germaine fut vite habillée. Preste, elle jetait sur la glace ce dernier regard d'examen, si familier aux femmes, suivi de ce petit geste rapide et atavique qui flatte la chevelure, lorsqu'elle s'aperçut de la gravité de son visage.

— Si je garde cette figure-là, je vais bouleverser maman...

Elle esquissa un sourire. Et ce fut un de ces sourires las, navrés, qui révèlent toute une détresse intérieure.

— Ah! ça. Je suis stupide. Qu'est-ce qui me prend, ce matin? Ce mariage? Quel enfantillage!

Et elle se hâta de piquer son chapeau sur les bandeaux qui couvraient les tempes. Le mouvement qu'elle fit souleva son buste, dégagant ses formes pleines et robustes. C'était une belle fille, grande, bien faite, douée d'un sang généreux qui mettait à sa chair de brune une coloration de fruit sain et mûr. Il émanait d'elle à la fois de la force et de la grâce. Ses vingt-cinq ans triomphaient, et elle le savait. Mais elle eut un haussement d'épaules et se détacha avec brusquerie du miroir.

Dans la salle à manger un soupir soulagé l'accueillit, celui de l'inquiète Mme Mazier.

— Ah! te voilà! Vite, Nicole, le déjeuner de ta soeur, cria-t-elle à la plus jeune de ses filles, occupée à déposer des tasses sur un côté de la table.

Et, s'adressant de nouveau à Germaine:

— As-tu seulement le temps de le boire, sans te brûler?

Celle-ci surprit dans les yeux apitoyés, levés sur elle, l'habituelle angoisse qui les rendait si douloureux. Elle répondit gaiement:

— Mais oui, j'ai de la chance, aujourd'hui. Toutes mes leçons sont à proximité de métros.

Puis apercevant, dans le cercle de lumière que la lampe allumée rabattait sur la table, les mains pâles et minces, allongées par l'habitude de courir sur le métier, et qui, à son entrée, avaient abandonné l'ouvrage commencé, elle ajouta:

— Ah! maman! Nous t'avions pourtant interdit de travailler à la lampe!

Une voix un peu brusque interrompit:

— Je la grondais quand tu es entrée. Mais elle a toujours de si bonnes raisons!

C'était la soeur cadette, Michèle, penchée sur les cahiers ouverts devant elle, qui manifestait sa réprobation, sans s'interrompre d'écrire.

— Mes enfants, Mme Clampier veut mettre son col demain... Elle me l'a instamment demandé. Elle paraissait même assez gênée, car elle reçoit et ne nous a pas invitées...

— Sa réception n'a lieu qu'après-demain, s'écria Germaine. Je le sais par Blanche Clémencin qui, ingénument ou peut-être par rosse, m'en a parlé.

Michèle avait enfin relevé la tête et montrait en pleine clarté son visage contracté, durci par un ressentiment subit et farouche. Elle se cabrait toujours sous ces petites blessures faites à leur fierté de filles pauvres. Rageusement, elle murmura entre ses dents:

— On ne t'invite pas et on t'accorde la même confiance qu'à une couturière...



Elle attendait, prête à laisser entrer en elle les paroles qu'il prononcerait encore.

—C'est peut-être moi qui me trompe, interrompit Germaine, toujours conciliante.

Elle songeait pourtant qu'autrefois leur jeunesse était chaleureusement accueillie dans cette maison qui, peu à peu, se fermait devant leur pauvreté.

Nicole était rentrée et déposait sur la table le déjeuner fumant.

Levée vite, à la dernière minute, elle avait tordu ses nattes de la nuit, en un tournemain, enfilé une robe de chambre qui, mal attachée, glissait sur ses épaules, et elle était si jolie, si fraîche que son négligé semblait une coquetterie.

—Tu me diras ce que tu penses de ce chocolat. Avec lui je gagne une tablette sur trois...

—Excellent!

—Et léger, hein?

Il y avait, toujours, logé au coin de sa bouche, un commencement de sourire et son humeur n'avait guère que la durée de ses pensées mobiles et un peu superficielles.

—As-tu rêvé de ton vieillard, au moins?

Mme Mazier eut un sursaut. Elle n'aimait pas qu'on touchât légèrement aux choses sérieuses. Et pour la pauvre femme, accablée sous les épreuves, il n'y avait que des heures graves.

—Voyons, Nicole! M. Dueros n'est pas vieux! Quarante-six... quarante-sept ans peut-être...

—C'est égal, interrompit Michèle d'un ton net qui exécutait ce prétendant et trahissait une rancune amassée depuis la veille, quand on se rappelle papa!...

Il y a des mots qui semblent toujours tomber dans du silence. On dirait que le cœur les attend. Celui-là venait d'évoquer de grands souvenirs, de ceux qui se taisent. La silhouette du disparu s'était levée à l'appel, et les âmes de ces quatre femmes se groupaient autour d'elle.

—Oui, pensait Germaine, s'il était là, avec son allure de bon géant, fort et doux, tel que dans sa mémoire elle le voyait, toujours penché vers ses baisers d'enfant! Est-ce qu'elle se poserait seulement, la question de ce mariage!

Oh! elle ne s'y arrêterait guère. Et cependant une angoisse tout à coup lui serra le cœur, comme si une menace surgissait. Instinctivement, ses regards cherchèrent un secours et rencontrèrent tous ces témoins muets de sa vie, ces choses familières qui la rattachaient aux jours heureux de son enfance.

Entendirent-ils son appel, ces vieux meubles, ces bibelots, tout ce qui restait d'un passé d'opulence et que les quatre femmes s'étaient obstinées à conserver dans la déroute? Pauvres choses qui, malgré leurs restes fatigués, cherchaient à faire belle figure encore, un peu solennelles pour l'humble décor, avec l'espoir de cacher leur misère sous des airs de vieillesse vénérable! Le grand buffet de style, important et ventru, se mit plus que jamais à plastronner, tandis que quatre chaises, cambrant leurs dossiers sculptés, satisfaites et cosuées, exagéraient leurs aises de parvenues. Leurs pareilles, faute de place, avaient dû émigrer dans l'antichambre.

Plus encombrante encore, la table oublia l'humiliation d'être aujourd'hui vêtue de toile cirée pour rappeler la place occupée jadis par M. Mazier. Et, toutes ensemble, les poteries, les faïences, les gravures anciennes, serrées sur les murs jusqu'à l'entassement, jetèrent les souvenirs qu'on attendait d'elles.

Elles faisaient de leur mieux, ces vieilles choses amies, un peu exigeantes parce qu'elles ne pouvaient pas tout comprendre, mais si bavardes quand on voulait les écouter!

Pourtant Germaine ne reçut pas d'elles le réconfort qu'elle attendait. Était-ce qu'elle avait trop usé de cet appel et que les réponses venaient déjà de trop loin? Et puis, comment ne pas sentir la déchéance de cet héritage du passé, qui périsait: les rideaux de velours de Gênes qu'on ne tirait plus pour ménager leur usure, les tapis élimés, tachés, les cuirs des sièges dont les crevasses laissaient paraître de pauvres mèches grises, l'étoffe japonaise, jetée au dos du piano, et qui, fil à fil, perdait ses ors, toutes ces vieilleries hors d'usage qu'on ne remplaçait pas par attachement pour tout ce qu'elles représentaient de bonheur perdu, ou parce qu'on reculait devant la dépense...

Le poêle de faïence ronfle et commence à répandre cette chaleur lourde qui détend l'énergie. C'est le seul feu allumé dans l'appartement. Aussi la salle à manger est-elle devenue la pièce commune où l'on vit, travaille côte à côte. Michèle, qui prépare sa licence, s'est de nouveau penchée sur ses livres. Nicole, de son pas léger, va, vient, range, essuie, avançant la besogne de la femme de ménage, employée quelques heures le matin. Elle attendra, pour se mettre au piano — qu'elle travaille cinq heures par jour — que ses sœurs soient sorties. Dans cette vie resserrée, on s'applique à ne point se gêner. La lampe défend contre le jour grandissant l'intimité de sa lumière blonde.

Germaine envie le sort de ses sœurs, libres de rester là dans cette pièce chauffée; un bien-être amollissant entre en elle, un engourdissement qui gagne sa pensée. Et elle s'attarde...

La voix douce et malheureuse de Mme Mazier soupire:

—Michèle, en allant à la Sorbonne, il faudra passer au "Fil de lin". J'ai reçu sa nouvelle note. Tu diras que je tâcherai de régler au moins en partie à la fin du mois. Arrange cela.

La jeune fille a levé le nez. Puis elle a fait oui de la tête, habituée comme ses sœurs à ces corvées. Et le silence est retombé sur les quatre femmes. Mais l'écho des mots ne s'éteint pas tout de suite en elles, et leurs âmes restent agitées par leur commun souci.

Germaine s'est levée à regret, lentement. Depuis un moment, elle sent sur elle le regard de Mme Mazier, et il n'est pas besoin qu'elle lève les yeux pour en deviner l'inquiétude.

—Oui, maman, je pars.

Et, comme elle est sur le palier, déjà enveloppée par l'humidité qui monte de la cour, prête à prendre sa course, elle se retourne, rassurante, avec un joli sourire de jeunesse, et lance à sa mère qui l'a suivie:

—A ce soir... Ne te tourmente pas...

C'était une des terreurs de Mme Mazier que sa fille perdît ses leçons; car elles constituaient le plus clair de leurs revenus. Mais c'était une non moindre angoisse que de la sentir assujettie à un labeur susceptible de compromettre sa santé et exposée à toutes les menaces de Paris.

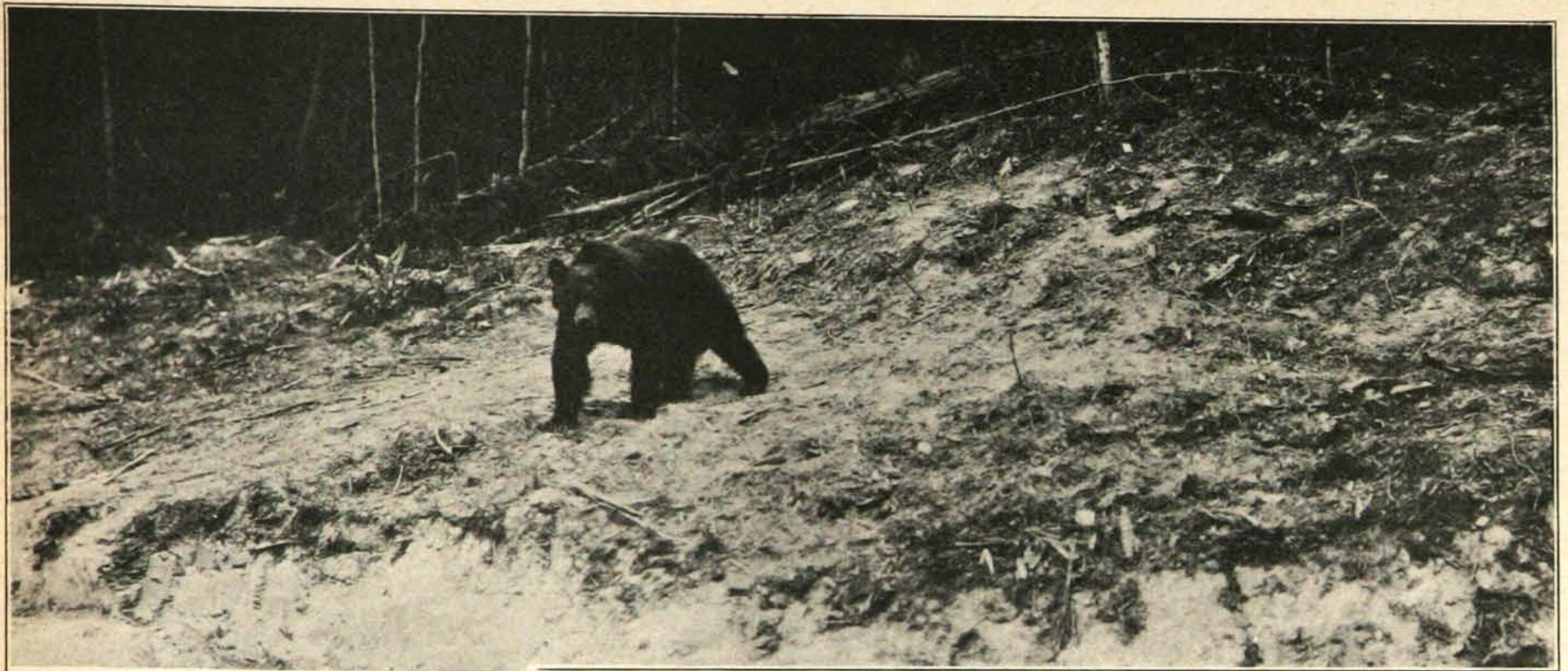
Mme Mazier, en effet, avait continuellement peur de quelque chose. C'était une petite femme chétive et menue, gênée cependant de la place qu'elle occupait, et dont la démarche hésitante révélait l'effroi d'être bousculée. Elle semblait traverser la vie avec l'émotion de ceux qui s'aventurent dans un carrefour dangereux.

C'est le sort des craintifs d'être un but à tous les coups. On dirait que leur prudence est mal vue du malheur. La pauvre Mme Mazier n'avait pas été épargnée. Si sa jeunesse ne fut pas marquée par de grands incidents, sa peur de l'inconnu l'avait empêchée de saisir jusqu'aux hasards heureux qui passaient à portée de sa main, et tous les petits regrets laissés par les occasions manquées, les joies perdues, avaient rempli ses jours tristes. Puis était apparu dans sa vie la haute et puissante silhouette de M. Mazier. Elle comprit qu'elle pouvait se fonder, disparaître dans son ombre. Elle eut confiance. Un abri s'offrait, elle s'y jeta les yeux fermés. Et là, blottie dans la tendresse de ce doux colosse, elle oublia la hantise des perpétuels dangers.

Deux êtres ne pouvaient présenter un plus parfait contraste. Ce fut une union infiniment heureuse. M. Mazier était de ces hommes que leur force rend méfiants de violences involontaires et que désarme surtout la fragilité féminine. La faiblesse les attendrit. Il fut ému de la confiance que donnait son étreinte et ce fut un ravissement de choyer cet abandon.

Haut fonctionnaire des Finances, M. Mazier avait un traitement qui lui permettait de vivre à l'aise et de sourire aux coûteuses inexpériences de sa femme. D'ailleurs, la sécurité de la carrière, la

(Voir la suite page 44)



Ours noir sortant du bois près de Jasper Park Lodge (Cliché C. N. R.)



MAÎTRE BRUIN À JASPER

PAR CLAUDE MELANÇON

AL'EXCEPTION du capitaine Mayne-Reid dont les romans d'aventure enchantèrent nos premières années de lecture, de Jack London, de Rudyard Kipling et de quelques autres auteurs qui l'ont étudié et compris, il semble que les écrivains se soient ingéniés à calomnier l'ours, l'un des animaux les plus humains de la création. D'une commune mauvaise volonté ils l'ont accablé de reproches et de sarcasmes; ils l'ont entouré d'une atmosphère de crainte et de répulsion. Dans la plupart des récits il apparaît chargé de crimes ou sous l'apparence proverbiale de "mal léché". LaFontaine est allé plus loin: lui qui recommande de ne pas se fier à la mine, a jugé l'ours à sa démarche, peu gracieuse il est vrai, et en a fait un sot qui écrase la tête de son ami en voulant le débarrasser d'une mouche.

L'imagination populaire s'en est mêlée et a créé de toutes pièces l'ours prototype de brute sanguinaire partageant avec le loup le triste honneur d'être un épouvantail de l'enfance. Certaines mamans, peu versées dans les méthodes pédagogiques modernes, en menacent encore leur progéniture désobéissante et contribuent ainsi à enraciner le préjugé commun.

Personnellement il m'a fallu un contact intime avec "Ursus Americanus" pour détruire l'impression défavorable causée dans ma jeunesse par un dessin de Gustave Doré. Il illustrait ma première Histoire Sainte et représentait les enfants de Bethel dévorés par deux ours vengeurs du prophète Elisée et de sa calvitie. L'un des deux carnassiers tenait dans ses pattes un enfant qu'il croquait à belles dents. Il m'inspirait une horreur profonde et j'admirais le sang-froid de ma petite cousine à qui on avait montré la même image — dans l'espoir sans doute de lui inspirer le respect des prophètes et des parents chauves — et qui, pointant de son petit doigt l'autre ours, avait demandé: — "Pourquoi qu'on en donne pas à ce gros-là?"

Les impressions d'enfance sont tenaces, mais après une visite à Jasper, dans le parc national des Rocheuses, l'on ne peut s'empêcher de reconnaître à l'ours des qualités qui compensent amplement pour ses deux grands défauts: la gourmandise et le mépris du droit de propriété.

Nos Indiens qui le connaissent bien l'avaient en respect et estime. Ces grands philosophes admiraient chez

l'ours la prudence alliée à la force, la persévérance et la gaieté invincibles. Dans leur légendaire ils lui ont réservé les rôles de bienfaiteur et de bon génie. C'est l'ours qui avertit la jeune captive indienne du meilleur moment pour s'échapper et révèle à l'homme les plantes qui guérissent; c'est lui qui recueille l'enfant abandonné par son vilain beau-père, l'élève avec ses petits et finalement sacrifie sa vie pour le sauver. Il ne semble pas garder rancune à l'homme des coups qui déciment son espèce; le totem de l'ours a pour origine les services rendus à un chasseur par un ours qui lui enseigna les secrets de la forêt.

LaFontaine a fait de l'ours un être balourd et stupide; les Indiens, un finaud, un diplomate. Lorsque le Cerf orgueilleux quitte le conseil des animaux pour se rendre seul au paradis indien c'est l'ours qu'on lui dépêche dans le but de lui faire entendre raison et de le ramener à une conception plus démocratique de l'au-delà. On lui est si reconnaissant d'avoir bien voulu se charger de cette mission délicate qu'on attribue la coloration rouge des feuilles, en automne, au sang qu'il versa au cours de sa lutte avec le Cerf rebelle.

Le grand fabuliste a commis une autre injustice à l'égard de l'ours en le décrivant comme un être renfrogné, une sorte de misanthrope à quatre pattes, solitaire et bourru. Etant un sage, l'ours aime la tranquillité et par conséquent la solitude, mais il n'est pas prouvé qu'il fuit d'instinct la compagnie de ses semblables ou celle de l'homme. Ce dernier ayant la dangereuse manie de rechercher sa peau pour en faire des descentes de lit, l'ours évite autant que possible les Winchester et les couteaux à écorcher, ce dont personne ne songera à le blâmer, mais cesse-t-on de convoiter sa rude fourrure il se laisse approcher assez facilement. A Jasper où il est défendu de chasser autrement qu'avec un appareil photographique, nous avons un exemple des bonnes relations qui peuvent exister entre le genre ursus et le genre homo. La présence des nombreux touristes qui fréquentent Jasper Park Lodge, loin d'éloigner les ours, paraît les attirer. Chaque soir plusieurs d'entre eux sortent des bois voisins et viennent rôder autour de la maison des cuisiniers où le chef, Victor, leur fait accepter des friandises à la main. Et à l'endroit où l'on jette les rebuts de l'hôtel j'ai vu le préposé au dépotoir, écarté à coups de fourche un énorme ours brun, qui, la tête passée entre ses jambes, menaçait de le faire tomber dans sa hâte d'attraper un bon morceau. L'un de nous serait probablement mal venu de répéter cette plaisanterie — les ours de Jasper ne sont pas le moins du monde apprivoisés — mais pourvu que l'on respecte la trêve tacite, Maître Bruin ne songe pas à attaquer l'homme, même si celui-ci l'ennuie; il s'éloigne plutôt.

Cette familiarité ne va pas sans inconvénients et les employés de Jasper Park Lodge n'ont pas toujours à s'en louer. L'apologiste le plus zélé de Maître Bruin est bien obligé d'avouer que son héros est le plus impudent des voleurs. Pour satisfaire sa gourmandise, son défaut mignon, l'ours, et en particulier l'ours noir ne recule devant aucun expédient. Peut-être admet-il avec Proudhon que la propriété est un vol et que dans ces conditions il serait bien sot de se gêner, en tout cas il affiche le plus audacieux mépris pour le code civil. Son odorat, très développé, lui apprend-il la présence de quelque sucrerie à un endroit quelconque, il songe aussitôt à se l'approprier et n'y réussit que trop souvent. Les cantonniers de Jasper, pour se protéger contre ce voleur à quatre pattes, entourent leurs tentes d'une corde tendue à deux pieds du sol et garnie de boîtes en fer-blanc vides que le moindre heurt fait s'entrechoquer. Le bruit ainsi causé est supposé mettre en fuite les cambrioleurs de la forêt; je dit "supposé", car en réalité les ours s'en moquent considérablement et il ne se passe pas de jour sans qu'ils organisent le pillage systématique du garde-manger d'un cantonnier.

Le petit salé, vulgairement appelé "bacon" dans l'Est et "poulet de Chicago" dans les Rocheuses, a des attrait irrésistibles pour Maître Bruin, mais il est loin de dédaigner les gâteaux et les confitures comme peut en témoigner M. Stevenson, l'un des ingénieurs en charge de la construction du jeu de golf, à Jasper. Ce gentleman qui attendait la visite de sa femme, l'été dernier, s'était ingénié à recueillir quelques douceurs pour lui en faire la surprise. Il les avait rangées dans sa malle, placée sous son lit dans sa tente. Il se croyait sûr de son affaire. Un soir, en rentrant chez lui, il trouva la malle au milieu de la place et des "signes d'ours" indiscutables sous la forme d'énormes taches de confitures qui souillaient son linge blanc.

— "Désormais", dit M. Stevenson après l'incident, "je laisserai la clef de ma malle sur la table et Maître Bruin pourra se servir sans tout saboter. De toutes façons", ajouta-t-il philosophiquement, "l'animal volera mes confitures s'il en a envie".

Il avait raison: Maître Bruin a plus d'un tour dans son sac pour s'approprier le bien d'autrui. On l'a vu tirer la corde qui était attachée à une boîte de beurre tenue au frais au fond du Lac Beauvert et manger le beurre, enlever dans ses bras puissants d'énormes roches placées sur le couvercle de boîtes à provision, s'introduire par une fenêtre pour voler un gâteau à peine retiré du fourneau et rouler en bas d'une côte un tuyau de fer dans lequel on avait mis, hors de son atteinte croyait-on, un pot de confiture.

Les étrangers ne bénéficient d'aucun traitement de faveur. Deux Américains, fines bouches, qui avaient apporté à la pêche un panier rempli de diverses provisions laissèrent leur dîner au pied d'un cèdre. Après que la capture de quelques belles truites eût aiguisé leur appétit, ils retournèrent à l'arbre où ils trouvèrent un énorme ours noir installé devant leur panier ouvert et déjà à moitié vide. Ils essayèrent de parler avec le pique-assiette, mais celui-ci resta sourd à leurs objurgations; alors, animés d'une juste colère, ils essayèrent de le chasser avec des pierres. Le convive malencontreux sembla d'abord prendre la chose de bonne grâce, comme une plaisanterie un peu grossière de la part de ses amphytrions de hasard, mais un projectile lui ayant enlevé des pattes un gâteau glacé, il émit quelques grognements expressifs qui firent comprendre aux Américains qu'il valait mieux traiter cet hôte forcé avec les égards dus à sa puissance. Ils le laissèrent

donc nettoyer leur panier, ce qu'il fit d'ailleurs consciencieusement en ayant soin de tout faire disparaître jusqu'à la bouteille d'un précieux liquide d'"avant-guerre".

S'il manque de sens moral, l'ours, en revanche, ne manque pas du sens de l'humour. Ses plaisanteries ne sont pas toujours très spirituelles, mais lorsqu'il s'agit de faire preuve de "culot" il rendrait des points au grand Alphonse Allais. L'an dernier lorsque Lord Haig, de passage à Jasper, inaugura le jeu de golf, un énorme ours noir ne s'est-il pas précipité sur la première balle frappée par l'auguste personnage et après l'avoir avalé n'est-il pas allé s'asseoir sur le "tee" No 2?

C'est aussi un joyeux compère. J'ignore s'il s'est jamais regardé dans une source et s'il a jamais remarqué son apparence bouffonne, chose certaine il n'est pas précisément le Narcisse de la faune canadienne. L'habit évidemment trop large que lui a coupé le tailleur de la Nature lui donne la démarche d'un homme qui a cassé ses bretelles. Mais en bon comédien il sait tirer un parti irrésistible de son costume et de son allure. C'est le clown de la forêt, le paillasse des tréteaux sylvestres. Ses gambades et ses culbutes amusent peut-être les autres animaux autant que nous; elles amusent certainement l'ours lui-même, car il s'y livre lorsqu'il est seul et se croit à l'abri des regards.

Parmi les contes indiens les plus gais sont ceux qui décrivent les danses d'ours dans les clairières enlunées, danses que nos peaux-rouges, grands amateurs de contorsions bizarres, se sont empressés de copier servilement et qui ont valu à Maître Bruin d'être exhibé comme démonstrateur d'un art chorégraphique rival de celui de la Loie Fuller, en Orient d'abord, en Europe et en Amérique ensuite. L'industrie du jouet mécanique exploite ce talent à la grande joie des enfants.



Une partie de boxe (Cliché C. N. R.)

Quant aux petits oursons, drôles et fins comme tous les bébés, ce sont de véritables enfants terribles qui se battent entre eux pour rire, agacent tous les êtres vivants qui passent à leur portée et ne se gênent pas de désobéir à leur mère, même quand celle-ci les chasse dans un arbre à l'approche du danger ou leur recommande de rester tranquille dans la tanière pendant qu'elle va aux provisions de la famille avec son époux complaisant. Parfois ils en font tant que la brave maman ourse est obligée de les prendre entre ses pattes et de leur administrer quelques bonnes tapes sur la partie la plus rubiconde de leur petit corps velu, à l'endroit où précisément l'on bat les enfants méchants.

Pour ma part je sais un ourson qui n'aurait pas volé une bonne fessée si sa mère avait été là pour la lui administrer. Je le vois encore dans le village de Kitwanga, en Colombie-Britannique, sur la boîte de savon où l'avaient enchaîné les Indiens, ses ravisseurs. Il se tenait si sagement assis sur son derrière, son comique de petit museau grisâtre avait un air si innocent, que toutes les touristes américaines s'exclamèrent en chœur: "O le mignon!" Lui le regardait gentiment et se dandinait comme une jeune personne gênée par les compliments. Conquis par ces bonnes grâces, une vieille et digne dame portant un chapeau de tulle rose (après tout c'était bien son droit!) s'approcha et se pencha pour le flatter. Ce fut

bref et précis: d'un seul coup de patte Bruin Junior mit le chapeau en pièces et... enleva la perruque qui était dessous. Il doit s'amuser encore avec le postiche.

Les deux oursons dont la photographie apparaît sur la première page de cet article n'étaient peut-être pas d'un meilleur naturel, en revanche ils étaient sensibles aux charmes de la musique. Lorsque nous les aperçûmes dans l'arbre où leur mère les avait forcés de se réfugier avant d'aller prendre elle-même son bain quotidien dans un lac voisin, ils nous tournèrent le dos avec ensemble et refusèrent d'abord de se laisser photographier. Pour comble de mauvaise volonté ils se mirent à pleurnicher et à envoyer des S.O.S. à leur maman. C'est alors que l'un de nous eut l'idée de leur chanter la scie canadienne:

Ah! dis-moi oui, dis-moi non.

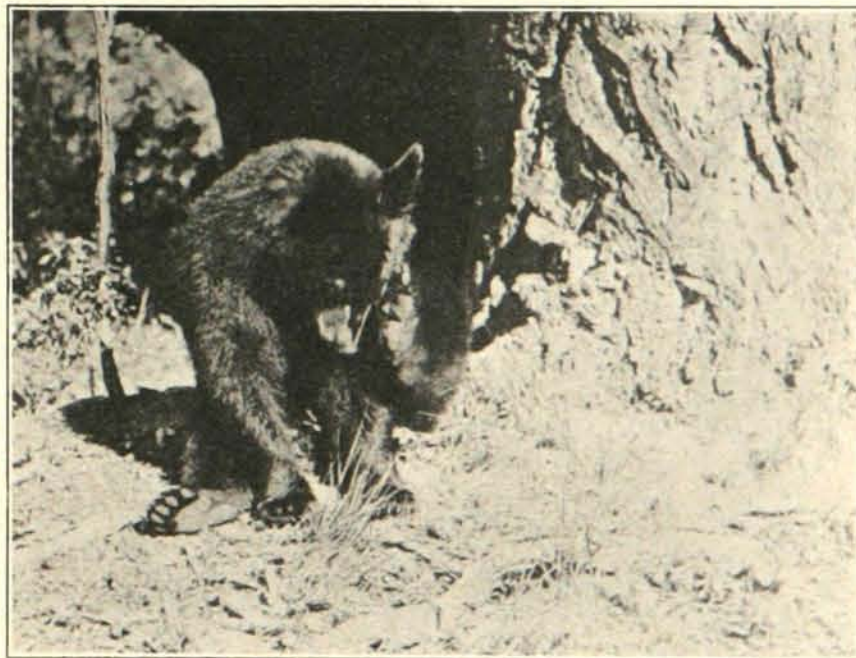
Dis-moi si tu m'aimes...

L'effet fut magique, d'un commun accord les deux espiègles se retournèrent et, si j'ai bien vu, nous tirèrent leur petite langue rose...

La maman ourse arriva sur ces entrefaites avec un air inquiet et j'avoue qu'au lieu de nous plaindre à elle des mauvaises manières de ses rejetons nous jugeâmes plus prudent de regagner notre automobile. Les ours de Jasper sont très gentils, c'est entendu, très sociables, si l'on veut, mais ils n'ont pas encore atteint le stade d'apprivoisement des toutous.

Il est déjà fort joli qu'ils nous admettent, pour ainsi dire, dans leur intimité; il ne faut pas être indiscret comme cette torontonienne au cœur généreux qui avait entendu vanter le caractère aimable des ours de Jasper et qui en poursuivit un pour lui faire manger des Laura Secord, jusqu'au moment où l'un des employés de l'hôtel réussit à l'arrêter et à lui faire

(Voir la suite page 60)



Un ours qu'on n'accusera pas d'être "mal léché" (Cliché C. N. R.)

Si la gaieté et le mouvement inutile sont des preuves de jeunesse l'ours ne vieillit jamais. Cet animal, supposé triste et grognon, s'amuse à tous les âges comme un enfant. On l'a vu, poussé par la gourmandise, joué des tours pendables et chiper des confitures comme le premier bambin venu. Il n'en reste pas là: il invente des distractions et des jeux; il fait du sport comme le plus insulaire des habitants du Royaume-Uni. Des trappeurs dignes de foi

l'ont surpris en été, en train de glisser sur des montagnes à l'exemple du petit habitué des pentes glacées du Mont-Royal et avec le même dédain pour sa culotte. En plus de faire du toboggan il se livre souvent à cet exercice qu'en argot sportif l'on appelle "shadow boxing" et qui consiste à agiter les bras violemment comme pour porter des coups rapides à un adversaire imaginaire.

Volontiers il taquine sa compagne, la roule par terre et lui fait différentes farces, quitte à se faire talocher lui-même, (j'allais dire gentiment!) lorsque Madame a sa migraine ou est autrement de mauvaise humeur.



Ours sur le dépotoir de Jasper Park Lodge (Cliché C. N. R.)

LE THAUMATURGE DE MONTREAL

Les merveilles de l'Oratoire Saint-Joseph et l'histoire édifiante du Frère André.

Par GEORGE H. HAM

Traduction de Raoul Clouthier.

Le plus ancien miracle que nous rapporte la tradition, fut opéré la première année de l'ère chrétienne. On dit que lorsque Joseph et Marie durent se sauver en Egypte avec l'Enfant-Jésus, ils s'arrêtèrent un matin devant une petite cabane qui se dressait dans un bosquet, non loin d'une épaisse forêt. C'était l'habitation d'un voleur et de sa famille. A l'approche des voyageurs, l'épouse du voleur s'empressa vers la porte, mais quoique fatigué, affamé et les pieds meurtris par de longues marches, Joseph ne lui demanda ni un abri, ni nourriture, mais seulement un peu d'eau tiède pour que Marie puisse baigner son enfant. Subissant sans doute l'influence de la présence divine, et en même temps favorablement impressionnée par la gentillesse et l'amabilité de Marie, la femme plaça de bonne grâce devant eux un bassin rempli d'eau qu'elle venait justement de préparer pour son propre bébé, un garçon à peu près de l'âge de Jésus. Cette action généreuse, acceptée gracieusement et avec reconnaissance, reçut sa récompense sur le champ. Pendant que la divine Mère s'acquittait avec amour de sa tâche, la femme s'extasia de plus en plus sur la douceur et la simplicité des étrangers, et lorsque Marie eut repris tendrement Jésus dans ses bras après l'avoir lavé, on dit qu'elle se hâta de dévêtir son propre bébé du manteau qui le couvrait. A leur surprise et à leur grande pitié, les voyageurs aperçurent un pauvre petit corps décharné, couvert presque complètement de plaies suppurantes. Et alors (comme dans un acte de foi inspirée), la femme courut vers Marie et sans même enlever l'eau qui venait de servir à baigner le corps de Jésus, plongea son enfant dans le bassin. Son corps fut purifié immédiatement et les plaies si miraculeusement guéries, ne réapparurent jamais...

Et la légende rapporte encore comment le fils du voleur devenu grand à son tour, suivit l'exemple néfaste de son père, et comment après des années de vols et de brigandage, il fut finalement capturé, jeté en prison, trouvé coupable et condamné, comme c'était alors l'usage, à mourir sur la croix.

Pendant qu'il était là suspendu sur la colline, de bonne heure dans l'après-midi, une grande foule s'approcha et il aperçut au milieu d'elle un autre prisonnier; mais il paraissait si résigné et si doux, que le voleur en fut ému de compassion. Et lorsqu'on eut planté cette autre croix à côté de la sienne, celui qui y était attaché, tournant la tête, reconnut dans la personne du voleur, le fils de la femme qui de longues années auparavant, avait recueilli sa propre Mère. Cette bonne action, toute ancienne qu'elle était, fut de nouveau récompensée. Nous savons en effet avec quelle tendresse et quelle affection, Jésus prononça à l'adresse du larron, ces mots sublimes qui depuis vingt siècles ont été l'espoir et la consolation de notre humanité faible et pécheresse: "Tu seras aujourd'hui avec moi en paradis."

LA VIE DU FRERE ANDRE

Le Frère André, le "Thaumaturge de Montréal" est d'humble origine canadienne-française. Dès sa plus tendre jeunesse, il sembla avoir été marqué par la Providence pour occuper dans le service divin une place toute spéciale—un présage qui s'est singulièrement réalisé avec les années.

Son père était un pauvre artisan de Saint-Grégoire d'Iberville, dans la province de Québec, où Alfred Bessette (qui devait un jour acquérir une grande renommée sous le nom de Frère André, le "Thaumaturge"), naquit le 9 août 1845. Plus tard, la famille alla s'établir à Farnham, dans les Cantons de l'Est, où le père, Isaac Bessette, exerça le métier de charbonnier, le même que pratiquait saint Joseph. Quatre ans après, le chef de la famille mourut à Farnham, laissant sa veuve, Clothilde Foisy, presque sans ressources avec dix enfants, dont celui qui fait le sujet de cet ouvrage était le sixième. Lorsque le jeune garçon eut atteint l'âge de douze ans, sa mère mourut à son tour.

A la mort de son père, le jeune Alfred Bessette, suivant la bonne vieille coutume qui existe dans les

familles canadiennes-françaises, avait été recueilli par un oncle de Saint-Césaire de Rouville, Timothée Nadeau, avec lequel il vécut jusqu'à l'âge de quinze ans.

C'était un garçon de constitution délicate. Le mauvais état de sa santé et la pauvreté de ses parents joints à leur mort prématurée, firent qu'il ne put fréquenter les écoles du village que suffisamment

l'estime des Frères. Après un court noviciat, il fut admis en 1870 dans la Congrégation de Sainte-Croix, et Alfred Bessette cessa d'exister pour le monde, devenant en religion le "Frère André," un membre bien humble de cet Ordre enseignant fameux de l'Eglise catholique et romaine.

Mais il s'assurait l'estime de ses supérieurs par ses habitudes de dévotion, son peu d'instruction ne lui permettait que de remplir les plus humbles fonctions; c'est pourquoi pendant plus de quarante ans, il occupa le poste de messager et de portier au collège de la Côte-des-Neiges, une institution dirigée par la Congrégation de Sainte-Croix dans la banlieue de Montréal, pour l'éducation des jeunes garçons. Comme il le faisait remarquer plaisamment lui-même, à peine son noviciat était-il fini, que ses supérieurs le mettaient à la porte où il est resté quarante ans sans partir.

Pour se conformer aux règlements de l'Ordre qui veulent que les frères occupent tout leur temps utilement, le Frère André employait ses loisirs à laver la vaisselle et à divers autres travaux; c'est ainsi qu'il devint le barbier attitré de l'institution, coupant périodiquement les cheveux aux jeunes collégiens.

Dans ces humbles occupations, le Frère André continua à avoir pour saint Joseph son patron, une grande dévotion; par sa piété et sa charité, il finit par gagner sur les générations d'élèves de l'institution, un degré d'influence bien au-dessus des fonctions serviles qu'il remplissait.

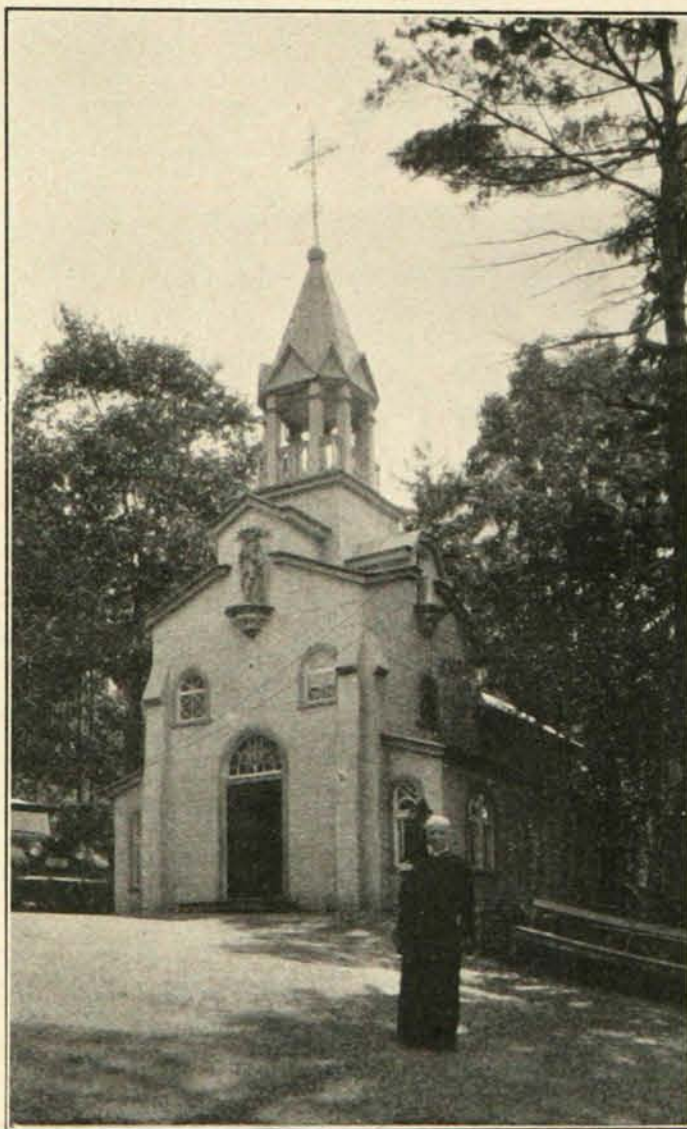
Par ses bons offices pour les élèves et par ses efforts sans cesse renouvelés pour leur faire comprendre les relations étroites entre les choses d'ordre divin et celles de la terre, le Frère André finit par acquérir avec les années, une dignité et une influence qui semblaient presque une manifestation surnaturelle.

Rien de la fierté sacerdotale ne se retrouvait dans la personne de celui qui devait être appelé un jour le "Thaumaturge de Montréal." Son maintien était empreint d'une grande modestie et ses habitudes étaient plutôt celles d'un reclus, à part ses relations amicales avec les écoliers. Son lit n'était qu'un dur grabat et ses repas consistaient surtout de pain et d'eau, avec parfois des fruits.

Graduellement la piété et les bonnes œuvres du Frère André furent connues non seulement à l'intérieur de l'institution, mais aussi en dehors de ses murs. Des pèlerins de partout commencent à envahir le collège, non pour en rencontrer les hauts dignitaires, mais pour confier leurs peines physiques et morales à l'humble portier, le serviteur des écoliers. Toujours, celui-ci priait avec les affligés et souvent il mêlait ses larmes sympathiques à celle des malheureux. Son influence, qu'il attribua toujours à son patron, saint Joseph, apportait de telles consolations morales et souvent de si grands soulagements physiques à ceux qui lui rendaient visite, que plusieurs insistèrent pour laisser de riches offrandes à l'institution en signe de reconnaissance. Le Frère André ne voulait rien de tel. Son unique désir était de servir Dieu, de pratiquer sa dévotion au bon saint Joseph et de passer sa vie à soulager les souffrances de son prochain, réalisant qu'il était chargé d'une mission spéciale à cet effet.

Sa réputation de frère béni de Dieu et possesseur de pouvoir miraculeux, augmentant sans cesse, le flot des visiteurs qui venaient au collège de la Côte-des-Neiges chercher un soulagement à leurs maux corporels et spirituels par son intercession auprès de saint Joseph, croissait sans interruption. Bientôt l'encombrement devint tel, qu'il constituait non seulement un sérieux problème pour les autorités du collège, mais il occasionna des récriminations de la part des parents des élèves, qui s'objectaient un nombre extraordinaire de visiteurs que recevait l'humble Frère André à cause de ses dons réputés. Ils prétendaient que l'attention qu'attirait ainsi sur lui le Frère, finirait par jeter du discrédit sur la Congrégation de Sainte-Croix.

Dans la controverse qui suivit, le Frère André trouva sans aucune sollicitation, de chauds défenseurs parmi ceux qui avaient bénéficié de ses prières.



Le Frère André, debout dans l'allée conduisant à la chapelle qu'il bâtit lui-même il y a dix-huit ans.

pour acquérir quelques rudiments d'instruction. A douze ans il était déjà engagé dans l'âpre lutte pour la subsistance, essayant successivement d'apprendre la cordonnerie et la boulangerie, mais chaque fois ses forces le trahirent. Il alla travailler pendant quelque temps chez les cultivateurs de Saint-Césaire et fut ensuite employé comme homme de peine chez l'abbé M. Springer, curé de Farnham. Puis il passa dans le Connecticut, où il travailla tantôt sur des fermes, tantôt dans les manufactures de coton, comme le faisaient alors tant de Canadiens-français.

Revenu au Canada dans sa vingt-troisième année, le jeune Bessette alla demeurer chez des parents à Sutton, Qué., mais se tint en relation avec l'abbé Provençal, le curé de Saint-Césaire. Celui-ci devint bientôt la vocation religieuse du jeune homme et le mit en contact avec les Frères de Sainte-Croix, qui venaient d'ouvrir un collège commercial dans la paroisse.

Sa nature pieuse et son anxiété de se dévouer aux travaux de la vie religieuse lui gagnèrent bien vite



Le maître-autel de la crypte, où des milliers de personnes trouvent un soulagement à leurs maux.

Ceux-ci demandèrent depuis quand il était devenu répréhensible de travailler à répandre la dévotion à saint Joseph et d'intercéder auprès de lui en faveur des malades, ou de distribuer ses médailles et de l'huile sainte ayant été placée devant son autel. Ils soutinrent qu'il serait absolument inhumain de refuser de telles consolations aux affligés qui recouraient au Frère André à l'heure du besoin.

On en vint cependant à un compromis et les autorités passèrent un règlement par lequel les malades et les suppliants qui s'empressaient autour du "Thaumaturge", le timide portier du collège, ne pourraient le voir qu'en dehors des heures régulières des visites. Il en résulta tant de difficultés et d'atermoiements, qu'il fallut ériger un pavillon dans lequel ces pèlerins purent attendre le moment où le Frère André pouvait s'occuper d'eux.

D'autres tentatives furent faites pour enrayer l'œuvre bienfaisante du Frère André; on en appela à l'Archevêché et même au bureau municipal d'hygiène de Montréal. Mgr l'Archevêque observa la plus grande réserve, se contentant de surveiller les développements à la Côte-des-Neiges, tandis que les autorités civiles ouvrirent une enquête en 1906, mais laissèrent bientôt tomber la chose comme n'étant pas de leur ressort.

Durant cette controverse acerbée, le Frère continua son œuvre, uniquement intéressé il semble, au service de Dieu et au soulagement des misères humaines. Mais déjà ses travaux étaient reconnus par un grand nombre de fidèles, tant catholiques qu'appartenant à d'autres croyances religieuses, et des mesures furent prises par ses partisans pour assurer l'érection d'une petite chapelle sur le versant du vénérable Mont-Royal, où il put dès lors rencontrer ceux qui le suppliaient de leur prêter son assistance. On y installa une jolie statue de saint Joseph et c'est là ensuite que s'empressèrent les pèlerins, par centaines, par milliers chaque jour de l'année. Cette affluence créa de nouvelles difficultés, mais en dépit de l'opposition continue qu'on lui faisait, le Frère André persista quand même dans ses efforts. La petite chapelle se changea en une autre plus grande, une crypte fut construite, et maintenant, pour couronner la dévotion de toute sa vie à la gloire de Dieu et à l'exaltation de saint Joseph, et son dévouement pour l'humanité souffrante, un splendide sanctuaire doit être érigé sur l'éminence altière du Mont-Royal. Et lorsque le "Thaumaturge" aura depuis longtemps

quitté ce monde et que le souvenir de sa vie sera passé parmi les plus belles traditions de son Eglise, des prêtres officieront encore dans l'enceinte du temple magnifique et invoqueront les bénédictions du ciel sur la cité métropolitaine de Montréal, qui étend ses vastes limites tout autour de la montagne.

Le Frère André a accompli son œuvre malgré toutes sortes de difficultés, avec des fonds insuffisants et en dépit de l'opposition qu'on lui faisait dans son Ordre même. Mais il était aidé par un groupe de fidèles, qui non seulement recueillirent des fonds pour le sanctuaire, mais y allèrent aussi de leurs propres deniers. Personne ne savait d'où l'argent allait venir mais les travaux continuaient quand même. Chaque samedi les ouvriers demandaient: "Devons-nous revenir lundi?"

"Je ne sais pas, répondait le Frère. Je n'ai plus d'argent. Mais qu'est-ce que cela fait? Il en viendra. Si samedi prochain nous n'avons pas d'argent, vous attendrez et s'il y en a, vous l'aurez."

Et les ouvriers continuèrent, personne ne sachant exactement d'où venaient les fonds, jusqu'à ce que le sanctuaire fut terminé. A la suite des événements, la mission extraordinaire du Frère André fut non seulement reconnue par Monseigneur Bruchési, mais reçut aussi la sanction de sa Sainteté le Pape, sous la forme de sa bénédiction apostolique. Depuis 1904, une somme qui n'est pas inférieure à \$300,000, faite de souscriptions volontaires a été dépensée à l'Oratoire et une Confrérie de saint Joseph de l'Oratoire comptant quelque 12,000 membres a été organisée.

Le Frère André a depuis longtemps abandonné ses fonctions de portier, de même que celle de coiffeur pour les jeunes élèves. Il est aujourd'hui vénéré presque à l'égal d'un saint. Il donne tout son temps à l'Oratoire, où il accueille les suppliants avec son humilité d'autrefois, et l'austère abstinence qu'il observe toujours n'a pas altéré son caractère agréable ni son goût pour les innocentes plaisanteries.

La façon extraordinaire par laquelle le "Thaumaturge" a gagné l'attention et l'amour de tout un monde de nécessiteux, est prouvée par le simple fait que ce Frère de la Congrégation de Sainte-Croix, presque sans instruction et ayant passé la moitié de sa vie dans un poste

des plus serviles, préside aujourd'hui aux destinées d'un magnifique Oratoire que visitent chaque jour des pèlerins de toutes les parties du monde, tandis que les services de quatre secrétaires sont requis constamment pour s'occuper de sa correspondance qui se chiffre en moyenne à cent lettres par jour, ou plus de 35,000 par année. Il arrive parfois qu'il reçoive en une seule journée plus de 400 lettres lui demandant ses avis ou implorant son assistance pour des maux d'ordre physique ou moral. Toutes ces lettres lui sont lues, malgré son grand âge, et elles sont aussi relues aux nombreux offices de chaque jour, où une assistance sans cesse renouvelée unit ses prières en faveur de ceux qui demandent des secours.

Une de ces lettres reçues récemment portait cette simple adresse: "Au Frère qui fait des Miracles." En lisant ces mots, le Frère André sourit à peine, car il prétend toujours dans sa grande humilité, que ce n'est pas par son pouvoir que les grâces sont obtenues, mais bien par l'influence miraculeuse de son grand patron de Nazareth, saint Joseph.

SON INFLUENCE MIRACULEUSE

DURANT les dix années d'existence de l'Oratoire il a été tenu un registre régulier de toutes les actions de grâces reçues, et chaque mois, les statistiques en sont publiées dans les Annales de l'Œuvre. Le chiffre n'est presque jamais inférieur à 200 par mois, parfois il atteint 300, mais en moyenne il est de 250. De sorte que l'on peut dire que durant la dernière décennie, des marques de reconnaissance ont été reçues d'au moins 30,000 personnes qui ont obtenu de l'assistance, soit miraculeusement ou par des moyens spirituels, grâce à l'intercession du Frère André.

Parmi les premiers miracles du Frère André, on mentionne la guérison de plusieurs victimes de l'épidémie de picote de 1874-75. On en cite aussi un autre opéré il y a plus de trente ans, lorsqu'un jeune étudiant du collège fut gravement blessé dans une joute de balle. En attendant l'arrivée du médecin,

le Frère André lui donna les premiers soins avec un tel succès, que lorsque l'homme de science arriva sur les lieux, le blessé était retourné à son jeu. D'autres guérisons moins importantes qu'il pratiqua, lui valurent une réputation locale. Le premier grand miracle qui devait lui apporter une plus vaste célébrité, se produisit en 1910, lorsque M. Martin Hannon de Québec, un employé de la Cie du Pacifique Canadien, qui deux ans auparavant avait été victime d'un sérieux accident au cours duquel ses jambes et ses pieds avaient été horriblement broyés par la chute de lourds blocs de marbre, vint lui rendre visite. Hannon ne pouvait marcher sans l'aide de béquilles et c'est ainsi qu'il se rendit chez le Frère André. Celui-ci après avoir frotté ses membres mutilés avec de l'huile sainte et redit des prières, lui dit de jeter ses béquilles, car il était guéri. Hannon lui obéit et marcha depuis lors sans même le secours d'une canne. Le lendemain, il visita les bureaux du journal "La Patrie," où il raconta sa guérison miraculeuse, et la réputation de thaumaturge du Frère André prit un nouvel essor et se répandit au loin.

Je ne pourrais vous parler des multitudes qui ont eu recours aux prières ou à l'intercession du Frère, dont très peu sans résultat, mais j'ai pu constater moi-même la guérison de deux malades dont la condition paraissait sérieuse. L'une était une jeune femme de Plattsburg, N.Y., qui marchait avec des béquilles depuis dix-sept ans; après une visite au Frère André, elle remit ces dernières à sa bonne et marcha fermement et sans aide sur une distance de plusieurs verges, jusqu'à l'automobile qui l'attendait.

L'autre était une jeune fille des environs de Tupper Lake, N.Y., une demoiselle Brooks, qui fut guérie de la paralysie et qui me raconta à la gare Windsor comment après avoir vu le Frère André, elle put pour la première fois depuis plusieurs années, se servir librement de ses membres.

Un jour, durant l'été 1920, à l'occasion d'une visite que je faisais au Frère André avec quelques amis, le P. Clément me présenta une jeune fille dont j'ai depuis oublié le nom et qui me parut en ce moment resplendissante de santé; elle venait je crois de Saint-Hyacinthe. Cette jeune personne avait souffert d'une si sérieuse attaque de tuberculose que les médecins désespéraient de sa guérison. C'est alors qu'elle était venue à Montréal pour demander l'intercession du Frère André. Elle commença immédiatement à se porter mieux et lorsque je la vis, elle était complètement guérie.



Ex-voto offert à saint Joseph, le docteur Charles Pratt et ses enfants, de Longueuil.



L'autel de la première chapelle érigée par le Frère André.

Mais un miracle plus grand dans mon opinion de profane, est arrivé plus récemment. Je l'ai appris par une lettre que j'ai reçue il y a quelque temps d'une ancienne amie de Londres, l'épouse d'un membre de la noblesse britannique qui fit autrefois partie de la Chambre des Communes d'Angleterre. Cette dame, lors d'une visite qu'elle fit à Montréal l'automne dernier, m'accompagna à l'Oratoire et remporta avec elle des huiles, des images de saint Joseph et d'autres souvenirs. Je cite cette partie de sa lettre où il est fait mention du miracle: "Voici une petite histoire que vous aimerez peut-être à raconter au Frère André. Lorsque j'arrivai chez moi en novembre, je trouvai une lettre d'un jeune ami que je n'avais pas vu depuis qu'on le promenait encore dans son carrosse de bébé. Il me demandait de prier pour sa mère qui se mourait des suites d'un accident. En descendant un escalier du chemin de fer souterrain de Londres, à la rue Baker, elle s'était prise le pied quelque part et était tombée de toute sa hauteur, se frappant la tête et se blessant à un genou très grièvement. Lorsqu'elle était revenue à elle, on l'avait transportée dans sa maison, où elle avait perdu soudain complètement l'usage de la raison, ne reconnaissant plus personne et parlant dans son délire de gens décédés depuis longtemps. Elle m'appelait par mon nom de jeune fille sous lequel elle m'avait connue. C'est ce qui avait fait penser à son fils de m'écrire qu'elle n'en avait probablement pas pour longtemps à vivre et que d'ailleurs les médecins n'entretenaient qu'un mince espoir de la sauver. J'apprenais qu'elle se trouvait dans un hôpital pour les maladies cérébrales et qu'elle ne reconnaissait même pas son fils lorsqu'il se présentait devant elle. Je demandai et obtins la permission d'aller la voir. On me dit qu'elle était très faible et qu'elle ne faisait que baragouiner d'une façon inintelligible. Lorsque je fus à côté de son lit, je ne pus la reconnaître, mais la regardant droit dans les yeux, je lui dis que j'étais "Alice." Elle s'empara alors de ma main et la retint convulsivement pendant que sa pauvre langue et ses lèvres ne pouvaient articuler que des mots d'un jargon incompréhensible, qu'elle répétait continuellement. Je finis par comprendre; elle marmottait en polonais une prière que sa mère lui avait apprise lorsqu'elle était enfant (sa mère était une princesse polonaise). J'étais parvenue à reconnaître deux des mots. Je dis à la garde-malade qu'elle récitait une prière en langue polonaise et qu'elle semblait incapable de dire autre chose. Pendant quelques instants, je restai assise à ses côtés, et comme cette partie de sa mémoire se rattachant

aux choses du passé paraissait être la seule en activité dans son cerveau, je lui demandai en français si elle souffrait beaucoup. Immédiatement elle me répondit: "Pas du tout," puis elle se mit à réciter de nouveau sa prière. La garde-malade s'étant éloignée un instant, je sortis de ma poche une petite bouteille renfermant de l'huile sainte du Frère André. Je fis le signe de la croix sur elle avec un peu de cette huile et tenant dans ma main la médaille de saint Joseph, je demandai simplement que si les prières et les œuvres du Frère André avaient quelque vertu, que cette femme, par pitié pour elle-même et pour son fils, fut rendue à la santé. Et je partis. La garde-malade était d'avis que le cas était désespéré. Je me rendis en Irlande pour un séjour de trois semaines et à mon retour, j'expédiai un message téléphonique au fils, presque certain qu'il m'annoncerait la mort de sa mère. Mais à ma grande joie, j'apprenais qu'elle était complètement rétablie et qu'elle refaisait en ce moment ses forces dans une maison de repos. Racontez cela au Frère André!"

Les prêtres de la religion catholique ne sont pas les seuls témoins des œuvres du "Thaumaturge de Montréal." Il existe aussi des témoignages de médecins en vue de la métropole canadienne. Ainsi en décembre 1911, le docteur G.-A. Henri Dufresne, médecin bien connu de Montréal, écrivait en ces termes au Provincial de la Congrégation de Sainte-Croix, au sujet de la guérison miraculeuse de son frère:

"Je soussigné, déclare que M. J.-O. Dufresne, de Nicolet, a été guéri de tuberculose très avancée après un pèlerinage à l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal. J'ai constaté sa maladie avant son pèlerinage et je croyais à sa mort très prochaine. La guérison date d'un an et se maintient. Signé: G.-A. Henri Dufresne, M.D."

Le même docteur Dufresne envoyait aux mêmes autorités en février 1911, un autre certificat par lequel il déclarait avoir eu sous ses soins pendant quatre ans, jusqu'au mois de mai 1910, mademoiselle Alphonsine Saint-Martin, qu'il considérait comme une tuberculeuse au second degré.

"Depuis ce temps, écrivait le docteur Dufresne, elle est complètement bien et ses poumons sont sains. J'ai constaté cette amélioration après un pèlerinage qu'elle a fait à l'Oratoire Saint-Joseph en mai 1910."

Interrogé en février 1922 le docteur Dufresne a affirmé que ces deux guérisons s'étaient maintenues depuis onze ans et qu'il les considérait comme les miracles les plus frappants encore enregistrés à l'Oratoire.

Une autre guérison miraculeuse de tuberculose de la colonne vertébrale est dûment attestée par un certificat médical, comme c'est l'usage dans les Annales de l'Oratoire. C'est le cas du jeune Charles Eugène Veilleux, de la Rivière-du-Loup, qui vint à l'Oratoire le 3 octobre 1910. Il vit le Frère André, qui intercédait pour lui auprès de saint Joseph, avec le résultat qu'il fut guéri d'une façon miraculeuse et permanente de la terrible maladie dont il souffrait et qui, avec le traitement médical ordinaire, n'aurait pu être guérie en moins de trois années de soins constants. On dit même que l'issue en était douteuse.

Le résultat miraculeux obtenu par le Frère André est certifié par le document médical suivant, daté de Fraserville, le 5 octobre 1911.

"Je soussigné, pratiquant à Fraserville, déclare avoir examiné le jeune Veilleux, fils de M. Eugène Veilleux de cette ville, vers le 30 août 1910, en compagnie de feu le docteur F.-E. Gilbert. Nous avons constaté que le jeune Veilleux souffrait de la tuberculose de la colonne vertébrale, région cervicale. Nous lui avons posé un appareil plâtré. Quelque temps après, l'enfant est monté à Montréal avec sa mère et en est revenu complètement guéri. J'ai depuis examiné l'enfant à différentes reprises et jamais je n'ai pu découvrir la moindre trace de la terrible maladie dont le traitement est de trois ans et plus.

(Signé) L.-J. Piuze, M.D."

De tels témoignages, donnés par des médecins responsables, peu enclins par nature à admettre l'idée que l'intervention miraculeuse peut réussir où la science médicale a échoué, doivent suffire même aux sceptiques les plus prévenus.

GUERISON D'UN CANCER

UN cas de guérison encore plus remarquable, si l'on peut se permettre de faire des comparaisons lorsqu'il s'agit de miracles—est celui de M. Louis Bertrand, de Saint-Henri, l'un des quartiers de Montréal, qui a été miraculeusement guéri d'un cancer avancé au bras, par l'intercession et les prières du Frère André de l'Oratoire Saint-Joseph. Ce miracle est attesté d'une façon sobre et posée par le médecin de M. Bertrand, le docteur E.-C. Campeau de Montréal, dont la déclaration reproduite ici, était publiée en 1911 dans les Annales de l'Oratoire:

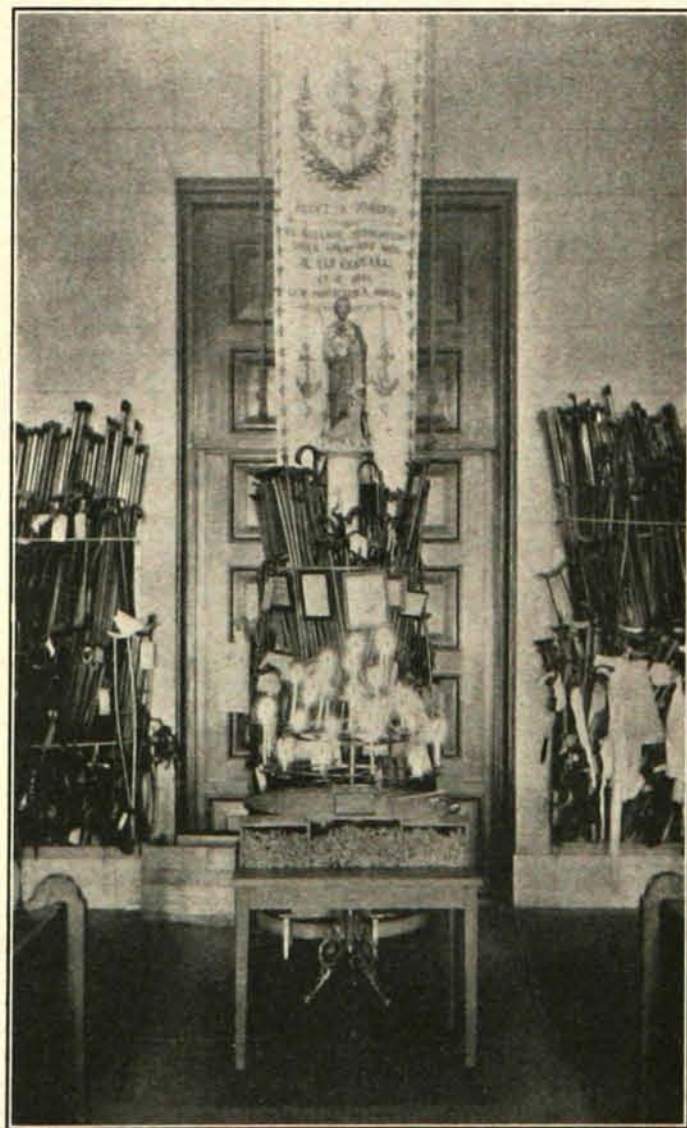
"M. Louis Bertrand, du No 74a, rue Sainte-Marguerite, Saint-Henri, souffrait d'un cancer au bras droit. Déjà les ganglions de l'aisselle et du bras étaient envahis. La plaie causée par le cancer augmentait rapidement et l'infection cancéreuse faisait des progrès tous les jours. Je n'ai aucun doute quant au diagnostic de cette maladie, c'était réellement du cancer à forme maligne.

"Je constate aujourd'hui que M. Louis Bertrand est parfaitement guéri, que les ganglions sont disparus et que toute trace d'infection cancéreuse est disparue également. Comme M. Bertrand m'affirme qu'il n'a employé aucun moyen médical, qui d'ailleurs n'aurait eu aucun effet curatif dans son cas, je conclus que cette guérison est certainement l'effet d'un miracle dû à l'intercession de saint Joseph, auquel M. Bertrand s'était confié. Signé: Dr E.-C. Campeau, 29, rue Notre-Dame ouest, Montréal, le 6 mai 1911."

La cure miraculeuse de cette maladie terrible entre toutes, le cancer, s'est maintenue depuis 1911 jusqu'à aujourd'hui, de sorte qu'il est difficile pour les sceptiques de prétendre avec leurs sarcasmes accoutumés, que ce miracle n'a été qu'un effet passager.

D'un autre côté, si ces miracles anciens sont cités pour prouver la permanence des guérisons, il en est d'autres tout aussi extraordinaires qui sont rapportés plus récemment dans les Annales de l'Oratoire.

Voici par exemple le cas de Mme Joseph Marcoux de Québec, qui a été guérie d'une affection cardiaque des plus graves au printemps de 1921, à la suite d'une visite à l'Oratoire. Son mari, M. Joseph Marcoux, écrivit au Frère André en juillet 1921, une lettre de reconnaissance qui fut publiée dans les Annales de février 1922. Puis le 3 février 1922, il confirma le premier récit par une autre lettre à laquelle il ajoutait



Quelques-unes des béquilles laissées à l'Oratoire St-Joseph par les infirmes qui y ont été guéris.

une déclaration du médecin de famille quant à la gravité de la maladie de cœur de Mme Marcoux, si merveilleusement guérie. Voici ce que disait le mari:

"Mme Marcoux était mourante. On la veillait constamment depuis cinq jours. Elle avait de fréquentes faiblesses et le médecin avait déclaré qu'elle passerait dans une de ces crises."

Apprenant que le fondateur de l'Oratoire était de passage à Québec, M. Marcoux alla le chercher le soir à la résidence des Pères de Sainte-Croix, rue Sainte-Famille, et l'emmena chez lui. Au moment même où il exposait sa requête au Frère André à la résidence des Pères, Mme Marcoux sentit subitement ses forces revenir et se levant de son lit, alla s'asseoir dans une autre pièce, où son mari tout étonné, la trouva en arrivant. On s'imagina le bonheur de la famille.

Le Frère André quitta la malade en lui recommandant de bien prier saint Joseph et d'avoir toujours sous la main pour s'en frictionner au besoin de l'huile sainte et une médaille de l'Oratoire, ses remèdes ordinaires.

Et la malade, à la suite de ces recommandations, fut guérie miraculeusement, comme l'atteste son médecin dans un certificat formel daté de Québec, le 25 juillet 1921 et qui se lit comme suit:

"Je soussigné, déclare solennellement que Mme Joseph Marcoux, 76, rue Lachevrotière, Québec, est sous mes soins depuis le 27 décembre 1920; qu'elle était atteinte d'une maladie de cœur très grave, ses jambes enflaient, la faiblesse s'emparait d'elle, c'était pour moi un cas désespéré. Maintenant elle est bien, son cœur bat régulièrement, son poulx est bon et ses jambes sont à leur état normal. Je considère que c'est une faveur merveilleuse obtenue par le Frère André, de l'Oratoire Saint-Joseph, Montréal. Signé: M.-A. Falardeau, M.D."

GUERISON MIRACULEUSE D'UNE MALADIE DES OS.

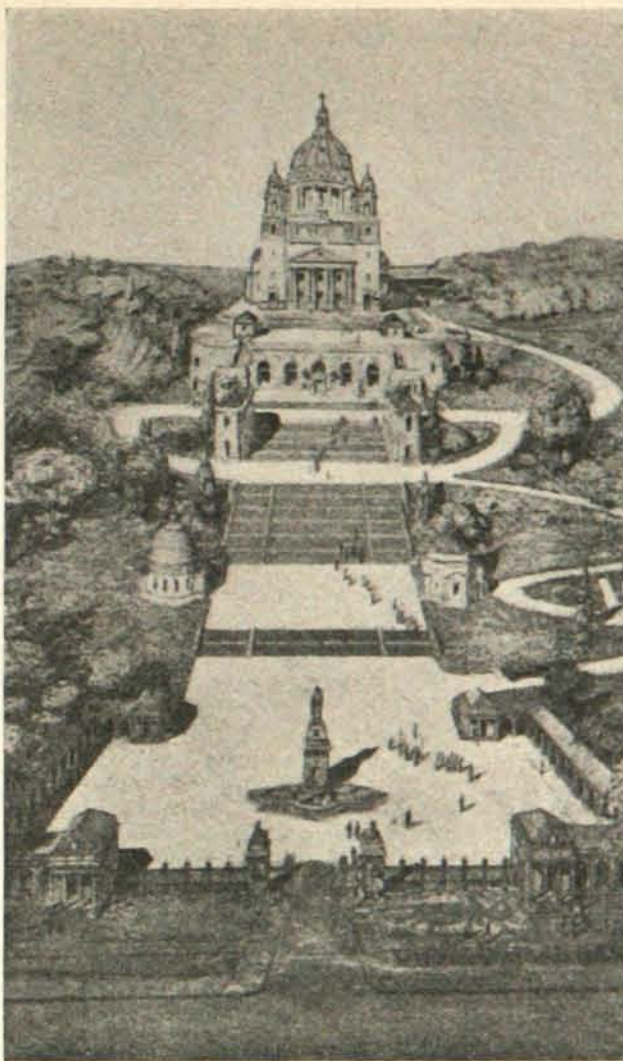
VOICI un témoignage se rapportant au cas du jeune L'Heureux, un écolier qui depuis six ans souffrait d'une affection à la hanche et qui depuis un an était obligé de marcher avec des béquilles. Il commença une neuvaine qu'il termina à l'Oratoire avec le Frère André, lorsque se produisit la guérison immédiate et miraculeuse de cette maladie pratiquement incurable (pour les médecins), et pour la première fois depuis un an, le jeune homme put marcher sans ses béquilles, qu'il laissa en souvenir à l'Oratoire, avec les autres témoignages de ce genre dont le nombre augmente continuellement.

Voici la lettre qu'écrivait M. Ephrem L'Heureux, le père, pour exprimer sa gratitude à saint Joseph:

"Québec, le 13 novembre 1910: A propos de mon fils, voici la note que j'ai fait publier dans les journaux de Québec: "Le jeune Joseph L'Heureux, âgé de 15 ans, fils de M. L'Heureux de la Maison L'Heureux et Gauvin, souffrait depuis six ans de maladie des os et depuis plus d'un an, il était obligé de marcher avec des béquilles. Une neuvaine commencée à Québec et terminée à l'Oratoire Saint-Joseph de la Montagne, Côte-des-Neiges, Montréal, lui a obtenu une parfaite guérison et le malade a laissé ses béquilles à l'Oratoire. M. L'Heureux nous a demandé lui-même de porter à la connaissance du public ce fait, pour propager la dévotion au père adoptif de Notre-Seigneur Jésus-Christ." Votre toujours reconnaissant. Signé: Ephrem L'Heureux, 391, rue Saint-Joseph, Québec."

Suivant la sage tactique qu'elles ont adoptée au sujet de ces cas d'intervention miraculeuse, les autorités de l'Oratoire écrivaient en janvier 1922, onze ans après cet événement, à M. L'Heureux, lui demandant si la guérison s'était maintenue et s'il pourrait fournir un certificat médical à l'appui de sa déclaration. Ce fut le miraculé lui-même qui répondit, son père et le médecin étant tous deux morts dans l'intervalle; mais son témoignage est assez catégorique. Le voici:

"Il y avait au-delà de deux ans que je marchais avec des béquilles ne pouvant me servir de ma jambe droite. Ayant entendu parler des grands miracles que faisait le Frère André par l'intercession de saint Joseph, je fis une neuvaine en l'honneur de saint Joseph pour obtenir ma guérison. Le neuvième jour j'allai à Montréal voir le Frère André. En arrivant là je communiquai



La Basilique de l'Oratoire Saint-Joseph, telle qu'elle apparaîtra lorsque les travaux de construction seront terminés.

avec lui et lui dis que j'avais une grande confiance en lui et en ses prières à saint Joseph, notre patron. Au même moment, je laissai tomber mes béquilles, et depuis j'ai marché sur mes deux jambes comme je marche aujourd'hui, sans difficulté. Et je vous assure, monsieur, que je n'ai pas souffert de ma jambe depuis ce temps. Je me porte très bien, tout comme au jour où je fus guéri."

En rapportant cette cure, les autorités de l'Oratoire Saint-Joseph disent qu'elles regrettent que la mort ait rendu impossible l'obtention d'un certificat médical, mais elles soutiennent qu'en face des deux déclarations si claires du miraculé et de son père, on doit se rendre à l'évidence et accorder à l'auguste patron de l'Oratoire, l'honneur de cette guérison, humainement impossible. C'est pourquoi celle-ci est classée parmi les miracles authentiques opérés par l'intercession du Frère André.



La foule des visiteurs à la crypte, le jour de la fête du Travail en 1922.

AMPUTATION D'UN PIED EVITEE

UN autre cas de guérison miraculeuse par l'intercession du Frère André, est celui d'Arthur Rochette de Richmond, Qué., un serrefrein à l'emploi du Grand-Tronc. En mars 1912, pendant qu'il se trouvait sur un convoi de fret, Rochette glissa sur les rails et se fit écraser les deux pieds par les roues d'un wagon. Le docteur Hayes, médecin officiel de la Compagnie, constata que le blessé souffrait d'une fracture composée du pied gauche, avec infection. Il fut transporté d'urgence à l'hôpital Général de Montréal, où le pied droit guérit rapidement. Son pied gauche se gangréna et on dut lui faire subir deux opérations dans l'espoir de le lui sauver. Il se produisit ensuite un empoisonnement de sang et le malade croyant voir venir sa fin, se fit administrer les derniers sacrements.

Il reçut alors la visite de M. Arthur Gilbert, député au Parlement fédéral, qui lui conseilla de recourir à l'assistance du Frère André, ce qu'il fit. Il reçut bientôt de celui-ci une médaille de saint Joseph et de l'huile de l'Oratoire qu'il appliqua sur son membre malade, avec le résultat qu'il se sentit immédiatement soulagé. Son pied prit du mieux et tout danger de mort disparut.

Sa condition continuant à s'améliorer, il put bientôt sortir avec l'aide de béquilles, et comme il désirait se rendre à l'Oratoire Saint-Joseph en pèlerinage d'actions de grâces, il crut devoir auparavant se faire examiner par deux médecins. L'un conseilla l'amputation immédiate du pied gangrené et l'autre opina que la guérison était impossible. Rochette refusa quand même de subir l'amputation et le Frère André l'encouragea dans sa résolution.

Il revint à Richmond et cessa tout traitement médical à l'exception des pansements antiseptiques et des applications de l'huile sainte de saint Joseph. Humainement parlant, il abandonnait son pied à la gangrène. Pourtant durant l'été il se fit de l'amélioration. En septembre, il retourna à l'Oratoire et y fit une neuvaine à la suite de laquelle il se sentit si bien qu'il voulut y laisser ses béquilles. Le Frère André l'en dissuada, mais en octobre il était définitivement guéri et il abandonnait alors ses béquilles pour ne plus les reprendre. Ceci à peine un mois après que deux médecins d'expérience lui eurent dit que sa seule planche de salut était l'amputation de son pied.

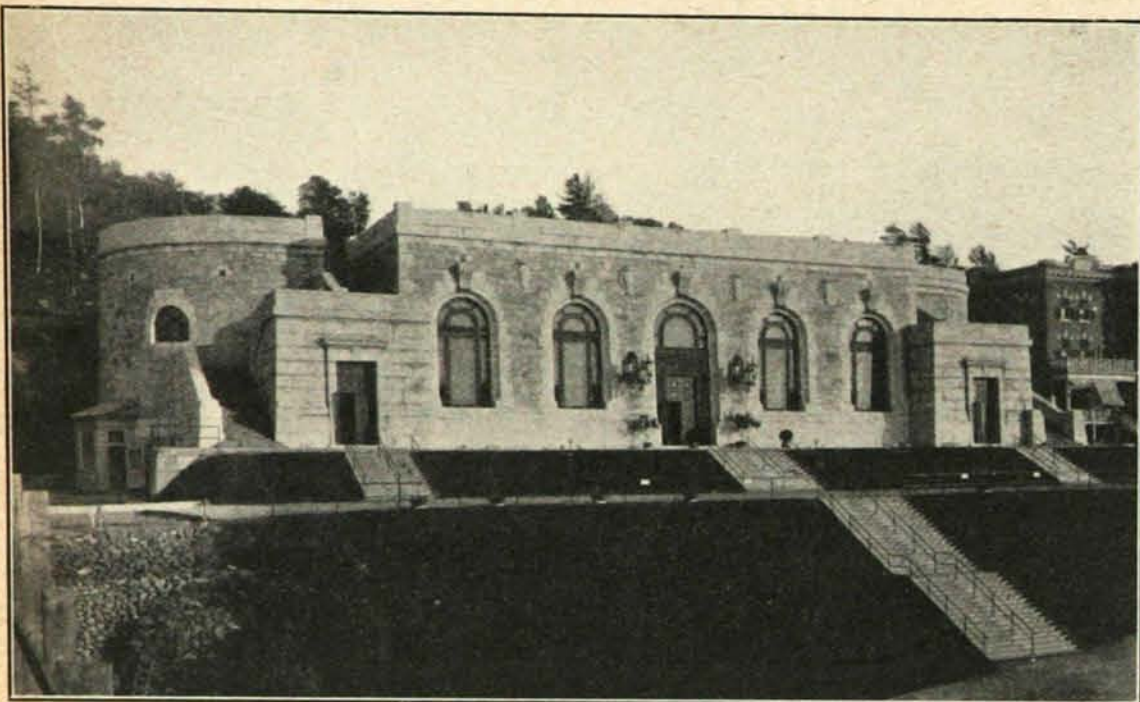
Si après cela des médecins refusent de voir quoi que ce soit de miraculeux dans cette guérison, il n'en reste pas moins que M. Rochette sa famille et ses voisins l'attribuent à l'influence de saint Joseph par l'intercession du Frère André. En septembre 1921, M. Rochette, plein de vigueur, vint à l'Oratoire pour renouveler sa dévotion à saint Joseph et lui exprimer sa reconnaissance pour son miraculeux retour à la santé.

GUERISON MIRACULEUSE D'UN PROTESTANT SCEPTIQUE

CETTE autre guérison due au Frère André est d'autant plus extraordinaire que le miraculé était un Protestant de langue anglaise, appartenant à une famille anglaise et protestante, et n'ajoutait pas foi, pas plus que les membres de sa famille d'ailleurs, aux prétendus miracles des temps modernes. C'est le cas d'Alfred Standhope, un pompier de la cité de Westmount, voisine de Montréal.

Standhope raconte lui-même l'histoire de sa guérison. Il déclare qu'en avril 1916, il faisait partie de la brigade des pompiers de Westmount. Le 5, il se trouvait sur le second plancher du poste et voulant descendre en se laissant glisser le long du poteau de cuivre destiné à cet usage, il manqua prise et tomba de tout son poids d'une hauteur de trente pieds sur un plancher en ciment. Le choc fut si rude qu'il se brisa l'os d'une jambe et que les morceaux lui en saillirent hors de la peau. Après six semaines à l'hôpital Western, il n'en sortit qu'en partie guéri. Il lui restait encore de l'infection dans son pied malade, ce qui lui causait de grandes douleurs et provoquait de la suppuration, même lorsqu'il fut en état d'entreprendre de légers travaux, de sorte qu'il désespérait maintenant de revenir complètement à la santé.

Accablé par la souffrance, Standhope finit par prêter l'oreille aux conseils d'un compagnon de travail canadien-français, qui l'engageait à aller à l'Oratoire Saint-Joseph, demander les secours du Frère



La crypte de l'Oratoire Saint-Joseph. C'est là sur le versant de la montagne, que les foules vont implorer saint Joseph par l'intermédiaire du Frère André.

André. Lui, le protestant qu'il était, se rendit à l'Oratoire de bonne heure en juin 1917, monta au prix des plus grandes souffrances physiques la pente de la montagne, dans l'espoir d'obtenir là un soulagement à son mal.

Il reçut un accueil sympathique du Frère André, et il dit qu'à peine le "Thaumaturge" eut-il touché à son pied malade, que la douleur disparut pour ne plus revenir, la suppuration s'arrêta et sa jambe reprit son ancienne vigueur. Standhope a aujourd'hui un emploi permanent et jamais il ne se ressent du mal qui lui coûta presque sa jambe et sa santé. Sa reconnaissance pour le Frère André, qu'il considère comme l'instrument de ce miracle, est sans borne.

AUTRE MIRACLE RECONNU PAR DES MEDECINS

Il ne faudrait pas en finir sur ce chapitre sans parler du cas de Melle M.-A. Mercier, dont la guérison miraculeuse par l'intermédiaire du Frère André a été soigneusement contrôlée et explicitement affirmée par deux médecins bien connus de Québec. Cette guérison causa une grande sensation dans la vieille capitale ainsi que dans toute la province, et fut pour les personnes pieuses une preuve nouvelle des grâces qui peuvent être obtenues par la puissante intercession du saint patron de l'Oratoire du Mont-Royal.

Voici le récit du miracle, tel que publié dans l'Action Sociale de Québec, le 11 février 1910:

"Un miracle s'est opéré mercredi matin au couvent de Saint-Joseph de Lévis. Melle Marie-Antoinette Mercier, de Québec, avait l'été dernier en jouant sur le lac avec ses compagnes, reçu par mégarde un coup de rame sur l'œil droit. Les oculistes chargés du traitement firent tous les efforts pour conjurer la perte de l'œil malade, mais sans résultat. Il y avait paralysie du nerf optique. Elle retourna au pensionnat, mais elle assistait plutôt qu'elle ne prenait part aux leçons.

"Or, tout dernièrement, entendant parler des merveilles qui s'opèrent à l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal, les religieuses se procurèrent une médaille bénite de ce sanctuaire et toute la communauté commença une neuvaine fervente à saint Joseph, dont le culte est déjà en grand honneur dans la chapelle du couvent. La jeune malade appliquait chaque jour avec confiance la médaille sur son œil malade, mais aucun mieux sensible ne se produisit les premiers huit jours.

"Mercredi matin, pendant la messe de communauté et après la communion, la fillette s'aperçut tout à coup qu'elle voyait clairement de son œil paralysé, la statue de saint Joseph, qu'elle n'avait pu apercevoir tout le temps de la neuvaine. Elle eut une exclamation joyeuse: 'Je vois!' et l'émotion se transmit vite dans tout son entourage le plus proche. Après la messe, on termina la neuvaine, et c'est au sortir de la chapelle que toute la communauté apprit le prodige. Pour bien s'assurer du fait miraculeux, on la fit lire sur l'heure dans un livre au caractère très fin, ce qu'elle fit sans aucune fatigue ni hésitation.

"Les religieuses et les élèves émuës et reconnaissantes entonnèrent aussitôt un cantique d'actions de grâces. Inutile de dire la joie de l'heureuse fillette et celle de ses parents."

Désirant savoir si la prodigieuse guérison s'était maintenue, l'Action Sociale écrivit à la Sœur Supérieure du couvent, lui demandant des nouvelles de Marie-Antoinette. Sur les instructions de la Supérieure, Jeanne Mercier, la sœur de Marie-Antoinette, répondit au journal disant que celle-ci était parfaitement bien depuis que l'usage complet de la vue lui avait été rendu miraculeusement et que son œil autrefois paralysé, était maintenant aussi bon que l'autre.

La lettre était accompagnée de quatre certificats médicaux, dont deux attestaient de la gravité de la blessure de l'enfant et les deux autres certifiaient sa guérison complète et surnaturelle.

Le docteur L.-O. Gauthier, de Québec, écrit en juin 1909, qu'il a soigné Marie-Antoinette Mercier, dont une blessure à l'œil droit causait un traumatisme grave qui entraînerait probablement la perte de l'œil par atrophie du nerf optique. Le 15 février 1910, après le miracle, le docteur Gauthier répète dans un autre certificat ce qu'il a constaté immédiatement après l'accident et continue:

"Aujourd'hui, ce 15 février 1910, j'ai examiné de nouveau Melle M.-A. Mercier et je constate que la vision de cet œil droit est à peu près normale, ce qui indiquerait qu'il y a eu révolution complète du nerf dans les gaines. Je ne suis pas cependant prêt à admettre que la vision de cet œil soit revenue à la suite de causes seulement naturelles. En foi de quoi je donne le présent certificat. Signé: Dr Louis O. Gauthier."

Le docteur Wilfrid Beupré, un autre médecin en vue de Québec, certifie avoir examiné Melle Mercier et avoir constaté qu'elle avait complètement perdu l'usage de l'œil droit à la suite d'un coup reçu quinze jours auparavant. Mais il examina de nouveau Melle Mercier le 15 février 1910, après que sa vue lui eut été rendue d'une façon si miraculeuse, et il fit un long rapport, racontant en détails son premier examen, alors qu'il n'existait aucune perception lumineuse dans l'œil et que le nerf optique paraissait atrophie:

"Je dis alors à la mère que cet œil devait être définitivement perdu et qu'aucun moyen humain ne pouvait y faire revenir la vue. C'était ma conviction sincère. Je continuai cependant un nouveau traitement pendant plusieurs semaines sans le moindre résultat et finalement tout espoir fut abandonné. La mère désirait faire opérer l'œil droit ou même le faire enlever, de crainte que le gauche en fut affecté. Je lui assurai que cela n'était pas nécessaire et que l'œil perdu n'affecterait nullement l'autre."

A la suite de ceci, pour des fins légales, le docteur Beupré donna au père de la jeune fille un certificat à l'effet que son œil droit était irrémédiablement perdu. Et le docteur Beupré conclut ainsi:

"Le 9 février 1910, je vis de nouveau Melle M.-A. Mercier à mon bureau pour une nouvelle consultation. Elle était accompagnée de la révérende Mère St-Ephrem, du couvent de Saint-Joseph de Lévis, qui m'apprit à ma grande surprise, que Melle Mercier venait justement de terminer ce matin-là une neuvaine à saint Joseph et qu'elle avait recouvré l'usage de son œil durant la messe. Je refis non sans émotion, un nouvel examen de son œil droit et je constatai pour la première fois que je voyais parfaitement le fond de l'œil et de plus, que la vision dans cet œil était absolument parfaite et en tout égale à celle de l'œil gauche, qui était lui, doué d'une vision normale."

"Inutile de vous dire mon étonnement et le bonheur de l'enfant. Si le doigt de Dieu n'est pas là, je ne sais quel doigt a agi. Signé: W. Beupré, M.D."

Nous terminons ici cette incomplète relation des œuvres de bienfaisance du "Thaumaturge de Montréal." Bientôt s'élèvera en l'honneur de saint Joseph sur les flancs du Mont-Royal, une splendide basilique, dans laquelle le Frère André continuera sa merveilleuse mission avec la même modestie et la même abnégation qui le caractérisaient lorsqu'il était portier du collège et barbier des élèves.

DES SUPPLIANTS DE TOUTES LES CROYANCES

ON s'étonnera peut-être d'apprendre qu'en tenant compte de la proportion du nombre des suppliants qui sont venus jusqu'à présent demander des grâces à ce sanctuaire fameux, il y a plus de Protestants que de Catholiques qui ont vu leurs vœux exaucés.

Le primitif oratoire qui s'élevait sur le versant ouest du Mont-Royal, a fait place à la crypte que l'on voit actuellement et où chaque jour sont tenus des offices divins. Et les verrières, les statues et autres ex-voto qui en décoraient l'intérieur sont des preuves muettes mais évidentes de la gratitude fervente et profonde de ceux dont les prières ont été écoutées.

SANCTUAIRES DANS LE MONDE ENTIER

DEPUIS des siècles, il a existé dans toutes les parties du monde, de nombreux sanctuaires dont certains se sont acquis une grande renommée par les guérisons remarquables et les conversions spirituelles que l'on dit y avoir été opérées. Si celui de Lourdes, en France, est le mieux connu de tous, il faut admettre que la province de Québec possède aussi plusieurs sanctuaires et maintes églises dont la réputation s'est répandue dans le monde entier. Voilà déjà plus de trois siècles que la Croix et le drapeau fleurdelisé de France ont été plantés sur les collines qui bordent les rives du majestueux fleuve Saint-Laurent, et les institutions religieuses fondées

(Voir la suite page 45)



Intérieur de la crypte de l'Oratoire Saint-Joseph.

L'HISTOIRE TRAGIQUE

Le Petit Capet dans sa prison du Temple^(a)

Par HENRI D'ALMERAS

(Suite du mois précédent)

De ces éloges sans cesse répétés et qu'il trouvait très naturels, Simon prenait sa part, et large. Grand lecteur de feuilles révolutionnaires, saturé de phrases de club et qui ne se contentait pas d'en entendre, qui en fabriquait, à l'occasion, il se jugeait non seulement un bon démocrate mais un penseur profond.

La Révolution avait déchaîné toutes les vanités, même les moins justifiées et les plus invraisemblables. Il existait, en ce temps-là, une multitude de gens, ignorants, incultes, qui, chacun dans son coin, dans son comité ou dans son club, s'agitaient, cherchaient à être quelque chose, ne fût-ce qu'un jour, prononçaient des discours, et étalaient une ambition aussi ridicule que néfaste. Il existait une multitude de Simons, sectaires niais, orateurs grotesques, ennemis professionnels des tyrans, brutes qui se prenaient pour des Brutus, Catons de district ou de quartier, qui passaient leur temps à réformer la société, et qui auraient beaucoup gagné à se réformer eux-mêmes.

On a trop méconnu le côté enseignant de Simon, auquel sa vanité et son civisme attachaient tant d'importance. C'est par là qu'il fut nuisible. C'est cette torture morale qui agit sur le petit Capet, eût une influence sur sa santé, bien plus qu'on ne croit. Surtout lorsque Simon, poussant jusqu'au crime le plus abominable la sottise intransigeance de ses opinions politiques, fit de ce pauvre enfant, comme nous l'avons vu, l'accusateur de sa mère, l'inconscient complice des juges.

Simon, dans cette occasion, fut le vrai coupable. Par fanatisme jacobin, il inspira, il guida sur le papier la plume hésitante qui dénonçait. Peut-être bien aussi en éprouva-t-il quelques remords. On le souhaite pour sa mémoire.

En tout cas, l'enfant en eut. Depuis cette époque, comme le racontait le cuisinier du Temple, Gagné, à un des historiens de Louis XVII, Simien-Despréaux, il se sentit entouré d'ennemis; il fit une différence entre ceux chez lesquels il devenait un peu d'affection ou de pitié, et ceux qui n'étaient là, qui ne venaient là que pour le blesser, pour l'humilier, pour insulter les êtres qu'il aimait le plus, et, devant certains municipaux, particulièrement odieux, il avait des regards de bête traquée.

Ainsi, j'y insiste, ce fut surtout par ses leçons que Simon mérita, dans une certaine mesure, cette épithète de bourreau, accolée à son nom, ce fut par ses conversations révolutionnaires, à table, devant une bouteille de vin, ou, le dîner fini, quand, le ventre plein, il allumait sa pipe et jugeait les rois. Ce fut par ses propos de sectaire haineux et stupide, par sa balourdise d'ignorant vaniteux, mal endurci, mal dégrossi, qui n'a pas le sentiment des nuances ni des moindres délicatesses.

Le jugement que porte sur lui Mme Royale est un peu conventionnel. Il reste vague, banal, et se ressent de l'époque — les débuts de la Restauration — où il fut rédigé, sinon porté pour la première fois.

"Il maltraitait cet enfant, dit-elle, au delà de tout ce qu'on peut imaginer et d'autant plus qu'il pleurait d'être séparé de sa mère. Enfin il le réduisit au point qu'il n'osait plus verser de larmes. Mme Elisabeth, qui n'ignorait rien de tout cela, engagea Tison, et ceux qui, par pitié, en donnaient des nouvelles, à cacher toutes ces horreurs à la Reine, qui en savait ou en soupçonnait bien assez."

Mais si on se refuse à voir dans Simon un homme atrocement cruel, capable et coupable de torturer délibérément et de sang-froid, un malheureux enfant confié à ses soins, il faut bien, cependant, admettre qu'il dû lui arriver parfois, et assez fréquemment, de le brutaliser, de le frapper, lorsqu'il se trouvait, et ce n'était pas rare, en état d'ivresse ou de demi-ivresse.

Nous avons sur ce point un témoignage très probant. Naudin, officier de santé de l'hospice de l'Humanité, soigna, pendant l'hiver de 1793, la femme Simon, et c'est lui qui, le 30 vendémiaire an III (22 octobre 1795), lui délivra le certificat constatant qu'elle souffrait d'une maladie de foie.

Or ce Naudin raconta à son fils et à M. Genreau, avoué à Paris, lesquels le répétèrent plus tard à Eckard, que Simon avait des accès de fureur et qu'un jour, Louis XVII n'ayant pas voulu chanter la *Carmagnole* ou une autre chanson du même genre, il s'était écrié, en le saisissant par les cheveux: "Misérable vipère! J'ai bien envie de t'écraser contre ce mur, car j'ai bien peur que tu ne ressembles à ton père." Au contraire, la femme Simon le traitait avec douceur et souvent elle le protégeait contre son mari.

Quand il n'était pas ivre ou exaspéré par une résistance imprévue, par une réponse irrespectueuse et anticivique, l'ex-cordonnier s'humanisait. Cette

Carmagnole qui réunissait le double avantage d'être à la fois grossière et patriotique, le petit Capet ne refusait pas toujours de la chanter, pour en augmenter l'effet, coiffé du bonnet rouge. Alors une gaieté saine et de bon aloi régnait dans l'appartement des Simon, où se donnait le concert. Municipaux et instituteur trouvaient le même plaisir à entendre le loupveteau apprivoisé insulter, de sa petite voix qui tremblait un peu, le gros Capet ou Mme Veto.

Si la mère Simon s'occupait des vêtements du petit dauphin, devenu pupille de la République, lui, Simon, qui savait à peine lire, s'occupait de ses lectures. Une tradition veut qu'il lui ait donné à lire *Manon Lescaut*. Le sculpteur Coinchon trouva, dit-on, sur les quais, un exemplaire de ce roman, qu'il vendit, en 1874, au baron Pichon, et qui, à la page 36 du tome I, portait ces quelques lignes, dont l'authenticité n'est rien moins que certaine:



Louis XVI, par Duplessis.

"Moi Capet Louis est (sic) jeté les yeux sur ce livre dans la prison du Temple, Louis Capet roi des Français. Je pardonne à mes ennemis, que Dieu leurs face grâce."

Craignait-il que l'enfant, privé d'affection, de tendresse, ne succombât au chagrin qui le minait? Eprouva-t-il à la longue des remords qui le poussèrent à se montrer plus doux? Ce qui est hors de doute, c'est que Simon, dans les derniers temps, sembla avoir pris à cœur de distraire son petit prisonnier. On lui apporta des oiseaux qu'il se plaisait à apprivoiser et qui étaient pour lui des amis, comme lui captifs. On lui donna une cage avec un serin mécanique trouvé dans les greniers du garde-meuble. Il s'en amusa quelque temps, puis il retomba dans sa torpeur, et peut-être, en regardant cette cage, d'abord reçue avec tant de plaisir, songeait-il à celle où on le tenait enfermé, et il ne savait pas pourquoi.

Simon, lui aussi, avait besoin de se distraire et de reprendre sa liberté. Toute la tristesse de cette prison pesait de plus en plus sur ses épaules. Il s'ennuyait, dans ce sombre appartement, où les abat-jour des fenêtres empêchaient le soleil de pénétrer. Il y vivait dans une sorte de demi-captivité, de plus en plus pénible. Par une délibération du Conseil général de la Commune, du 16 octobre 1793, on avait été jusqu'à lui interdire de se promener, même accompagné, dans la cour du Temple.

Il avait le logement (1) et la nourriture, mais son traitement, d'abord très irrégulièrement payé, ne lui était plus payé du tout, pas même en assignats.

(1) Il gardait, d'ailleurs, son appartement de la rue des Cordeliers. Après avoir donné sa démission, il logea quelque temps dans les dépendances du Temple — ce qu'il se serait bien gardé de faire, soit dit en passant, s'il avait été le complice d'une évasion du Dauphin, le 19 janvier 1794.

Sa femme, qui souffrait d'une maladie de foie, regrettait les longues stations chez les fournisseurs, les commérages du quartier. Elle aspirait comme lui à quitter le Temple. Peut-être, l'un et l'autre, leur métier de geôlier d'enfant finissait-il par les dégoûter.

Telles furent les raisons qui, le 16 janvier 1794, décidèrent Simon à démissionner, mais, pour ne pas s'exposer à être guillotiné (et il le fut tout de même, quelques mois plus tard) il tenait à ce qu'on sût en haut lieu qu'il s'était bien acquitté de ses fonctions. Voilà pourquoi, le 19 janvier, jour de son départ, il se fit donner par le commissaire de garde au Temple un certificat constatant qu'il y laissa l'enfant "en bonne santé" (1).

Les Evasionnistes ont enregistré avec empressement cette déclaration, et l'un d'eux (2) la commente ainsi: "Au 20 janvier 1794, le jeune roi était en bonne santé. C'est une vérité qui n'est pas contestable, qui ne pourra plus désormais être contestée."

Je me permets de la contester, cependant. En admettant que le certificat, dressé sans le moindre examen médical sur la simple vue — et encore! — du prisonnier, ne soit pas (on en connaît d'autres exemples) un certificat de complaisance, il ne prouve pas grand-chose, même sérieux et sincère.

Mme Royale, trop désireuse d'avoir des renseignements pour ne pas être arrivée à s'en procurer d'exactes par Tison et d'autres familiers du Temple, nous apprend que son frère était malade mais "engraissé". On peut en conclure que sans être bien portant il paraissait l'être et que les commissaires de garde, avec la meilleure foi du monde, s'y laissèrent tromper.

Peu importe, d'ailleurs. Le petit dauphin aurait-il eu, le 20 janvier 1794, une excellente santé, que le régime qu'on lui imposa, après le 20 janvier, et pendant sept mois, n'en aurait pas été moins meurtrier.

Un enfant, d'une remarquable intelligence et d'une sensibilité très vive, est enfermé, le 13 août 1792, avec sa famille, dans une prison, confortable d'abord, mais dans laquelle viennent, chaque jour, souvent la menace aux lèvres, des gardes nationaux, des municipaux, qui ont, pour la plupart, la haine de la royauté et ne la dissimulent pas.

Il assiste à des scènes effrayantes ou douloureuses. Il entend, pendant les journées de septembre, l'émeute qui gronde autour du Temple. Le 20 janvier 1793, son père l'embrasse pour la dernière fois; il se rend compte, si jeune qu'il soit, qu'on veut le tuer, qu'on va le tuer. Tout est triste autour de lui. Il voit pleurer sa mère. Bientôt il est séparé d'elle. Pour savoir combien il en souffrit, demandons-le à Naundorff, dont les Evasionnistes ne récuseront pas le témoignage.

"Sans vouloir, dit-il dans son *Abrégé de l'Histoire des Infortunes du Dauphin* (3), exciter la compassion de mes lecteurs ni de ceux qui jugeront mon histoire, je ne tairai pourtant pas que ma navrante séparation d'avec ma tendre mère, ma tante et ma sœur, me fit verser un torrent de larmes que pouvait comprimer la dureté seule de mes geôliers (Simon et sa femme). Pour achever de détruire entièrement, jusque dans sa racine, la dernière tige de ma royale famille, on m'avait ainsi livré à la discrétion de misérables qui, dans ces temps d'anarchie et d'impiété, se faisaient un mérite d'être cruels envers moi."

Comme on vient de le voir, et je trouve la chose assez amusante, contrairement à l'opinion de ceux qui l'identifient avec Louis XVII et le déclarent très bien portant le 21 janvier 1794, Naundorff affirme que, ce jour-là et pendant tout le temps, qu'il passa avec les Simon, il se porta plutôt mal.

C'est vraisemblable pour le vrai Louis XVII, quoique Naundorff, pour apitoyer ses lecteurs et corser ses aventures, exagère un peu.

Si bons qu'on les suppose, Simon et sa femme appartenait à une classe dans laquelle on ne connaît guère cet art si délicat, si difficile, de soigner un enfant, et surtout un enfant comme celui-là, dont les premières années avaient été entourées par tant de tendresse.

On l'habitue, on l'oblige à trop manger, et à boire, avec excès, du vin qu'il n'aime pas, qui lui est contraire, et qui, à cet âge, ne peut qu'être nuisible. Il engraisse mais il n'a que l'apparence de la santé. En

(Voir la suite page 38)

(1) "Commune de Paris. Conseil général du 1er pluviôse, an II (20 janvier 1794). — L'assemblée s'exprime ainsi: "Un de vos arrêtés porte que le jeune Capet restera sous la surveillance immédiate du commissaire de garde au Temple; hier, Simon et sa femme nous ont remis cet enfant en bonne santé, nous requérant de leur en donner décharge, nous la leur avons accordée. Le Conseil ratifie la décharge donnée au citoyen Simon... *Moniteur*. (No du 3 pluviôse, an II.) Tome I, p. 71.

(2) Henri Provins. *LE DERNIER ROI LEGITIME DE FRANCE...* Tome I, p. 71.

(3) Ce sont ses prétendus Mémoires, remplis, depuis la première jusqu'à la dernière page, d'erreurs, de mensonges et d'absurdités.

LE CHATEAU SOUS LES ROSES

Par PIERRE VILLETARD

III. de L. SABATTIER

(Suite du mois précédent)

varech mit son poing sur sa bouche en poussant, un cri. Elle venait de découvrir Gilbert au pied de son arbre.

ELLE eut un instant d'hésitation, puis, tout à coup marchant vers l'intrus, lui demanda l'heure : — Midi, moins le quart, répondit Gilbert en tirant sa montre.

L'enfant mit ses mains en cornet et cria très loin : — Midi moins le quart... Dépêchez-vous. Les deux aînées levèrent la tête. Gilbert les entendit rire. Mais, une fois rechaussées, elles firent un détour sans doute pour l'éviter. Lui pardonnerait-on jamais son indiscretion ?

Au retour, honnêtement, Gilbert annonça :

— J'ai revu Font-Fraîche.

Tante Laurette parut mécontente :

— Ah!... Et puis ?

— Et puis rien.

Mais, le surlendemain, Gilbert retrouva sur la même plage les sweaters framboise. Cette fois, la petite engagea carrément la conversation :

— Alors vous habitez la maison du diable ?

— Du diable ?

— Oui... Chez nous, on l'appelle comme ça.

— C'est moi, le diable ?

— Vous le savez bien.

Elle n'avait pas froid aux yeux, cette fillette, mais Nancy, l'ainée, un peu rougissante, la gronda doucement. N'importe, la connaissance était faite et, désormais, à peu près chaque jour on se rencontra.

Or, un matin, l'ombrelle de tante Laurette jaillit brusquement au-dessus des cistes. Depuis quelques jours, Mlle Ancelin soupçonne le flirt. Elle s'arrête, abat l'ombrelle, et appuyant sur Gilbert un regard narquois :

— Ah! pardon, dit-elle, je tombe dans une volière.

Mais les jeunes filles ne se troublent pas. Cérémonieuses, d'abord, elles ont vite fait de s'apprivoiser, et la seconde, Odette, apprend à tante Laurette que c'est à cause de "maman" toujours souffrante qu'on passe l'hiver sur la Côte des Maures :

— Ah! parfait, déclare tante Laurette en pinçant la lèvre.

Visiblement ce babil l'agace. Ses yeux gris vont d'une jeune fille à l'autre et, apparemment, elle n'est guère satisfaite de cet examen. Le pire, c'est qu'au départ ces demoiselles, intimes déjà, lui offrent la main :

— Adieu, mes enfants, dit-elle sèchement. Soignez votre mère...

Elle emmène Gilbert. Sur le chemin, celui-ci questionne :

— Qu'en penses-tu ?

Tante Laurette hausse les épaules :

— Elles ont du toupet. Je ne te félicite pas de ces relations.

Pour effacer l'impression fâcheuse, elle inflige à Gilbert, en sortant de table, une lecture grave à l'ombre des ifs. C'est Pascal, aujourd'hui, qui est à l'honneur, mais non pas le plus austère car tante Laurette a le sens de l'opportunisme. Elle lit féroce-ment :

"Je suis de l'avis de celui qui disait que, dans l'amour, on oublie sa fortune, ses parents, ses amis. Les grandes amitiés vont jusque là. Ce qui fait que l'on va si loin dans l'amour, c'est que l'on ne songe pas que l'on a besoin d'autre chose que de ce que l'on aime."

Gilbert devra méditer cet avertissement. Mais il n'écoute guère, emporté sur l'aile d'un petit nuage blanc qui file vers la mer.

Et chaque matin, désormais, il retrouve sur la plage les sweaters framboise. Déjà le soleil est plus chaud, le printemps éclate, les grasses ficoïdes ont fleuri le sable et, dans leurs touffes en plumage de paradis, des hampes d'asphodèles vibrent à la brise. Vient l'époque des bains. Gilbert y assiste et même, trop complaisant, offre le peignoir à ces demoiselles. Un jour Nancy annonce :

— La mer est belle. Je nagerai jusqu'à la Tête d'Ange.

Elle s'élance et Gilbert la suit des yeux. Ardente, elle coupe les vagues de ses bras légers. Et, bientôt, sa petite tête coiffée d'un foulard rouge n'est plus qu'un point dans le bleu tranquille. Tout à coup, un cri d'angoisse a franchi l'espace. La jeune fille appelle. Une crampe soudaine l'a paralysée.

Gilbert n'hésite pas. Il dépouille sa veste et plonge à son tour. En trente brassées, il rejoint l'imprudente et la guide jusqu'au fond sableux où chancelante, les cheveux épars, elle reprend pied et regagne la côte.

Elle s'assied toute pâle et tend à Gilbert sa longue main humide :

— Merci, monsieur, dit-elle simplement.

Simone, la petite, ajoute en clignant un œil :

— Que va dire "ma" tante ?

Non, tante Laurette ne gronde pas Gilbert, — il ne pouvait agir autrement, — mais elle tonne sans indulgence contre la folie de ces demoiselles.

— Ce sont des linottes, dit-elle, et la mère Cazol renchérit, conte avec passion une histoire fâcheuse. L'an dernier, ces filles ont brûlé la broussaille en fabriquant ce qu'elles appellent leur "five o'clock". C'est miracle, en vérité, qu'elles n'aient pas détruit les bois jusqu'à la Favière.

— Tu vois, mon cher, triomphe tante Laurette.

Moi, je te dis qu'elles sont dangereuses.

Lui ne répondit pas. C'était leur premier désaccord, une mince fêlure dans l'intime compréhension qui les unissait. Et, durant tout l'après-midi, ils s'étaient boudés, presque malheureux.

Mais, le lendemain, vers trois heures, la mère Cazol, les yeux effarés, accourait sur l'aire :

— Des visites, madame.

Un landau venait de stopper devant la bastide. Tout Font-Fraîche débarquait : les filles, la mère et, avec celles-ci, un vieux monsieur à moustache blanche, guêtré de chamois, l'œil guilleret derrière un monocle. — Permettez-nous de nous présenter, dit la mère en s'adressant à tante Laurette.

Elle annonça :

— Je suis Mme Tomblaine... Mes trois filles... que vous connaissez. Notre ami, le marquis de Beauvezer. Et brusquement :

— Ah! je ne vous dirai jamais assez toute ma gratitude... On m'a tout raconté... Sans votre neveu, ma chère enfant était perdue.

Mme Tomblaine, grosse personne fardée, avait pris la main de tante Laurette, ne la lâchait plus. Elle lui déclara :

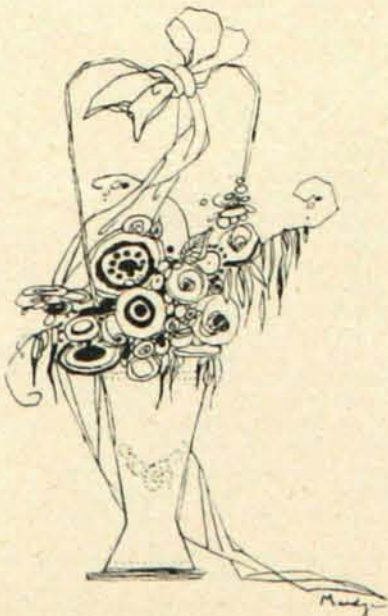
— Vous ne savez pas à quel point vous m'êtes sympathique.

La vieille demoiselle, suffoquée, opposait à ces élan une froide politesse. Mais, comme elle n'avait jamais connu de sa vie une Mme Tomblaine, sa défense était, en somme, assez maladroite.

Le pire, c'est qu'après une heure de bavardage elle dut promettre sa visite aux gens de Font-Fraîche.

VI

UNE merveille, ce Font-Fraîche, noyé dans les feuilles et que défendent contre l'étranger de très anciennes douves où coasse nuit et jour un peuple invisible. La route rouge y mène par mille détours en épousant tous les caprices de la côte sauvage. L'habitation est sise dans les chênes verts au pied du coteau. Sous le couvert, un ruisseau léger brode des cascadelles. C'est la Font-Fraîche qui a baptisé la propriété. La maison même est une grande bâtisse dépourvue de style, mais que flanque, néanmoins, une tour quadrangulaire du plus bel effet.



Quelles joies, quelles tristesses abritèrent jadis ces murailles sévères ? Voilà une question que ne se posèrent jamais, sans doute, les maîtres actuels.

— C'est beau, prononce Gilbert.

— C'est surtout loin, réplique tante Laurette.

Un domestique à gilet jaune leur ouvre la grille. Et les trois jeunes filles viennent à leur rencontre.

Elles sont vraiment exquises, les petites Tomblaine, peu timides, évidemment, trop joyeuses, peut-être, mais qui donc, hormis tante Laurette, n'excuserait aujourd'hui leur exubérance ? Derrière elles, la mère accourt, et prenant le bras de Mlle Ancelin l'entraîne au salon :

— Laissons nos enfants.

Elle présente aussitôt à la vieille demoiselle des bêtes exotiques : deux chats siamois, Tuyen et Lotus, un lévrier, Solweg, deux loulous blancs, Mélissinde et Tintagille, et un ménage de canaris dans une cage dorée. Tante Laurette est un peu lasse. Elle s'appesantit dans les coussins d'un fauteuil de paille.

— C'est le marquis de Beauvezer qui les a nommés, dit Mme Tomblaine. Notre ami est un fin lettré. Marquis, je vous en prie, fermez donc la porte. Ce courant d'air est insupportable.

Elle déclare ensuite :

— Les bêtes sont mes vrais enfants. Je ne m'occupe pas de mes filles. Elles s'élèvent librement, à l'américaine.

C'est "à l'américaine" qu'on visite le parc. Les jardins sont disposés en quatre terrasses et ces demoiselles goûtent fort l'escalade. Pour passer d'une terrasse à l'autre, on néglige à dessein l'escalier facile. Il y a de vagues degrés dans la pierre moussue. Et l'adresse de Gilbert est mise à l'épreuve. C'est la petite Simone qui conduit la bande. Les dards des rosiers ne lui font pas peur.

— Par ici... Par ici...

On rit, on s'accroche, les roses mûres s'écroutent, la colère des guêpes monte en tournoyant et c'est, après la mer des roses, une litère d'iris, des iris blancs, bleus, mauves qui décorent somptueusement la seconde terrasse.

— Asseyons-nous, proposa l'une des jeunes filles.

C'était la seconde, Odette, plus grande que Nancy, bien qu'elle n'eût pas encore seize ans, et aussi brune que l'autre était blonde. Elle se laissa tomber dans les fleurs, entraînant la petite, et toutes deux se mirent à siffler l'air de "Petite noire". Puis Simone déclara :

— Monsieur Ancelin, vous êtes un chic type.

Comme Gilbert remerciait :

— Demandez à Nancy. Je suis sûre qu'elle pense la même chose que moi.

L'autre se défendit, un peu rougissante, et Gilbert gêné, lui aussi, détourna les yeux. Mais comment fixer la seconde où d'un cœur à l'autre un pont est jeté ? Nancy assise à l'écart cueillait nerveusement des boutons d'iris. Etendu près d'Odette, Gilbert, devenu pensif, regardait le ciel où tremblaient les branches. Que voyait-il là-haut, dans l'espace bleu vibrant de lumière ?

A ce moment, les jeunes gens entendirent la cloche du goûter. Le charme fut rompu. Et l'on remonta vers la maison, à travers les roses...

Jamais Gilbert n'oubliera la tristesse de tante Laurette. Entre le marquis, la dame et ses bêtes, elle était à bout. Elle avait sa mine d'ennui, de longues joues pâles affreusement tirées, et sa main sèche battait fébrilement l'appui du fauteuil. Ces demoiselles déplaient non sans tapage une table-gigogne. Mais, tout en servant le thé, Odette et Simone écartèrent Nancy, trop dangereuse, prétendaient-elles, car leur aînée avait la réputation de casser les tasses.

Tout en croquant un breakfast, Mme Tomblaine interrogeait la vieille demoiselle :

— Votre neveu danse, je suppose ?

— Tous mes regrets, répondit Mlle Ancelin. J'ai négligé, sur ce point, son éducation.

La grosse dame faillit s'étouffer :

— Est-ce possible ?

Elle réfléchit un instant, puis, très familière :

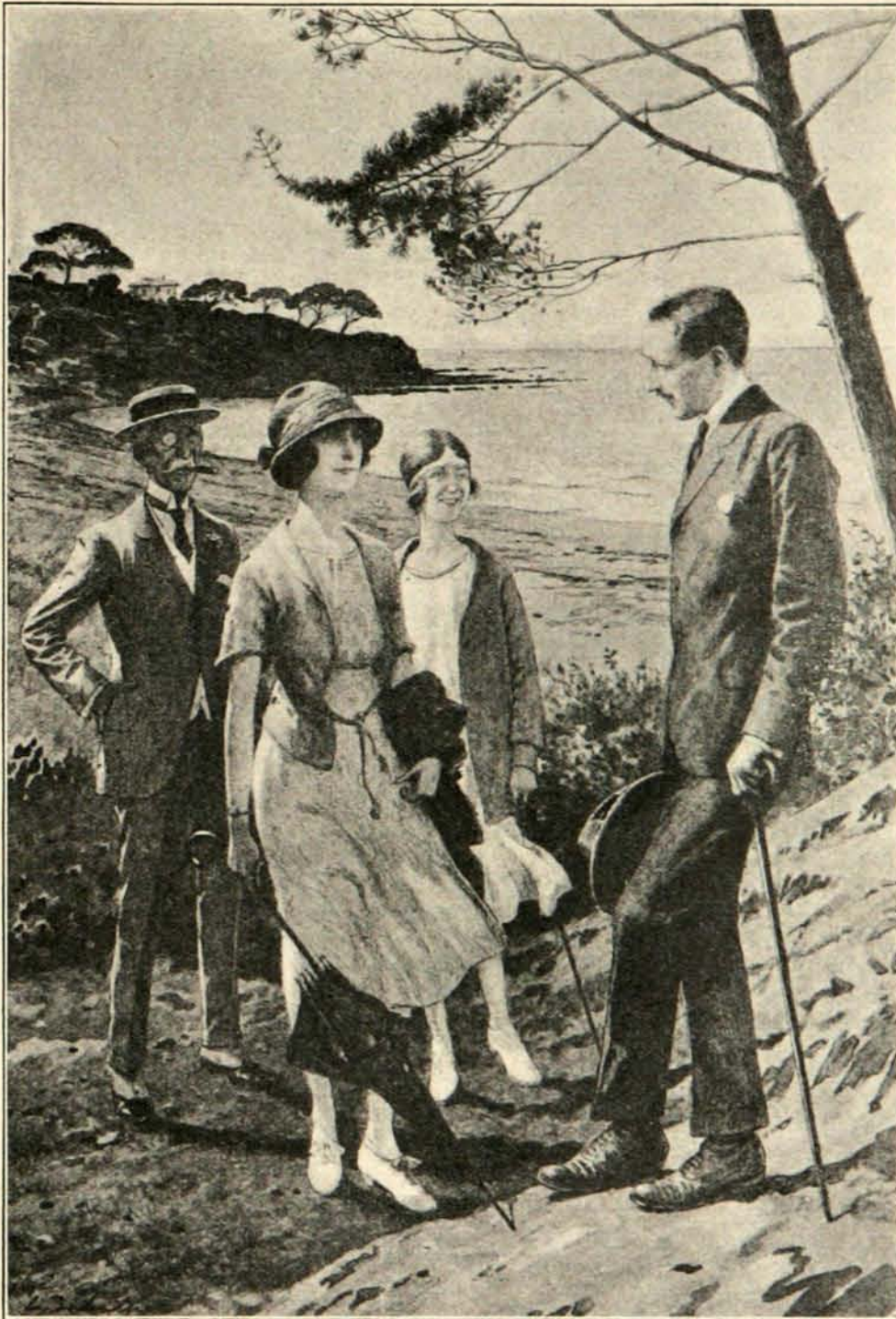
— Eh bien, après tout, mes filles l'instruiront.

Dix minutes plus tard, assise au clavier, Mme Tomblaine scandait langoureusement un double boston. Ce fut le marquis de Beauvezer qui ouvrit le bal. Fringant et mince, il penchait sa lavallière sur le cou d'Odette, détaillant chaque pas avec une science précise dont il était fier. Mais, soudain, la jeune fille le quitta, courut à Gilbert :

— A votre tour, dit-elle.

Le jeune homme hésitait. Elle lui prit le bras :

— Allons, allons.



Ce fut le lendemain que Nancy apparut à Gilbert sur la petite plage.

Et ils partirent mollement au milieu des rires. Nancy s'était assise devant la fenêtre. Elle ne s'occupait que de Tintagille, l'un des loulous blancs, qui reposait, en boule de neige, au creux de sa jupe. Elle dit, tout à coup :

—Tintagille, mon fils, vous êtes un trésor...

Odette ajouta :

—"Et je n'aime que toi"... Oh! vous savez, je connais sa phrase.

Mme Tomblaine s'arrêta de jouer :

—Eh bien! Nancy, que fais-tu là? Reprends donc un peu M. Ancelin.

Mais la jeune fille se recusa, prétextant la fatigue que lui avait donnée son tour au soleil.

—Pas aimable, dit Mme Tomblaine, d'une voix chagrine. Celle-là n'est pas aimable.

—Et pas reconnaissante, approuva le marquis avec un sourire. A cette heure, mademoiselle, si M. Gilbert ne vous avait pas secourue à temps, vous danseriez le boston avec les marsouins...

—Non, mon ami, déclare tante Laurette, une fois sur la route, je ne me ferai jamais à cet intérieur. Trop de filles, de chiens et de canaris, sans compter le marquis de Beauvezer qui m'a l'air, lui aussi, d'un fameux serin. Et quel tintamarre! J'avais, en sortant, la tête en désordre. Y a-t-il même un père dans cette famille-là? On le dit. C'est, paraît-il,

un certain Tomblaine qui dirige des forges. S'il est au diapason de ses femme et filles, ça doit être propre. Au fond, toute bête qu'elle soit, la mère Cazol n'a pas tort, avec sa jugeote de vieille paysanne. Méfions-nous, mon cher.

Elle soupira :

—Naturellement, je ne te propose pas de rompre avec ces gens-là. C'est affaire de tact. On vit avec son mal en villégiature. L'essentiel, c'est que tu prennes, comme moi, la chose au comique. Il est certain que Mme Tomblaine n'a rien dans la tête. Je ne crois pas qu'elle ait mis grand'chose dans celle de ses filles. Dis-toi bien, Gilbert, que le synonyme de Font-Fraîche c'est le mot "plaisir".

Et, presque en colère :

—Le plaisir! Quelle morale commode! Oh! naturellement, on ne l'avoue pas. On se teinte d'art, de littérature, de religion même. Cela vous pare comme un costume de la bonne faiseuse. Mais, là-dessous, il y a le vide, la nudité d'âme. Oh! je ne me leurre pas. On rencontre un peu partout des familles Tomblaine. Elles plaisent à la foule, pas à moi. Non, ce n'est pas en dansant le double boston qu'on s'approche de Dieu.

Comme son neveu baissait la tête, tante Laurette poursuivit d'une voix radoucie.

—Toi, parbleu, Gilbert, tu es raisonnable. Pardonne ma franchise. Je te la devais. Il ne faut point qu'il y ait entre nous de malentendu. Sans doute, je ne te demande pas de faire grise mine aux gens du château. Je te l'ai dit, nous sommes ici dans une île déserte. Acceptons donc pour un temps ces indigènes que le ciel envoie.

De fait, durant le séjour, tante Laurette, contre son cœur, accueillit Font-Fraîche. Parfois, au fond du jardin, un cri la secouait : "Ohé!" et, sur la charrette de Colibri, trois chapeaux levés saluaient la bastide. Mais c'était le plus souvent sur la petite plage qu'on se retrouvait. A l'heure du bain, Mme Tomblaine qui, depuis l'accident, accompagnait ses filles, y descendait avec le marquis. On s'asseyait en rond sur les fécoides, M. de Beauvezer déplaçait son journal et lisait à haute voix les échos mondains. Il y ajoutait des anecdotes, nommait les gens connus par leur petit nom, en jetant parfois un regard de côté à tante Laurette qui, elle, avait horreur de ces papotages. Souvent même, elle tournait le dos au gentilhomme et suivait des yeux le bain des jeunes filles.

Ce qui l'agaçait, c'était de voir Gilbert tendre le peignoir à ces petites folles. Le pire, c'est que ces demoiselles ne remontaient pas. Tout en bavardant avec Gilbert, elles séchaient longtemps leurs jambes nues dans le sable. Et l'on riait là-bas, on riait beaucoup trop. "Que peuvent-ils se dire?" se demandait la vieille demoiselle.

Pourtant, elle ne questionnait jamais Gilbert. Entre eux, c'était une convention tacite, une trêve avant le retour, l'existence normale qui remettrait évidemment toute chose à sa place.

Non, tante Laurette ne savait rien, à ce moment-là. Qu'eût-elle appris, d'ailleurs? Gilbert revoyait de loin cette époque heureuse. Nancy était alors une bien étrange petite créature. Perpétuellement distraite, elle perdait à peu près chaque jour un bijou nouveau. Le plus drôle, c'est qu'elle disait : "Ça ne fait rien", comme si, en matière de bijoux, l'indifférence était une sagesse. Mais Nancy n'était pas toujours indifférente. Ainsi, comme Gilbert, elle aimait la mer et pas seulement celle qui sert de théâtre aux ébats sportifs. C'est sa façon de dire : "J'aime la mer" qui était jolie. Cela montait d'une source profonde et les asphodèles fleuris en prenaient soudain comme un grand frisson. Elle regardait le ciel à travers les pierres, elle écoutait le chant des ramiers dans les pins d'Alep. Elle disait qu'on lui avait lu dans la main et qu'il n'y aurait pour elle, sur terre, qu'un grain de bonheur.

Qui donc, naguère, avait été triste? Qui donc parlait avec cette voix-là? Et Gilbert n'avait-il jamais connu des mains pareilles, des mains qui n'étaient plus, mais flottaient encore dans sa mémoire? Et, parfois, il se demandait si l'amour n'est pas un souvenir, quelque chose d'oublié qu'on porte en soi et qui se réveille.

Car il aimait tout de suite passionnément, mais avec la réserve scrupuleuse que lui imposait son éducation. La maligne complicité d'Odette protégeait le flirt. Souvent, elle laissait tête à tête Gilbert et Nancy. C'était alors, entre eux, des dialogues brisés, insignifiants, où leurs yeux s'évitaient, comme s'ils eussent craint d'écourter le charmant prélude. D'un avenir possible, ils ne parlaient pas. Le présent seul leur appartenait. Les heures légères qu'ils se donnaient avaient l'instabilité des fleurs et des nuages. Ils en goûtaient presque inconsciemment la saveur fugace.

Oui, tous deux apportaient dans l'échange de leurs émotions une pudeur exquise, inquiets l'un de l'autre avec cette extrême mobilité qui, selon l'heure et la nuance du ciel, active ou ralentit les battements du cœur. Leur meilleure joie, c'était la "pause", comme disait Nancy, la pause à deux, sur la plage fleurie, devant la mer piquée de récifs, ou dans un coin perdu des terrasses qu'ombrageaient les vieux pins enlacés de roses.

—Je voudrais vivre toujours là, dit un jour Nancy.

Une autre fois, elle parla de Paris et de ses plaisirs :

—On s'y amuse trop sans savoir pourquoi. C'est bête, en somme, une vie de jeune fille.

Là-dessus, elle fit le procès de son caractère. C'était elle, sans doute, qui avait tort puisque, à ces plaisirs, sa mère et ses sœurs trouvaient leur compte. Qu'espérait-elle, que voulait-elle donc? Et l'on prétendait que cette époque de l'existence était la plus belle.

—Après, disait-elle, on se marie et toujours trop vite... J'ai peur de cela. C'est si grave, pour une femme, d'être enchaînée. Papa n'est pas de cet avis. Il croit qu'une femme bien équilibrée est toujours satisfaite du mari qu'elle a... Mais, voilà, je m'interroge : "Suis-je équilibrée?"

Elle rit, cette fois. Gilbert rit comme elle.

Cette fausse gaieté les dispensait de donner un tour trop grave à leurs confidences. Pourtant, devenus pensifs, ils suivaient au-dessus des vagues le vol balancé d'un couple de mouettes.

Nancy avait des yeux noirs, les plus beaux du monde, presque surprenants sous la soie ardente des cheveux dorés. Quelquefois, elle regardait Gilbert sans lui dire un mot et une imperceptible rougeur colorait ses joues. Une fois, dans les rochers, il lui prit la main et observa que cette main tremblait. Cependant, elle se dégagea un peu brusquement et, toute la soirée, il fut malheureux.

(Voir la suite page 40)

CONTE

LE PALAIS FAIT PAR LES ANGES

Par ROBERT CHOQUETTE

Ma chère Constance, après t'avoir parlé souvent de fleurs et d'oiseaux, je m'en vais te raconter l'histoire d'une petite fille juste un peu plus âgée que toi et juste un peu moins jolie. Ecoute-moi bien.

Un jour il y avait une fillette à qui le bon Dieu avait donné un palais magnifique bâti par les anges dans un coin du ciel. Ces choses-là ne se font plus aujourd'hui, parce que les petites filles ont perdu tous les brins de la sagesse aux tournants des routes. Mais mon petit doigt m'a chuchotté que le bon Dieu, s'étant fait dire combien tu es bonne, a bien envie de te donner une maison d'or à toi aussi. C'est pourquoi tu dois rester bonne toujours, et ne pas faire comme la demoiselle de mon histoire. Ecoute bien.

Notre jeune amie avait un palais magnifique bâti par les anges. Ces marmots d'anges ne viennent plus sur la terre depuis longtemps déjà; je te dirai pourquoi tout à l'heure. On assure cependant que chaque homme a un ange gardien à son côté droit. C'est bien honteux, mais quoique la tête me pivote comme une toupie, je n'ai jamais vu l'ombre du mien. Bien plus, j'ai remarqué une chose, Constance: chaque fois que je me retourne pour le surprendre, je me sens tirer l'oreille gauche. Alors j'imagine qu'on a dû se tromper en affirmant qu'il marche à droite. A moins qu'il y en ait un autre à gauche, penses-tu? Moi, pas. Et même je te parie trois pommes d'amour que tu n'en a jamais vu un. Mon histoire va t'en donner la raison. Ecoute bien.

Notre jeune amie avait donc, bâti par les anges, un palais magnifique dans un coin du ciel bleu. Ma parole, Bébé, jamais on n'a vu un si beau bleu que celui-là, où était le palais bâti par les anges. Monsieur le bon Dieu, quand il prend la peine de faire quelque chose, il le fait. Aussi ce bleu-là était-il le plus pur qui fût au ciel. Je connais un certain vieux philosophe qui en aurait eu des extases. C'était un pessimiste, Constance, et comme tel il a passé toute

sa vie à nous faire savoir que sa vie était triste. Seulement, il a ajouté que la plus belle chose du monde,



ROBERT CHOQUETTE

c'était la couleur bleue. Ça te fait chaud dans le cœur, ça, pas vrai, ma Constance aux yeux bleus?

Mais excuse-moi chère, je reprends mon conte sans plus tarder.

Notre jeune amie avait donc, dans un coin du ciel bleu et bâti par les anges, un palais magnifique. J'essaierais bien de te décrire ce palais magnifique, si j'étais sûr de pouvoir te parler rien qu'en prose. Car, vois-tu, le petit démon de la poésie, avec ses yeux verts et son nez retroussé, c'est son plaisir de nous donner des chiquenaudes aux heures où l'on s'efforce d'être un honnête homme tout court. Ce n'est pas toujours fin d'être né poète, tu sais. Il y a bien des soirs, par exemple, où l'on voudrait faire dodo jusqu'au lendemain matin. On se met au lit, on va dormir. Ah! ah! tu crois? En bien! voilà-t-il pas votre diable aux yeux verts qui sort de derrière un livre, souriant de malice, se balance un moment, puis saute sur les couvertures, grimpe sur la tringle du lit, prend un plongeon vers l'oreiller et vous plante son narquois visage entre les deux yeux. Et le plus irritant, c'est qu'il n'y a pas moyen de le chasser. Je l'ai mis à la porte un jour; il est revenu par la serrure. Mais écoutez-moi donc qui fais de la philosophie quand ma pauvre Constance attend son histoire. Suis-je assez méchant! Là, Bébé, un bee à Monsieur et je commence pour vrai. Ecoute bien.

Une fois il y avait une petite fille à qui le bon Dieu avait... C'est à la porte qu'on frappe? Une seconde, chérie, je reviens tout de suite.

Oh! l'imbécile, le stupide, le vieux soulier percé! Ah! pauvre Constance, ce gros fou m'a fait savoir des nouvelles tellement bêtes que me voilà le cœur noir comme un charbonnier! Je ne finirai pas mon histoire maintenant, parce que... parce que... Oh! l'imbécile, le crétin, le vieux soulier percé!

(N'importe, Constance, la petite fille s'appelait Belzémire.)

Robert CHOQUETTE

UNE QUESTION

LE RAPATRIEMENT EST-IL POSSIBLE?

Par PAUL LATOUR

Les Canadiens-Français des Etats-Unis viennent des campagnes agricoles du Québec et des Provinces Maritimes.

Par atavisme ce sont des agriculteurs, des chasseurs, des pêcheurs, des penseurs, des artistes.

Leur stage dans les centres manufacturiers a développé chez eux des qualités commerciales et industrielles qu'ils ignoraient posséder.

Canadiens depuis huit ou dix générations, ils sont faits au climat rude et sain de l'Amérique du Nord.

Aucun peuple ne pourrait aussi bien que cette population travailler en coopération avec les Canadiens au développement des ressources naturelles du sol canadien, et faire du Canada le pays le plus progressif de l'univers.

Les Canadiens des Etats-Unis auraient intérêt à s'emparer des richesses naturelles inexploitées du Canada, et de les développer pour leur propre bénéfice, mais ils ignorent presque tout du Canada, et n'ont aucune conception des ressources naturelles qu'il renferme.

En faisant mieux connaître notre pays aux Canadiens des Etats-Unis, on activerait le rapatriement: et nous avons besoin de plus de population pour le développement des ressources inexploitées du Canada.

Ne serait-ce pas aussi apporter une aide précieuse aux nôtres qui, en certaines provinces, ont à lutter pour la défense de leurs droits?

Quoi que l'on pense en certains milieux, le Canada a intérêt à ce que les Canadiens des Etats-Unis viennent aider au développement des ressources naturelles du pays.

Il a dépensé des millions pour aider des étrangers à venir s'emparer des richesses naturelles canadiennes. Il n'a pratiquement rien fait pour aider les Canadiens des Etats-Unis qui sont retournés s'établir sur la terre canadienne.

Cependant le rapatriement de milliers de familles canadiennes des Etats-Unis seraient un plus grand bienfait pour le Canada, que la venue de milliers d'immigrants qui ne peuvent qu'exceptionnellement acquérir une mentalité canadienne, qui s'habituent difficilement à notre climat, et dont la majorité après avoir bénéficié des largesses du Canada s'en iraient en pays étrangers.

Ce serait aussi l'intérêt le mieux compris de la population canadienne-française des Etats-Unis: quoi qu'en puisse dire quelques douzaines d'intéressés qui après avoir renié leur nationalité, amoindri chez leurs enfants les qualités de l'âme canadienne-française, ne manquent pas d'occasions de débâter contre le Canada, de ridiculiser la mentalité canadienne, et surtout d'empêcher toute relation avec la province de Québec. L'un d'eux se faisant l'écho de cette école ne disait-il pas dernièrement: "On ne peut être bon Américain et servir la province de Québec en même temps!"

En plus des richesses naturelles du sol canadien auxquelles ils ont des droits indéniables, au Canada les Canadiens émigrés pourraient jouir de droits constitutionnels qu'ils ne possèdent pas aux Etats-Unis.

Pourquoi, se faisant inconsciemment l'écho d'un groupe de fanatiques qu'horripile l'idée de tout développement français au Canada, faut-il que des nôtres du Canada invités à adresser la parole à leurs frères des Etats-Unis, viennent dire que le rapatriement est une utopie, au lieu de donner des nouvelles du **vieux chez nous** toujours cher aux Canadiens qui l'ont quitté et d'inviter leurs compatriotes émigrés à venir s'emparer des richesses phénoménales que le Canada jette en pâture à des étrangers.

Au Canada, ces orateurs érient bien fort: Le Canada aux Canadiens! Pourquoi cette politique devient-elle une utopie dès qu'ils mettent le pied aux Etats-Unis? Je me refuse à croire qu'ils sont d'opinion que les Canadiens des Etats-Unis ne doivent pas être appelés à partager dans les richesses inexploitées du Canada, mais que nous devrions plutôt garder ces dernières exclusivement pour les étrangers.

Il faut aussi admettre que généralement ces messieurs qui montrent si peu de confiance aux Canadiens des Etats-Unis, ignorent le premier mot de la question du rapatriement et qu'ils ne connaissent pas mieux les ressources de leur propre pays.

S'ils étaient plus au fait de la situation de la population canadienne aux Etats-Unis et des ressources du Canada, ils sauraient qu'il est possible d'organiser un grand mouvement de rapatriement pour le bénéfice matériel de la population canadienne des Etats-Unis et pour l'avantage du Canada en général.

Mais pour organiser un réel mouvement de rapatriement il faudrait tout d'abord que les gouvernements canadiens le veulent réellement.

Les missionnaires-colonisateurs ont rendu d'appréciables services dans le passé. Ils sont chargés de renseigner les Canadiens émigrés sur les avantages que le Canada offre à ceux qui veulent s'établir sur la terre canadienne. Pendant des années on a baissé leur salaire de \$50 par mois à \$33, en même temps qu'on coupait leurs dépenses de voyages. Puis il y a moins d'un siècle, on leur a défendu de mettre le pied aux Etats-Unis.

Les gouvernements de Québec et des Provinces Maritimes ont des agents de rapatriement ou d'immigration. Ces agents n'ont pas la liberté d'aller renseigner les Canadiens des Etats-Unis des avantages offerts par chacune de ces provinces à ceux qui vont s'y établir.

En d'autres termes, missionnaires et agents ont été employés pour donner des renseignements à des familles qui ont leur à défendre de rencontrer.

Chaque année on dépense des centaines de milliers de piastres en publications anglaises de toutes espèces, afin de renseigner les gens de langue anglaise qui sont susceptibles de venir s'établir au Canada. Ces brochures sont payées et distribuées par le gouvernement. Les quelques brochures françaises que distribue le gouvernement sont mal faites, remplies de faussetés historiques et remarquables surtout par leurs omissions et leur banalité. On peut dire que c'est du bon argent mal dépensé.

Quand les missionnaires-colonisateurs publient, en français, des brochures pour renseigner les Canadiens des Etats-Unis sur les différentes régions colonisables du Canada, il leur faut payer l'impression de ces brochures à même leur salaire. Ils doivent aussi payer à même leur mince bourse la distribution de ces brochures.

Aussi longtemps qu'on organisera le rapatriement de cette façon, ne soyons pas surpris si les résultats ne sont pas extraordinaires.

Mais ce n'est pas une preuve CONCLUANTE que le rapatriement est une utopie.

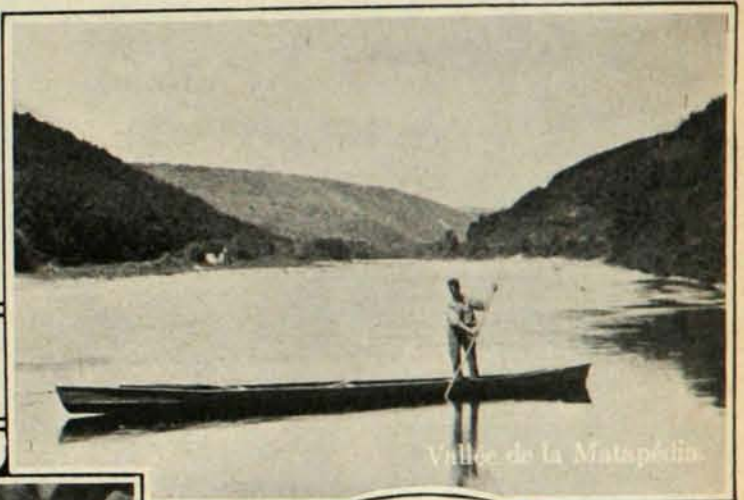
LES BEAUX COINS DE CHEZ-NOUS

Rive sud du S.-Laurent

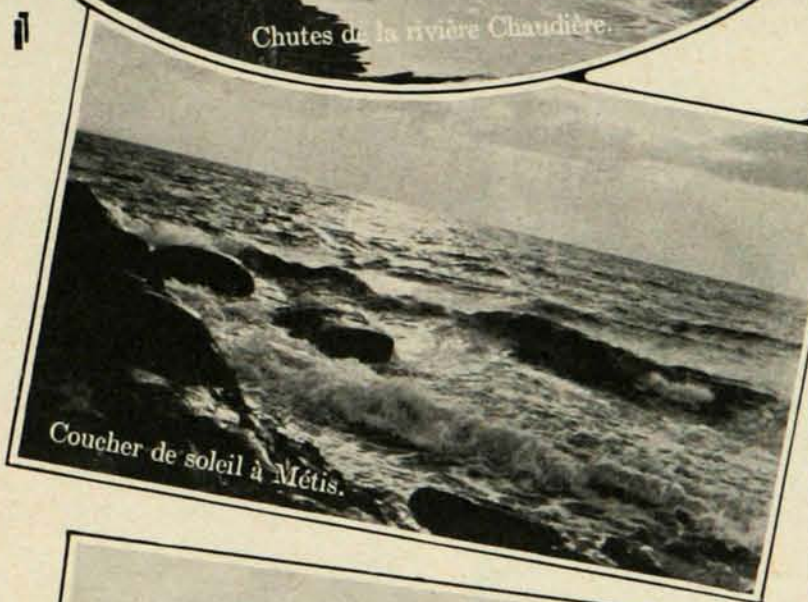
(Cliché du chemin de fer National du Canada)



Chutes de la rivière Chaudière.



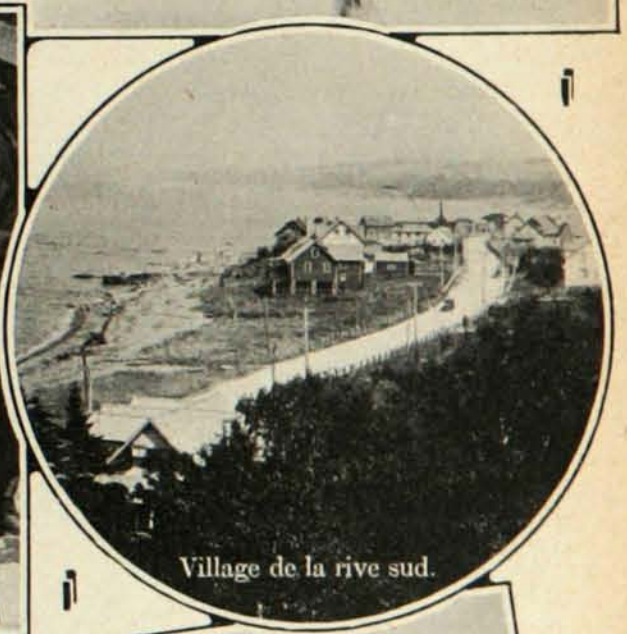
Village de la Matapédia.



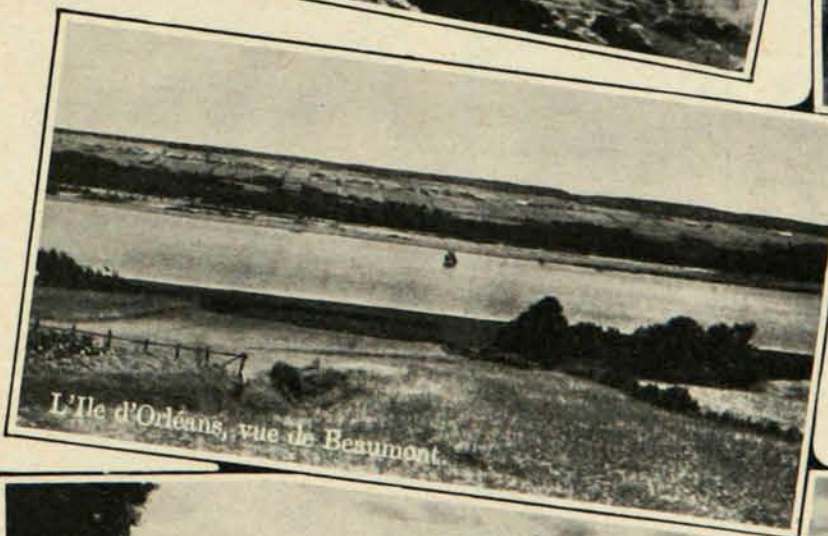
Coucher de soleil à Métis.



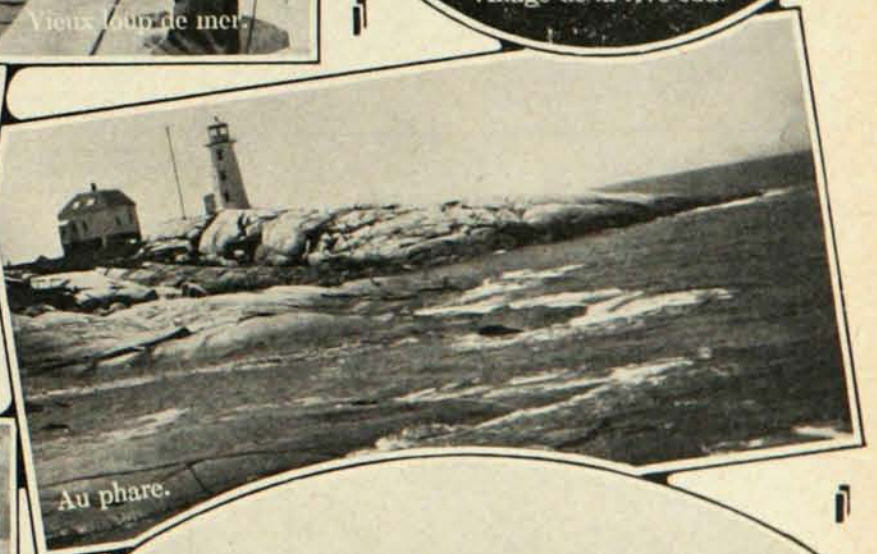
Vieux bon de mer.



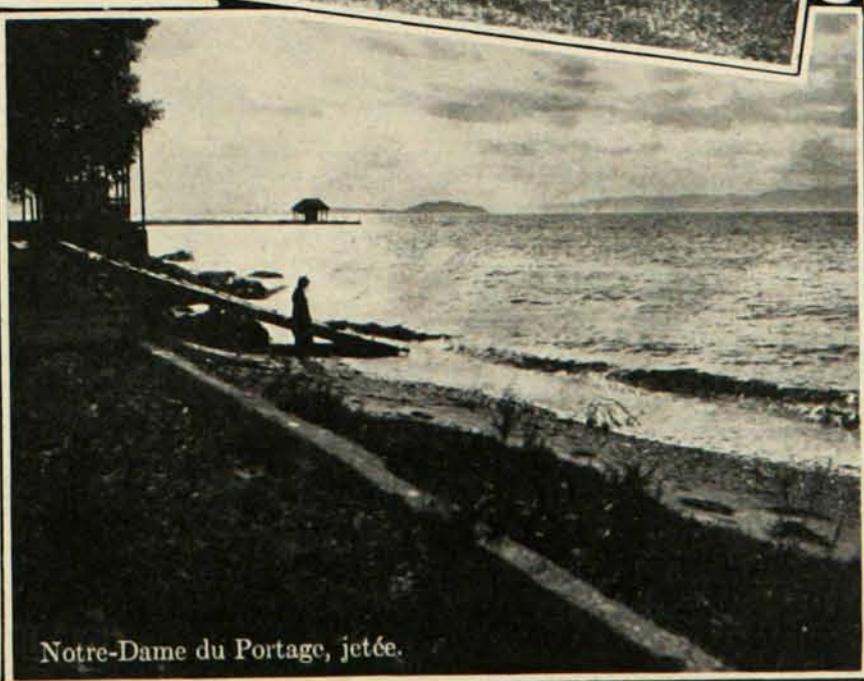
Village de la rive sud.



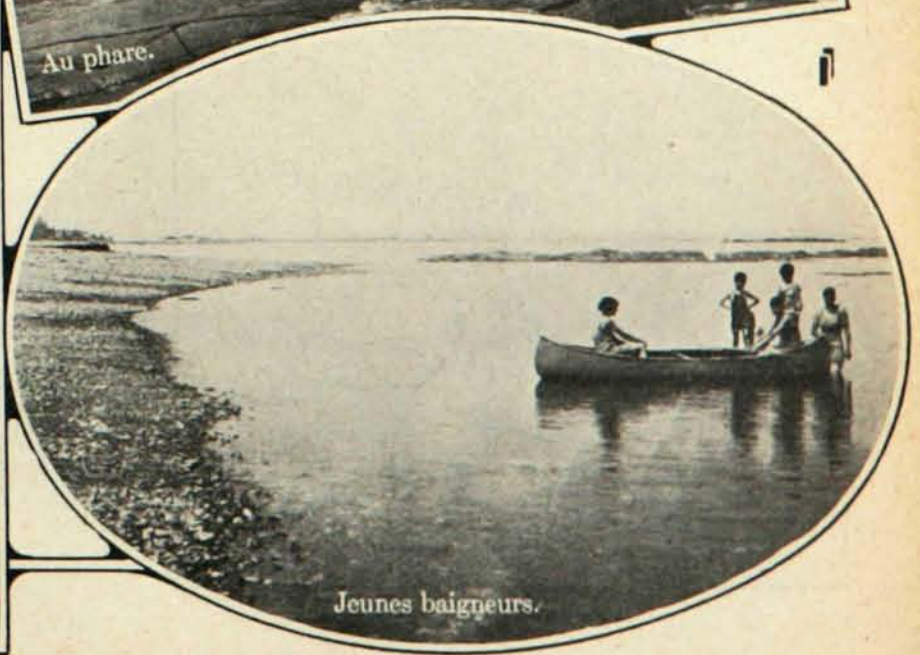
L'île d'Orléans, vue de Beaumont.



Au phare.

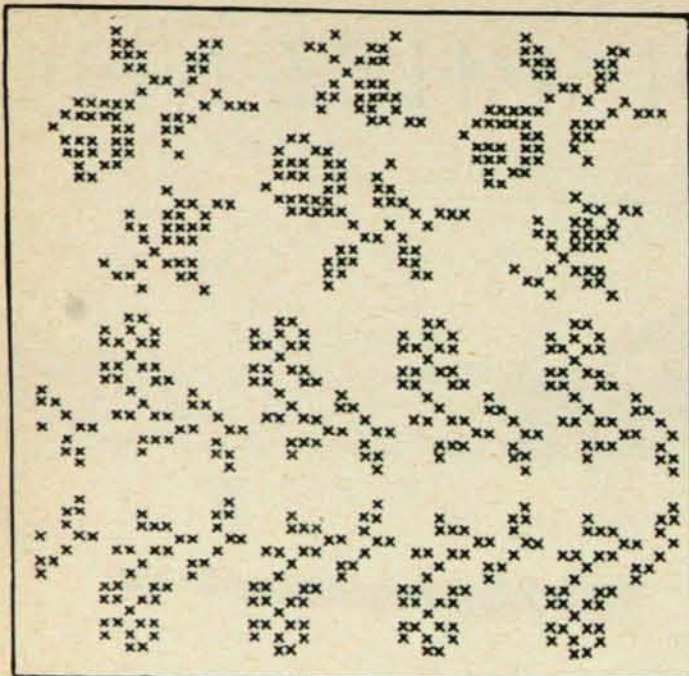


Notre-Dame du Portage, jetée.



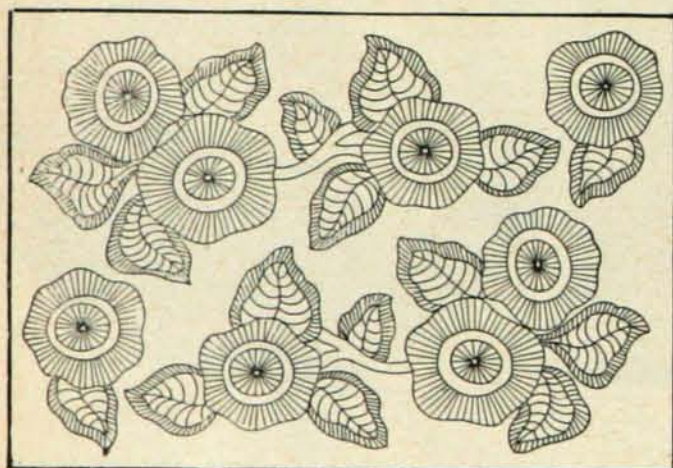
Jeunes baigneurs.

Motifs pour la décoration de la robe



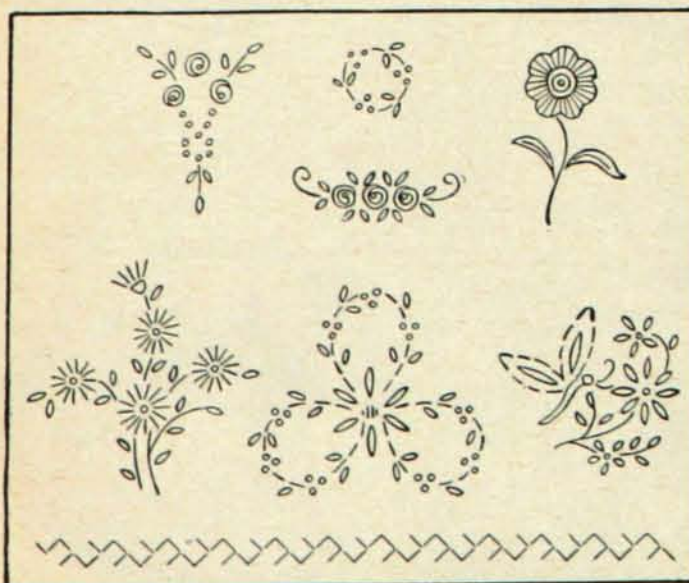
13088—Point de marque Dessin Colorié

Le décalque colorié 13088, 35 cents — contient 1 1/3 verge de bordure de 2 1/2 pouces de haut point de marque, 3 motifs, droit et gauche, 2 1/4 pouces et 5 motifs, de 1 1/2 pouce de hauteur. Ces motifs conviennent spécialement sur les robes mais on peut aussi s'en servir pour la toile de la maison. Ils se brodent au point de marque de la couleur estampée ou d'une autre couleur préférée.

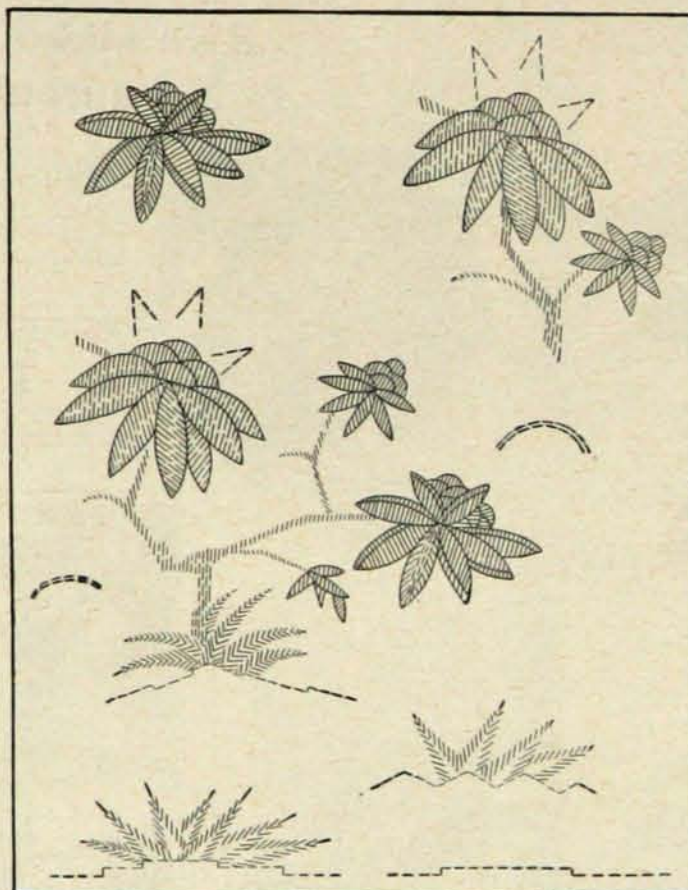


13087—Motif-Floral Colorié

Le décalque colorié 13087, 35 cents — contient deux motifs, un droit et un gauche, 4 1/4 et 14 pouces, pour garniture de robe, dessus d'oreillers et jetée de table. On brode avec de la soie, au point simple et au point courant, de la couleur estampée ou d'une autre couleur préférée.

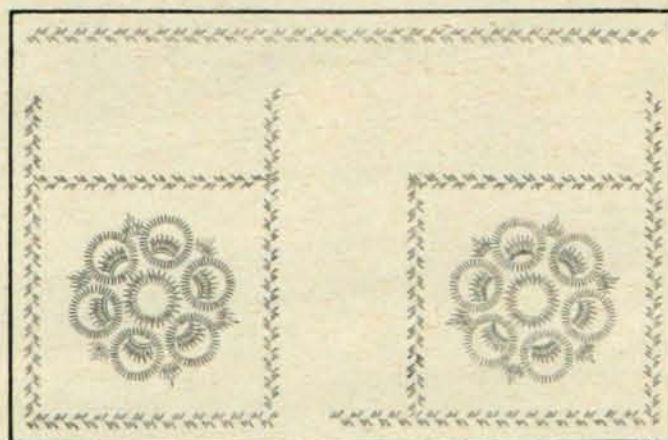


13086—Jolies branches coloriées



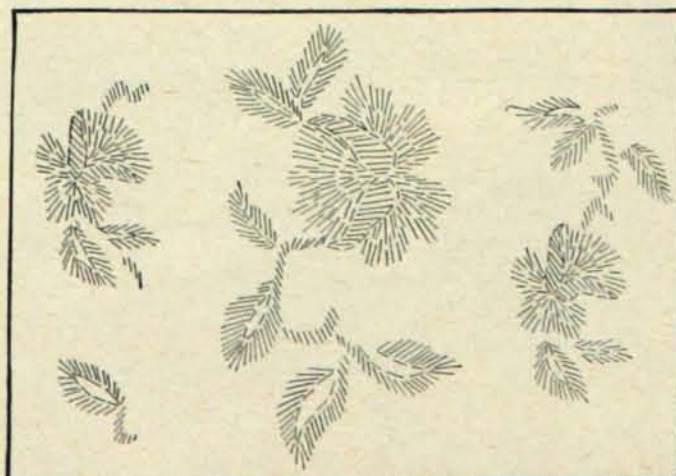
13090—Jolie garniture pour robe

Le décalque 13089, bleu seulement, 35 cents — contient 6 verges de bordure, 1/2 pouce de large, 4 coins pour les napperons et dessins pour la jetée de table. Ce dessin est aussi joli sur de la toile blanche que sur de la toile de couleur. Le Motif-Coin se brode au plumetis et au point courant, le centre est noir et vert et les autres sont alternativement bleu et orange. Les points entre les cercles sont noirs et verts. La bordure se brode avec du coton noir et vert-pâle, ce qui lui donne un attrait tout à fait charmant.



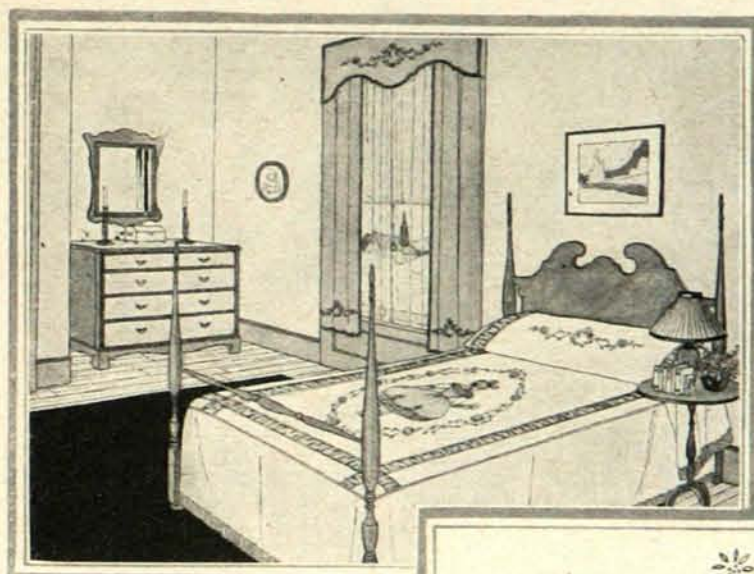
13089—Napperons et jetée de table

Le décalque colorié 13085, 35 cents — contient 4 motifs, un droit et un gauche, de 2 1/4 à 8 1/4 pouces de hauteur. Ces motifs sont dessinés pour les blouses, robes ou pour toutes autres décorations de la maison. On les brode au point simple et point de boutonnière, avec de la soie de la couleur estampée ou d'une autre couleur préférée.



13085—Motifs coloriés

Avez-vous déjà essayé le nouveau décalque colorié ?



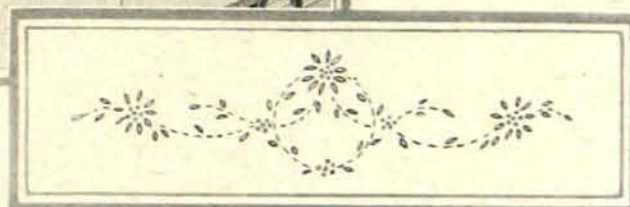
13024—Couvre-pieds No 110
13025—Rideaux No 113 et Traversin

Le décalque 13024, bleu seulement, 25 cents — contient le Dessin-Broderie-Appliqué pour le couvre-pieds. Patron 110, 50 cents.

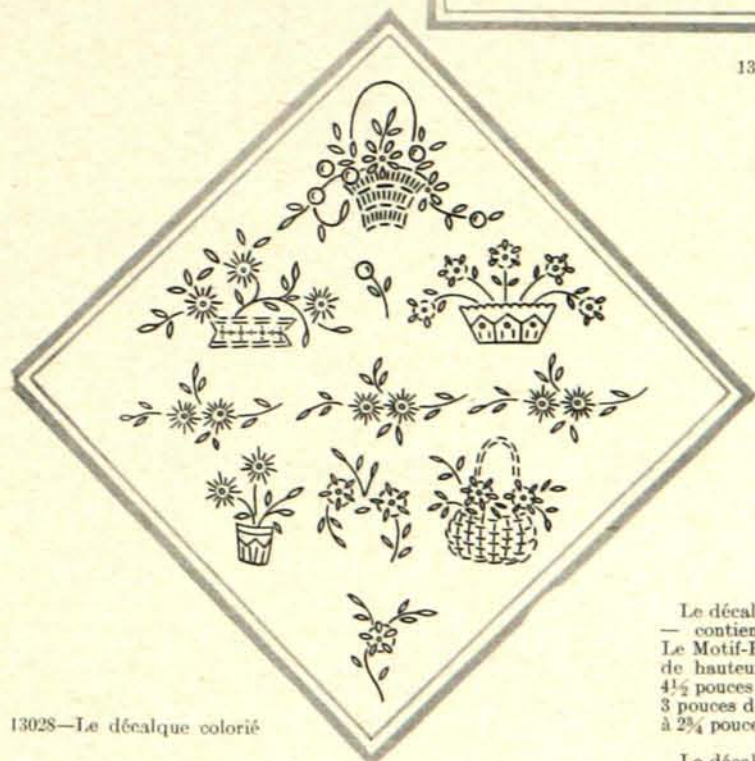
Le décalque 13025, bleu seulement, 40 cents — contient huit petites branches, 4 pour le couvre-pieds, 1 pour le traversin et trois pour les rideaux, ayant $6\frac{1}{2}$ x $22\frac{1}{2}$ pouces. Le patron de la Home Decorator Curtain No 113, 50 cents.



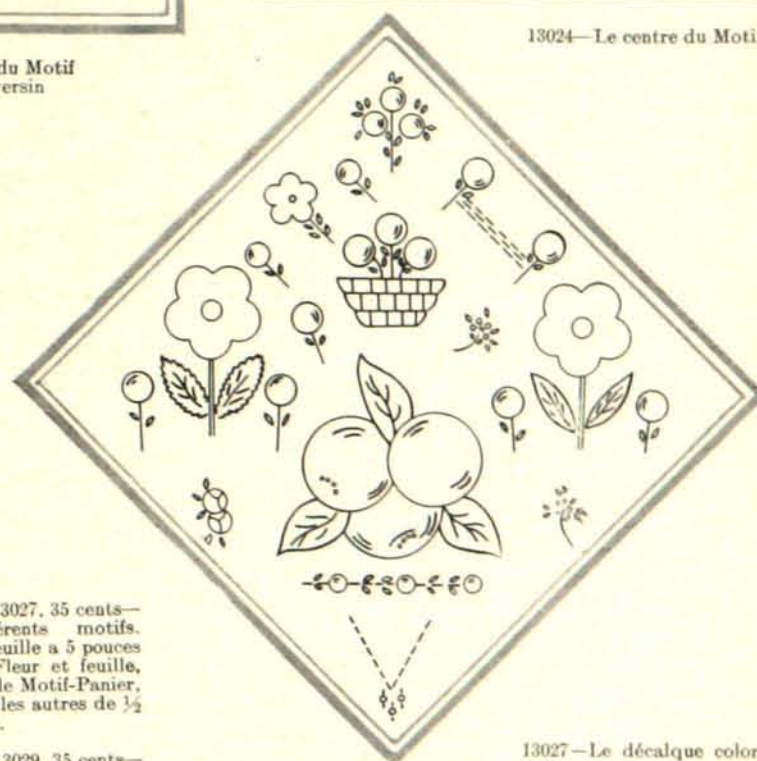
13024—Le centre du Motif



13025—Détail du Motif pour le traversin



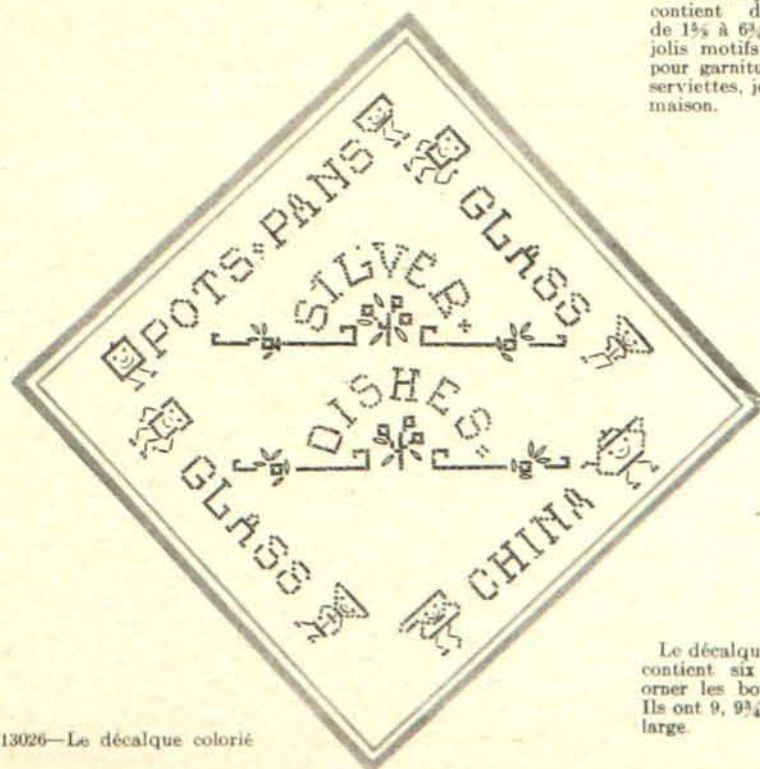
13028—Le décalque colorié



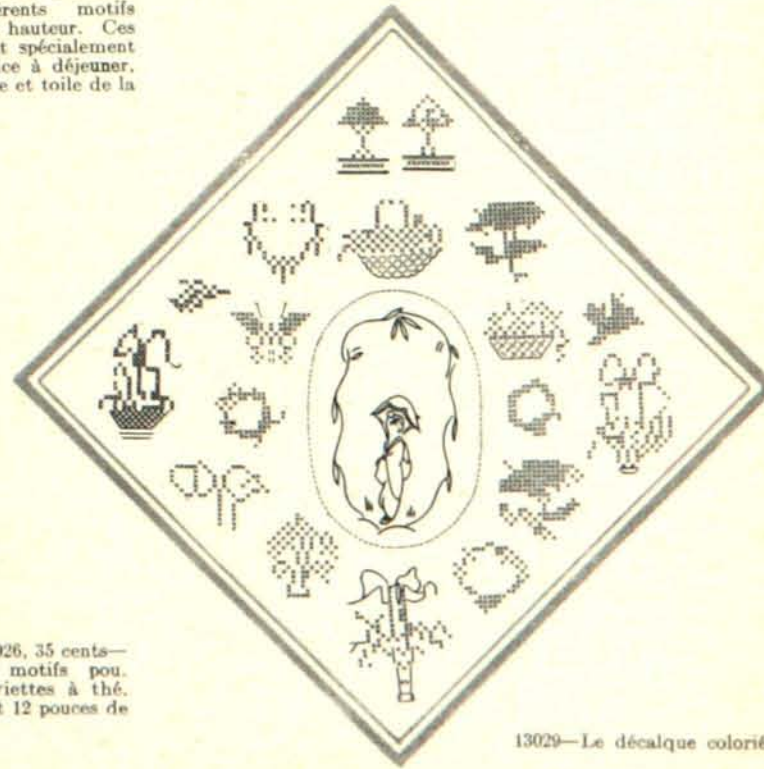
13027—Le décalque colorié

Le décalque colorié 13027, 35 cents — contient 15 différents motifs. Le Motif-Pomme et Feuille a 5 pouces de hauteur; le Motif-Fleur et feuille, $4\frac{1}{2}$ pouces de hauteur; le Motif-Panier, 3 pouces de hauteur et les autres de $\frac{1}{2}$ à $2\frac{3}{4}$ pouces de hauteur.

Le décalque colorié 13029, 35 cents — contient douze différents motifs de $1\frac{1}{2}$ à $6\frac{1}{4}$ pouces de hauteur. Ces jolis motifs conviennent spécialement pour garniture de service à déjeuner, serviettes, jetée de table et toile de la maison.



13026—Le décalque colorié



13029—Le décalque colorié

Le décalque colorié 13026, 35 cents — contient six différents motifs pour orner les bouts de serviettes à thé. Ils ont 9, $9\frac{3}{4}$, 10, $10\frac{1}{4}$ et 12 pouces de large.



Robe H. F.
3175

Robe H. F.
3101



Robe H. F.
3235

Robe H. F.
3224
Dessin-
Broderie
13079

Hanches Minces 3174—Robe pour dames. Mesure de buste: 42 à 52. La largeur du bas de la robe est environ $2\frac{1}{4}$ verges. Taille 46 demande $4\frac{1}{2}$ verges de crêpe de soie de 40 pouces de large — $\frac{1}{2}$ verge de crêpe Georgette de 40 pouces. Ce modèle est élégant, les godets sont insérés sur les côtés pour lui donner la silhouette tant recherchée. Le devant est coupé formant col et revers. Un joli Motif-Appliqué No 13076 se brode en soie de tons dégradés. Le devant plissé de la robe se coud à l'épaule et donne l'effet d'un empiècement.

Hanches Fortes 3101—Robes pour dames. Mesure de buste: 37 à 47. La largeur du bas de la robe est environ $2\frac{1}{4}$ verges. Taille 41 demande $3\frac{3}{4}$ verges de crêpe de soie imprimé de 40 pouces de large — $\frac{5}{8}$ verge de crêpe de soie unie, 40 pouces de large, $1\frac{1}{2}$ verge de ruban. Cette robe d'après-midi est à longues manches Raglan, froncées au poignet. L'ouverture de la robe se termine avec revers et col. La partie supérieure est froncée sur une bande formant la garniture.

Hanches Fortes 3175—Robe pour dames. Mesure de buste: 35 à 45. La largeur du bas de la robe est environ $2\frac{1}{4}$ verges. Taille 41 demande $4\frac{1}{2}$ verges de crêpe plat de 40 pouces de large — $\frac{5}{8}$ verge de crêpe de soie fleuri. La robe s'ouvre sur le devant en forme de V, le col est réversible. Le devant plissé de la robe se coud à l'épaule et donne l'effet d'un empiècement. Les plis de la jupe sont insérés.

Hanches Fortes 3081—Robe pour dames. Mesure de buste: 35 à 45. La largeur du bas de la jupe est environ $1\frac{3}{4}$ verge. Taille 41 demande $3\frac{3}{4}$ verges de crêpe satin de 40 pouces de large — $\frac{1}{4}$ verge de crêpe Georgette de couleur différente, pour le col — $1\frac{1}{8}$ verge de ruban pour la garniture. Le devant de la robe est froncé aux épaules. Les manches Raglan sont longues et froncées sur un poignet droit. Les attaches partent en dessous du col. On se servira du Dessin-Broderie No 13087 pour broder les manches. Le devant de la robe est à pli plat surmonté d'une garniture de boutons.

Hanches fortes 3099—Robe pour dames. Mesure de buste: 37 à 47. La largeur du bas de la robe est environ $1\frac{3}{4}$ verge. Taille 41 demande $4\frac{5}{8}$ verges de crêpe de Chine, 40 pouces de large — $\frac{5}{8}$ verge de crêpe de Chine de couleur différente, 40 pouces de large, pour la garniture. Ce modèle à une seule pièce est froncé aux épaules et les manches Raglan sont longues. La tunique ouvre sur le devant et est froncée sur les côtés.

SUITE DES DESCRIPTIONS
PAGES 48 ET 49

Nouveaux modèles pour femme à taille forte, hanches minces et hanches fortes



Robe H. M.
3174
Dessin-
Broderie
13076

Robe H. F.
3099

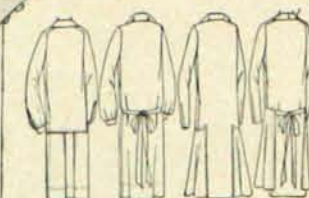
Robe H. F.
3081
Dessin-
Broderie
13087

Robe H. M.
3238

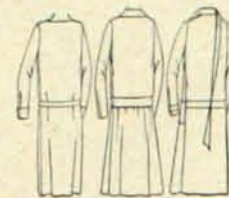


Robe H. M.
3216
Dessin-
Appliqué 12671

Robe H. M.
3232



L.H. 3101 L.H. 3175 S.H. 3174 L.H. 3099



L.H. 3224 S.H. 3232 S.H. 3216



L.H. 3081 L.H. 3235 S.H. 3232

A Paris le tissu à bordure est à la mode



Robe avec blouse séparée 3041

Robe nouvelle à jabots 3050



Robe 3037

Robe 3055

3041—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 16 à 20 ans. La largeur du bas de la robe est environ 51 pouces. Taille 36 demande 2 verges de soie à bordure de 54 pouces — 2 $\frac{3}{4}$ verges de soie unie, 40 pouces de large, pour la blouse séparée. Le devant de la robe, est à revers. Le devant de la blouse est froncé, le col est haut et ferme avec une garniture de boutons.

3050—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 54 pouces. Taille 36 demande 2 $\frac{3}{4}$ verges de soie à bordure de 54 pouces—1 $\frac{1}{4}$ verges de ruban pour le col. Cette jolie robe est à jabots. L'échancrure carrée, sur le devant, ferme au côté gauche. Le col est étroit et se noue sur le côté. Le devant de la robe est froncé aux épaules donnant l'illusion d'un empiècement.

3037—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 65 pouces. Taille 36 demande 2 verges de soie à bordure de 54 pouces — $\frac{1}{4}$ verge de crêpe Georgette de 40 pouces de large pour garniture. La manche courte Kimono est rallongée avec du crêpe Georgette et froncée aux poignets. Le dos et le devant de la robe sont chacun à deux pièces, les parties inférieures sont froncées sur les côtés et cousues au-dessous du large pli de la partie supérieure. Cette robe est seyante et se fait en soie imprimée ou à bordure.

3055—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 57 pouces. Taille 36 demande 1 $\frac{3}{4}$ verge de soie de 54 pouces de large — 1 $\frac{1}{4}$ verge de crêpe de soie, unie, 40 pouces de large — 3 $\frac{1}{4}$ verges de ruban. Les épaules de cette robe sont tombantes. Le col est étroit et forme cravate qui se noue sur le côté gauche. La robe ferme du côté gauche.

3088—Manteau pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. Taille 36, demande 2 $\frac{3}{4}$ verges de tissu de 54 pouces de large—3 $\frac{1}{4}$ verges de soie de 36 pouces de large pour la doublure. Les manches sont Raglan et sont terminées par un poignet retourné. Ce manteau se porte au printemps et dans le Sud. Les devants sont demi-ajustés, doublés et à revers. On emploiera du tissu de laine, de soie ou la nouveauté de la saison. Ce modèle est extrêmement seyant. On peut, si on le veut, omettre les poches.

SUITE DES DESCRIPTIONS
PAGES 48 ET 49



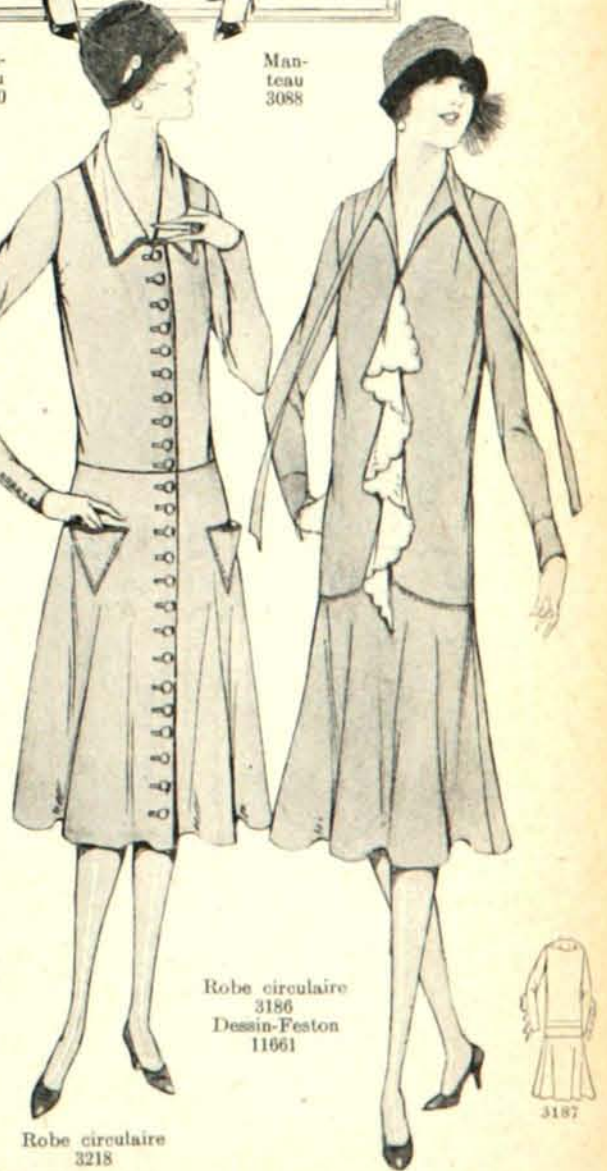
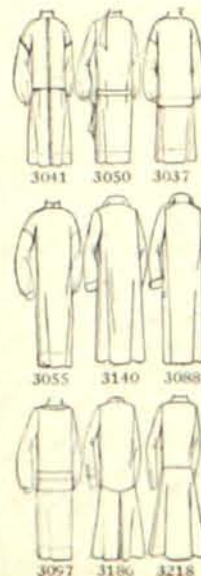
Robe à deux pièces 3097
Dessin-Feston 12177



Manteau 3140

Manteau 3088

Robe circulaire 3187



Robe circulaire 3186
Dessin-Feston 11061

Robe circulaire 3218



3187

Les parisiennes portent des robes en taffetas, demi-ajustées



La nouvelle robe de taffetas, demi-ajustée, No 3071

La nouvelle robe Col-Cape 3204

Robe du soir, à deux pièces 3046

3046—Robe à deux pièces, pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 87 pouces. Taille 36 demande $3\frac{1}{4}$ verges de crêpe plat, 40 pouces de large — $1\frac{1}{4}$ verge de ruban pour la garniture — $1\frac{1}{4}$ verge de doublure pour le corsage. La jupe à deux pièces est circulaire et se coud au long corsage.

Robe taffetas, bord festonné 3234 Dessin-Feston 12177

3071—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 38, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 230 pouces. Taille 36 demande $4\frac{1}{4}$ verges de taffetas, 40 pouces de large — $3\frac{1}{4}$ verges de ruban de satin pour la garniture, 4 pouces de largeur. La robe demi-ajustée à jupe froncée est charmante et très jeune. Elle se porte l'après-midi aussi bien que le soir, pour les théés ou le bridge. Ce modèle se ferme sous le bras gauche, les manches sont longues et amples et se ferment au poignet. La jupe, à deux pièces, est circulaire et se coud au corsage à la ligne de la taille. La garniture du cou se répète au haut de la bande qui garnit la jupe.

Robe demi-ajustée Dessinée spécialement pour le taffetas 3207

2718—Robe Basque pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 42, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 78 pouces. Taille 36 demande $3\frac{1}{4}$ verges de crêpe Georgette de 40 pouces de large — $1\frac{1}{4}$ verge de bordure — $2\frac{1}{4}$ verges de ruban taffetas, pour le noeud. La jupe froncée de cette jolie robe est garnie de deux larges bandes appliquées. Le noeud avec ses longs pendants est une garniture tout à fait nouvelle que l'on voit sur les nouveautés Parisiennes. Le devant du corsage est froncé aux épaules et sur les côtés.

SUITE DES DESCRIPTIONS PAGES 48 ET 49

Robe taffetas, Jupe froncée 3205

Robe de Georgette imprimée 3206

Robe Basquet 2718

Les capes, plis et jabots inspirent la mode de Paris


Robe à plis
3114

La plus nouvelle
Robe-Jabots 3154

Robe 3121

Robe-Cape
Parisienne
3096

Robe à plis 3152
Appliqués 12577

Robe Soie-Rayée
3153

3114—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 48, 14 à 18. La largeur du bas de la robe est environ 62 pouces. Taille 36 demande 3 $\frac{3}{4}$ vgs de crêpe de soie bleue de 40 pouces de large, 1 $\frac{1}{4}$ vg de soie, lavande de 30 poucs, pour garniture, 1 $\frac{1}{4}$ vg de ruban pour la cravate. Les plis du devant et des côtés donnent l'ampleur nécessaire à ce nouveau modèle de robe. Le col fermé est seyant, les poignets retournés, les poches donnent un effet chic et pratique à cette robe-tailleur.

3119—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18. La largeur du bas de la robe est environ 48 pouces. Taille 36 demande 2 $\frac{3}{4}$ vgs de soie bleue de 40 pouces de large, 1 vg de 40 pouces de large de crêpe plus foncé pour les bandes et la jupe, 1 $\frac{1}{4}$ vg de Georgette de 27 poucs pour les volants. Les nouveaux modèles de robes du printemps sont souvent garnis de même tissu mais de différentes couleurs. Le dessin-broderie 12921 donne un joli effet.

3121—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18. La largeur du bas de la robe est environ 57 pouces. Taille 36 demande 3 $\frac{3}{4}$ vgs de crêpe-faille moutarde, 40 poucs de large, 1 $\frac{1}{4}$ vg de crêpe de soie vert pour le col, la veste et les poignets, 40 poucs de large, 2 $\frac{3}{4}$ vgs de ruban brun pour le nœud et la ceinture. Le décolletage en V, la veste, les plis au-dessous de la ligne de la taille et la manche ajustée donnent une illusion de minceur que la mode favorise actuellement. On porte, si on le veut, le col montant.

3096—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 60 poucs de large — 1 verge de crêpe de Chine gris de 40 poucs, pour la doublure de la cape, la veste et la bordure. La cape courte revient à la mode avec toute sa grâce. Cette robe ouvre sur le devant, tout le long, le long col est doublé. Les bords de la manche sont bordés au poignet ainsi que le col, de la même couleur que la doublure de la cape.

SUITE DES DESCRIPTIONS PAGES 45 ET 49

Créations Parisiennes qui se
portent actuellement



Nous voyons des rangs de fronces, plis et godets, Paris préfère l'ampleur et la nouvelle silhouette évasée. Un modèle nouveau dessiné dernièrement à Paris nous montre la jupe à godets au corsage très long et plissé sur le devant sous une bande qui sert de garniture. Le devant du corsage est à plis aux épaules, les manches sont longues. Une autre jolie création est la robe à deux pièces No 3199, d'une rare distinction, dessinée avec la nouvelle cape; les épaules et le devant de la jupe sont à plis. Les modèles Nos 3230 et 3189, robes demi-ajustées, sont les deux favoris à Paris. Le bord à larges festons est un détail qu'il est bon de ne pas oublier.

SUITE DES DESCRIPTIONS PAGES 48 ET 49

Ces dessins sont de La Pictorial Review. Si vous ne pouvez pas vous les procurer chez votre fournisseur, adressez-vous à Mon Magazine, Edifice "La Patrie", Montréal. Voir la liste de prix des patrons page 50.

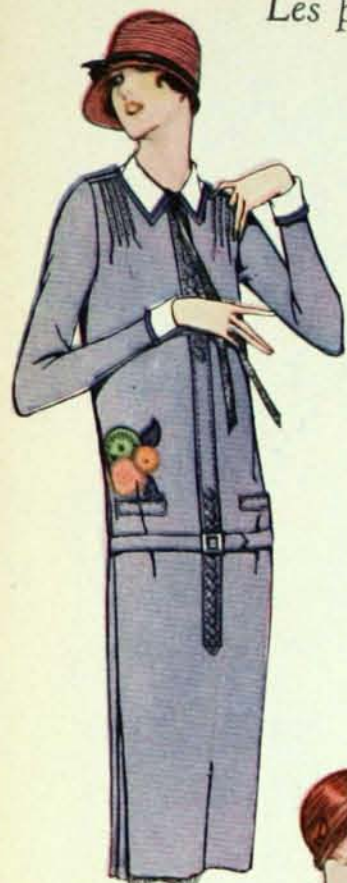
Paris annonce le printemps par une variété de nouvelles modes de robes Boléro



Robe à deux
pièces 3183
Dessin- Appli-
qué 12796

Robe à soie
rayée 3219

Les plus nouveaux manteaux de Paris et les blouses favorites du costume tailleur



3115



3144

Blouse-Costume
3144
Dessin-
Broderie 12933

Blouse-Costume
3127
Dessin-
Appliqué 12671



3127



3116

Robe à plis 3115
Dessin-Appliqué
12893



3129

Le plus nouveau
et le plus
chic manteau
à Paris!

3151

3115—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. Taille 36 demande 2 1/2 verges de Jersey vert de 54 pouces de large — 1/4 vg de crêpe de soie blanche, pour le col et les poignets, 40 pouces de large — 1 3/4 vg de ruban noir. Les plis des côtés donnent suffisamment de l'ampleur à cette robe tailleur. Les plis des épaules, la bande et les poches lui donnent un chic parfait. Le Motif-Appliqué-Floral No 12893 se brode de couleurs différentes.

Robe en soie
3129



3137

Un joli manteau
évasé 3137



La plus
nouvelle robe
à deux pièces
3155



3125



3140

Robe à
bretelles
3116

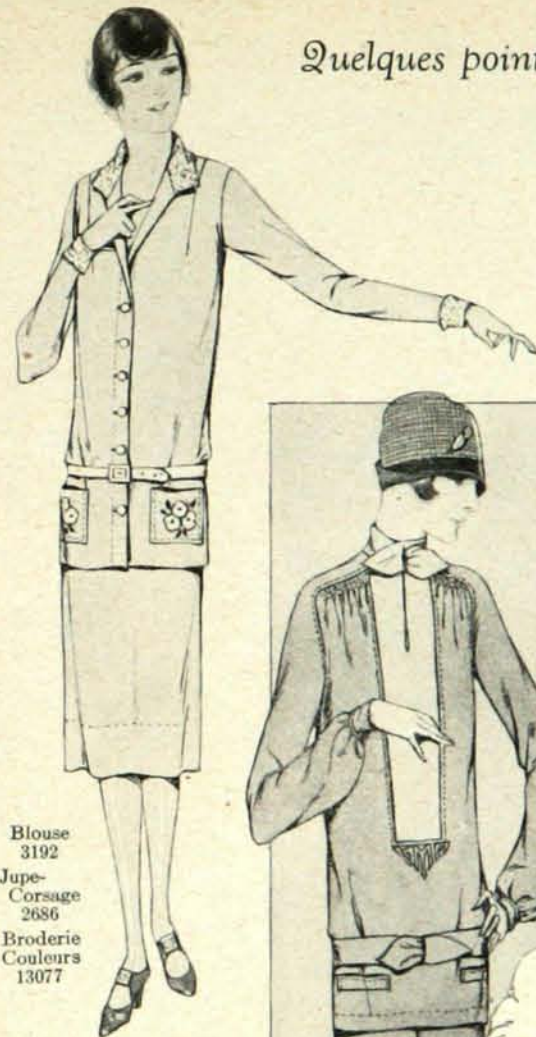
Manteau en
Cretonne 3140

3140—Manteau pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. Taille 36 demande 3 1/2 verges de cretonne fleurie de 36 pouces de large — 1 3/4 vg de toile bleue pour la garniture, 36 pouces de large — 3 verges de doublure de 36 pouces. Aux plages du Sud les manteaux en cretonnes de couleurs criardes sont portés par les femmes les plus chics. Au printemps et cet été le manteau en cretonne sera sûrement très en vogue. Le modèle que nous voyons ci-haut est ample et les manches sont larges.

SUITE DES DESCRIPTIONS
PAGES 45 ET 49

Quelques points importants dans la nouvelle soie de Paris

3197—Blouse pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. Jupe-Corsage pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 48, 14 à 20 ans. La largeur du bas de la robe est environ 1½ verge. Taille 36, demande 3¾ verges de crêpe de soie, 40 pouces de large — ½ verge de soie plus foncée, 40 pouces de large, pour la garniture. Cette nouvelle création d'une robe à deux pièces nous vient de Paris. Nous remarquerons spécialement dans ce modèle les manches Raglan, le nouveau col et le devant froncé. Le joli monogramme, trois lettres se brode au plumetis.



Blouse 3192
Jupe-Corsage 2686
Broderie Couleurs 13077

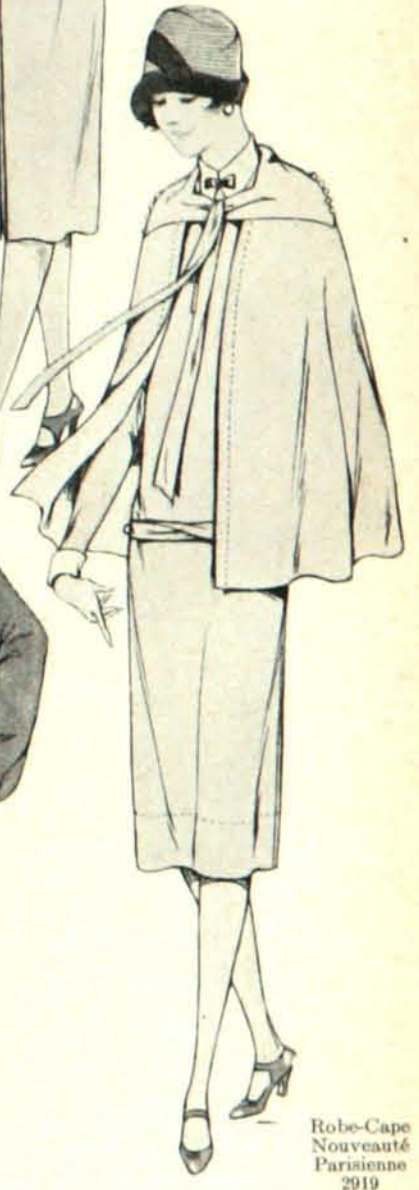


Blouse 3197
Jupe-Corsage 2602
Dessin-Monogramme 558

Robe avec volant
froncé 3181

La Nouvelle
Robe Cape 3184
Dessin-Appliqué 13005

Le joli
Manteau-
Cape 3231



Robe-Cape
Nouveauté
Parisienne
2919



Robe Cape-
Parisienne 3211
Dessin-Broderie 13043

3184—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 56 pouces. Taille 35, demande 4 verges de crêpe de satin plat, 40 pouces de large — ¼ verge de crêpe de couleur plus foncée, 40 pouces de large pour la petite veste. Les devants de cette jolie robe sont à plis, formant de longs revers qui se terminent par un gros noeud recouvrant ces plis. La petite veste s'ouvre sur le devant et se termine par un col réversible. Les manches d'une seule pièce sont longues et froncées au poignet et sont garnies d'un Motif-Appliqué No 13005. La Cape se coud à la couture des épaules.

3242—Robe pour dames. Mesure de buste: 34 à 50. La largeur du bas de la robe est environ 48 pouces. Taille 36, demande 5½ verges de crêpe satin de 40 pouces de large. Les lignes gracieuses de cette robe conviennent spécialement pour la femme d'âge moyen. La

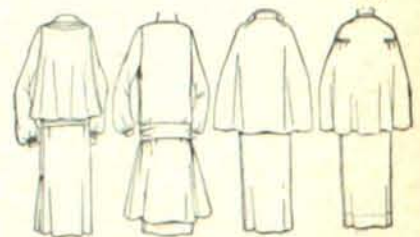
ceinture basse, s'attache en avant avec une boucle, accentuant ainsi la longueur de la taille. Une autre manière qui accentue la ligne longue de la taille est l'ouverture du devant de la jupe et la forme un peu évasée de la tunique. Le devant de la robe est froncé aux épaules.

3220—Cape pour dames. Mesure de buste: 34 à 44. No 2919 — Robes pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 48, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 68 pouces. Taille 36, demande 4½ verges de tissu de laine de 54 pouces — 1¼ verge de soie de 36 pouces de large pour la doublure de la cape-¼ verge de soie de couleur plus pâle, 36 pouces de large, pour le col et les poignets. Les ensemble-Capes sont les favorites aux plages et à Paris. Ce modèle de cape est une des nouveautés de la saison, et l'empieusement en est le trait caractéristique.

Robe-Tunique 3242



3192 3197 3181 3184



3211 3242 3231 2919

SUITE DES DESCRIPTIONS PAGES 48 ET 49

Nous reconnaissons la mode Parisienne dans les lignes et les détails de ces robes et costumes



Habit-Trois-Pièces
2550



Habit de Garçonnet
3038

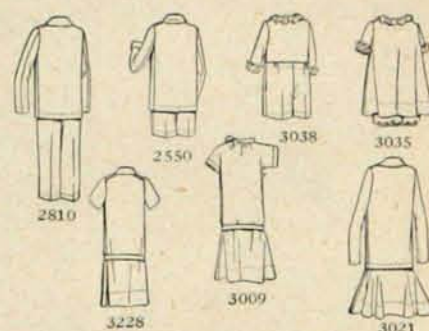
3035—Robe-Culotte pour enfant. Taille 2 à 6 ans. Taille 6 ans demande $2\frac{3}{4}$ verges de crêpe coton imprimé de 36 pouces de large — $\frac{1}{2}$ verge de voile de 36 pouces de large pour le volant. La robe ferme en avant sur le côté gauche. Le volant se pose autour du col et continue tout le long de l'ouverture. Le haut de la culotte est monté sur une bande droite et le bas est froncé par un élastique.

3038—Habit de Garçonnet. Taille 2 à 6 ans. Taille 4 ans demande $1\frac{3}{4}$ verge de toile de 36 pouces de large — $\frac{3}{8}$ verge de voile pour le volant. Cet habit comprend une blouse et une culotte fermant sur les côtés. La blouse est coupée et ferme sur le devant, du côté gauche. Le volant se pose autour du col et continue tout le long de l'ouverture. Les manches, d'une seule pièce, sont longues et finissent au poignet par un volant. Elles peuvent être courtes, si on le veut.

Habit-Trois-Pièces
2810



Robe-Culotte
3035



Robe 2712
Dessin-Broderie

Nouvelle Robe
Froncée 3222

2712—Robe-Taille-Longue pour jeunes filles. Contient le Dessin-Broderie. Taille 6 à 14 ans. Taille 8 ans demande $2\frac{1}{4}$ verges de taffetas de 40 pouces de large — $3\frac{1}{8}$ verges de ruban pour garniture. Le motif et la bordure se brodent au point simple et noeud français. La jupe circulaire à deux pièces se coud au bas de la partie supérieure. Le ruban de couleur voyante se coud en avant et en arrière et se noue sur les côtés.

2680—Robe-Culotte pour fillettes. Taille 4 à 12 ans. Taille 6 ans demande $1\frac{3}{4}$ verge de Cambrai — $2\frac{1}{4}$ de Cambrai de teinte différente, 32 pouces de large. L'ouverture, en avant, est de forme U et l'échancrure du dessous des bras est très prononcée. La blouse est ouverte et ferme sur le devant. On brode sur les poches, en couleurs voyantes, le Motif-Appliqué No 12564.

2810—Habit Trois-Pièces. Taille 6 à 14 ans. Taille 12 ans demande $2\frac{3}{4}$ verges de serge de 54 pouces — $2\frac{3}{4}$ verges de doublure de 36 pouces de large pour le gilet et la veste. L'habit comprend un gilet simple, la veste et le pantalon se fermant sur le côté. Le gilet a des revers. Voici le genre d'habit que les petits garçons bien mis portent à Londres et à Paris.

SUITE DES DESCRIPTIONS PAGES 48 ET 49



Robe-Culotte
2680
Dessin-Appliqué
12564



Robe 3228
Monogramme 558

Robe 3009
Dessin-Appliqué
12672

Robe Circulaire 3021

Voici ce que portent les enfants français



Robe 3200
Contient le
Dessin-
Broderie



Robe-Culotte
3208
Contient le
Dessin-Broderie



Robe 3221
Contient le
Dessin-
Broderie

Robe 3203
Contient le
Dessin-
Broderie



3237



2749

Habit de
garçonnet
3237



Habit de
jeux 2749



3200

3208

3221

3203



Robe
circulaire 3226

Cape 3233



3239



Robe froncée
3236
Dessin
Broderie
12933

Robe froncée
3148



Robe-Culotte 3202
Dessin-Appliqué
12671



3202



3226



3233



3236



3148

3148—Robe pour fillette. Patrons 4 à 14 ans. Taille 6 ans demande 2 verges de voile fleuri de 40 pouces de large-1/4 verge de voile blanc pour la garniture. Les manches courtes Raglan sont amples et froncées sur un poignet droit. La robe est froncée au col, formant un empiècement rond; elle ouvre sur le devant. Le col droit est tout à fait nouveau.

2749—Habit de jeux. Taille 2 à 7 ans. Taille 7 ans demande 2 1/4 verges de toile khaki de 36 pouces de large. La blouse s'ouvre sur le devant et a un col réversible. On peut omettre les poches si on le désire.

3236—Robe pour fillette. Taille 6 à 14 ans. Cette robe se fait en voile bleu. Des rangs de fronces donnent à cette robe de printemps un cachet tout à fait spécial. Il y a quelques plis aux épaules. Le Dessin-Broderie No 12933 est très effectif si on le pose du côté droit.

3233—Cape pour fillettes et jeunes filles. Taille 6 à 16 ans. En plusieurs occasions l'écolière trouvera cette cape très utile. On emploiera du satin brun pour la cape et pour le col.

3226—Robe pour fillettes et jeunes filles. Taille 8 à 15 ans. On fait ces robes, généralement, en crêpe de soie rouge ou en Jersey. Les fillettes bien mises de Paris portent beaucoup ce voyant costume. Elles aiment la jupe circulaire et la cravate du col.

SUITE DES DESCRIPTIONS PAGES 48 ET 49

La Silhouette de Beauté

"If eyes were made for seeing, then Beauty is its own excuse for being."

— EMERSON.

Les divinités antiques ont connu moins d'adorateurs que la Beauté; c'est un culte qui est également partagé par les femmes et par les hommes. Le peuplier qui lance sa flèche vers le ciel est une beauté de la nature qui ne manque jamais de ravir les yeux et d'éveiller chez tous ce penchant naturel à admirer le Beau.

La femme qui comprend la beauté, qui l'admire, ne manque jamais d'accorder une attention spéciale à l'importance des lignes, au charme de la silhouette comme moyen d'élégance. En choisissant ses modes avec goût, et avec discernement, elle sait ajouter indéfiniment au charme gracieux qui se dégagera de sa personne.

La femme légendaire qui demandait à un commis des postes s'il avait "des timbres imprimés en encre verte," loin d'être ridicule, représentait plutôt un type particulier d'originalité. Elle voulait quelque chose qui fût "différent."

Or, les femmes comprennent que ce cachet de distinction personnelle, cette élégance à part, elles l'obtiennent avec le service des modes et des patrons de la "Pictorial Review."

Ce service est un des nombreux avantages offerts par "Mon Magazine."

Chaque numéro de MON MAGAZINE va contenir des modes, non-seulement pour les femmes du monde, mais aussi pour les jeunes filles et même pour les enfants. Habits confectionnés avec tout l'art du couturier, robes de soirée, costumes, etc., on aura tout cela, et d'après les dernières données du bon goût.

Pour chacune des modes publiées dans MON MAGAZINE, on peut se procurer le patron après avoir consulté la liste de prix, page 50.

COUPON

Je sais qu'étant bien mise je serai heureuse. Conséquemment, vous voudrez bien m'adresser les douze prochains numéros de MON MAGAZINE donnant le service des modes de la "Pictorial Review". Ci-inclus Deux Dollars enthousiastes: Jamais ils ne m'ont autant rapporté.

Nom.....

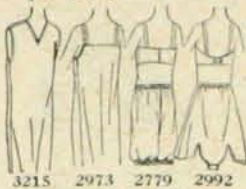
Adresse.....

Lingerie, Blouse et Manches de Robe

2973—Chemise de nuit pour dames. Mesure de buste 36, 40 et 44. Taille 36, demande 2 3/4 verges de voile de 40 pouces de large—1/4 verge de dentelle de 36 pouces de large. Le devant de cette chemise est froncé.

Chemise de nuit 2973

Chemise de nuit 3215 Dessin-appliqué 12672



Brassières et culottes 2779

Brassières et Culottes 2992 Dessin-Appliqué 12577

2779—Brassières et culottes pour dames et jeunes filles. Mesure de buste 34 à 38, 14 à 18 ans. Taille 36 demande 2 verges de crêpe de Chine de 40 pouces de large—2 1/4 verges d'insertion—2 1/4 verges de dentelle étroite. La brassière est à plus sur le devant et ferme en arrière. Les culottes sont froncées, au bas, par un élastique.

2992—Brassière et pantalon pour dames. Mesure de buste 34 à 44. Taille 36 demande 1 1/2 verge de crêpe de soie de 40 pouces de large — 1 1/4 verge de ruban pour les épaulettes. Les pantalons sont garnis du Motif-Appliqué No 12577.

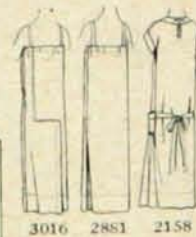
SUITE DES DESCRIPTIONS PAGES 48 ET 49

Blouse 3225

Blouse 3223

Brassière 2907

Camisole 2085 Culottes 2687 Dessin-Broderie 13078



Manches 2946 Dessin-Broderie 13085

Manches 3045 Dessin-Appliqué 12671

Robe-Tablier 3158 Dessin-Appliqué 12629

Tablier 3201

Combinaison-Jupon 3016

Combinaison-Jupon 2881 Dessin-Broderie 13086

Nouvelles suggestions du printemps pour les vête- ments de la jeune fille

1730—Combinaison pour enfants. Taille 2 à 5 ans. Taille 4 ans demande 1½ verge de mousseline de 36 pouces de large — 4¼ verges de dentelle étroite pour la garniture. Le devant est en une seule pièce. Le haut de la culotte est froncée sur une bande droite et boutonnée à la ceinture. Le tour du cou peut être rond ou carré et garni de dentelle étroite.



Pyjama 3210 Combinaison 1730

2666—Kimono pour fillettes et jeunes filles. Taille 6 à 16 ans. Taille 12 ans demande 2¼ verges de crêpe de soie de 40 pouces de large — ¼ verge de soie de teinte différente pour la garniture. Le devant, le col et les manches sont garnis d'une bande de soie.

3005—Blouse "Middy" pour fillettes. Taille 6 à 14 ans. Taille 6 ans demande 1½ verge de flanelle de 27 pouces de large — ¼ verge de flanelle plus foncée de 27 pouces. La blouse ouvre sur le devant.

Pyjama 3196



Pyjama 3193

Jupon-Combinaison 3191

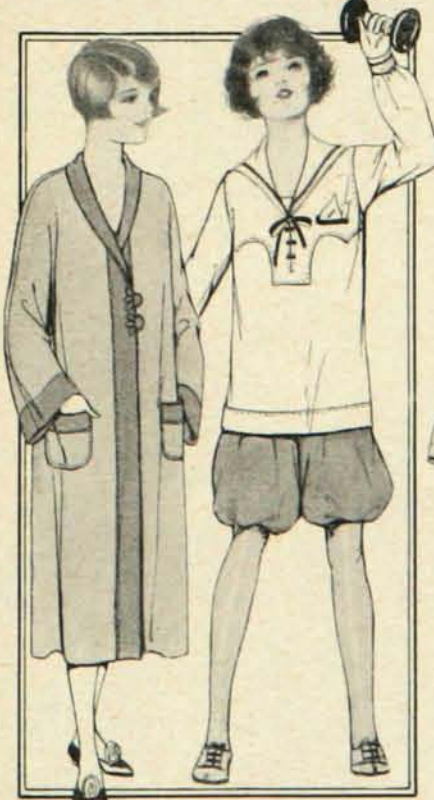


Jupon 2489 Motif-Broderie 11355

Jupon-Combinaison 2512 Motif-Broderie 12367

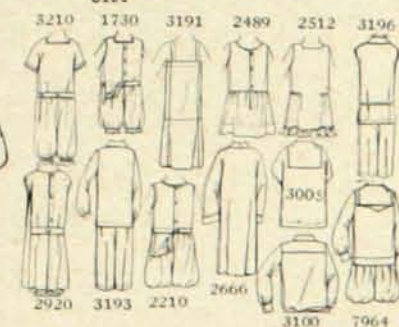
2489—Jupon pour enfant. Taille 2 à 5 ans. Taille 4 ans demande 1½ verge de nainsook de 36 pouces de large — 2¼ verges de dentelle étroite pour la garniture. Un joli Motif-Floral No 11355 orne le devant de ce jupon. La jupe froncée se coud au corsage.

2512—Jupon pour enfant. Taille 1 à 5 ans. Taille 4 ans demande 1½ verge de nainsook de 36 pouces de large — 2¼ verges de dentelle étroite — 1½ verge de dentelle pour le volant. Un Motif-Floral No 12367 est brodé sur le devant, à gauche. Ce jupon ferme sur les épaules.



Kimono 2666 Costume de Gymnastique 7964

3100—Blouse pour garçons. Taille 6 à 14 ans. Taille 6 ans demande 1½ verge de madras de 36 pouces de large. Le col est posé sur une bande. La blouse a un empiècement carré en arrière et ferme sur le devant au-dessous d'un pli plat.



Blouse "Middy" 3005

Blouse 3100

Bouffants 3198



Bouffants 2210

Tablier 2920 Motif-Appliqué 12978

poches. La ceinture à deux pièces se noue en arrière. Les poches peuvent être omises. On emploie généralement le Guingan, le crêpe coton et la cretonne fleurie.

SUITE DES DESCRIPTIONS PAGES 48 ET 49



Une actrice raffolée des poudres

par Edna Wallace Hopper

Les étoiles de la scène et de cinéma avec qui je suis en relation, sont les plus grandes amatrices de poudre qui soient en existence. Une belle apparence veut tout dire pour elles, et elles paient n'importe quel prix pour l'obtenir.

Mes poudres ont toujours été préparées par des experts fameux. Elles me coûtent \$5.00 la boîte. Elles sont exquises à ce point que mes amies m'ont toujours suppliée de leur en fournir.

Il y a quelques années je commençai de fournir mes préparations de beauté aux femmes. Mais je savais que la plupart des femmes ne paieraient jamais ce que je payais moi-même pour les poudres. Cependant elles m'inondèrent d'innombrables demandes pour les poudres que j'employais.

Je m'adressai alors aux fabricants. Je leur dis que je pouvais placer des millions de boîtes de poudre s'ils pouvaient m'en fournir une identique à la mienne mais à un prix à la portée de toutes les bourses.

C'est ce qu'ils ont fait. Ce sont les poudres mêmes que j'emploie qui vous sont offertes. On les trouve à tous les comptoirs d'articles de toilette.

Il y en a deux sortes. L'une est une poudre de cold cream, lourde, adhérente, basée sur ma Crème de Jeunesse. Je l'aime parce qu'elle adhère et demeure. Mais plusieurs préfèrent une poudre légère et volatile, de sorte que l'on en fournit des deux sortes.

Ce sont des poudres exquises. Une recherche de quarante ans à travers le monde ne m'a permis de trouver rien qui leur puisse être comparé. Je suis enchantée de pouvoir, aujourd'hui, en fournir à toutes celles qui aiment une fine poudre pour le visage.

Adressez ce coupon pour avoir des échantillons et mon "Livre sur la Beauté" (Beauty Book). Vous acquerrez ainsi une nouvelle conception de ce que doit être une poudre moderne pour le visage.

Echantillon Gratis

Edna Wallace Hopper,
536 Lake Shore Drive,
Chicago.

Je veux essayer

Poudre Crème
de Jeunesse

Poudre
pour le visage

Blanc Chair Pêche Brunette

QUAND L'APPÉTIT S'EN VA

Consultez le cuisinier autant que le médecin; le maraîcher autant que le pharmacien.

Par PERRETTE BRIZARD

L'HIVER, qui se prolonge rigoureusement en mars, par des tempêtes, du froid, de l'humidité qui nous glace encore à plaisir, a aussi des effets contradictoires. Tandis qu'en apparence, l'hiver semble vouloir se continuer indéfiniment, il nous révèle quand même l'approche du printemps et par une infinité de voies nous annonce le renouveau.

La ménagère, la mère d'une famille où les enfants croissent et se développent, ressent, à cette époque, certaines inquiétudes et souvent, le soir, devant des figures fatiguées et des appétits incertains, elle s'interroge sur la cause de ces faits.

Les mets favoris ne sont plus accueillis avec grand enthousiasme; le menu est souvent critiqué et on ne s'intéresse plus guère à la question de la nourriture.

Autrefois, lorsque cet état déprimant s'emparait de la famille, la grand-mère, avec calme et dextérité, mélangeait de généreuses quantités de melasse et de soufre, en espérant un bon résultat, qui se produisait quelquefois. Les idées modernes nous ont apporté d'autres recettes en faisant une plus large part à la diète, à l'addition de certains éléments nécessaires à notre système, à l'élimination d'autres produits reconnus superflus.

En somme, que voulons-nous? Pourquoi les viandes et les mets recherchés nous répugnent-ils alors?

La réponse est très simple. C'est, en vérité, les mets naturels, frais et récemment arrachés à la terre, que nous désirons. Notre estomac ne désire plus les lourds mets d'hiver, si fins qu'ils soient. Instinctivement nous avons recherché les mets riches en calories; maintenant, nos besoins sont différents plus légers et logiquement, nous conduisent à nous nourrir de fruits et de légumes.

La femme qui habite un centre commercial résoudra facilement ces problèmes car, s'il est trop tôt pour la culture des fruits et des légumes, elle puisera à même le marché de la ville où elle trouvera en quantité voulue les laitues, choux-fleurs, tomates, concombres, fèves, asperges, rhubarbe, ananas très frais et une abondance de fruits acides, tels que les oranges pamplemousses, les citrons et une grande quantité de comestibles. Il est entendu que ces choses sont coûteuses, mais une petite quantité suffit pour stimuler l'appétit et elles ne peuvent être considérées comme extravagantes si elles sont consommées avantageusement. Il faut d'ailleurs constater que le prix de ces fruits et légumes frais, importés, n'est pas aussi élevé qu'on aurait pu le prévoir en lui comparant le haut coût, durant l'hiver, des produits domestiques.

Tout de même, dans les endroits où les prix ont crû déraisonnablement, il faut rechercher d'autres moyens de stimuler l'appétit de la famille; des méthodes qui suppléeront à la nouveauté des aliments. Les plus efficaces nous paraissent être:

I. — LA VARIÉTÉ. — Essayez de réussir l'opposé de ce que vous avez servi jusqu'alors; oubliez les mets réguliers. Si le bifteck, le porc, les bouillis, les côtelettes et le bœuf ont composé vos menus d'hiver, procurez-vous des langues marinées ou une langue fraîche que vous pourrez mariner vous-même en l'immergeant, pendant une semaine, dans la saumure; faites-la bouillir, pelez-la et servez-la chaude ou froide, en la laissant refroidir dans son jus, découpez-la en tranches très minces et servez-la sur un lit de laitue ou de chou haché, et décorez de pointes de

betteraves vinaigrées froides et de rondelles d'œufs bouillis très durs. Si vous le désirez plutôt, découpez la langue en tranches très minces, faites une gelée de son jus, aromatisez-le bien et servez, après avoir fait prendre, dans un moule, une forme agréable.

Ou encore, achetez la moitié d'un jambon — de préférence dans la partie épaisse — et faites-le bouillir vous-même. Sa belle couleur rose, son gras aussi tendre que la gelée, ne rappelleront rien le jambon cuit du charcutier. Si votre famille n'est pas nombreuse, achetez — en la choisissant bien — une tranche épaisse de jambon; immergez-la pendant une nuit ou plusieurs heures, dans l'eau froide, cuisez-la dans une casserole en la recouvrant de lait frais. Servez-la avec des légumes frais.

Certains soirs, essayez une omelette entremêlée de petits morceaux de langue épicée et un assaisonnement agréable. Ce mets sera probablement très aimé car, en somme, tout ce qui variera de la routine des menus ordinaires, sera apprécié.

Chaque matin, commencez votre déjeuner en mangeant un fruit. Si les fruits naturels sont rares, ne doutez pas de l'excellence des pêches sèches, des abricots, des pommes, des prunes et des dattes attendris par une courte cuisson et légèrement sucrés. Les pommes bouillies cuites au four ou fraîches, sont toujours appréciables, et quelques raisins, également bouillis et servis avec les céréales, le matin, auront un effet stimulant.

AU SUJET DES CÉRÉALES: si vous avez l'habitude du gruau n'hésitez pas à n'en plus servir, s'il n'est plus mangé avec goût. Remplacez-le par des céréales, apprêtées ou non avec de la crème, du lait frais et riche, et souvent avec des fruits bouillis, des tranches de bananes qui suffiront si vous n'avez autre chose.

Les œufs se sont vendus si chers durant tout l'hiver qu'ils deviennent un régal à l'époque où les poules pondent plus généreusement. Servez beaucoup de poisson à ceux qui l'aiment. En réalité, le poisson sec, tel que la merluce sèche, est reconnu comme étant un apéritif et un genre d'apéritif qui satisfait heureusement la faim qu'il engendre. La morue en sauce crémeuse — l'espèce qui se vend en paquets — sera appétissante si vous la servez rarement, ou n'importe quel poisson frais, haché avec une fourchette d'argent, mélangé à une purée de pommes de terre, assaisonné de sel et de poivre, humecté de lait, frit dans la farine, fera des boulettes légères, appétissantes.

Grillez votre bacon plutôt que de le frire; il vous sera beaucoup plus profitable.

Pour obtenir une diversion, mentionnons encore:

2. — LES PRODUITS EN CONSERVES. — Quel préjugé injuste ces mots éveillent peut-être en

vous esprit! Nous avons l'habitude du blé-d'Inde, des pois et des tomates en conserves, depuis le temps où on se les procurait à "trois boîtes pour vingt-cinq cents" en ayant le privilège la plupart du temps, d'en choisir une de chaque espèce.

La prochaine fois que vous magasinerez, observez bien les rayons chez votre épicière. Vous y verrez sûrement des bocaux et des boîtes de fèves vertes ou jaunes, des petites betteraves choisies — que vous saluerez avec contentement, si votre réserve est épuisée — des boîtes d'asperges — qui sont coûteuses, mais d'un goût très fin — des ananas, conservés en anneaux très appétissants, si délicieusement aromatisés qu'un grand nombre de ménagères ont cessé de s'imposer le travail de les conserver elles-mêmes, assurant que les fruits du midi sont meilleurs et aussi bon marché. Les poires, les pêches et tous les autres fruits sont là pour suppléer aux réserves de la maison qui s'épuisent si vite.

Et le placard à fruits de la maison? En tirez-vous tout le parti que vous devez? Que pensez-vous d'une salade aux fruits, pour dessert, au lieu des pêches et des prunes conservées que vous avez l'habitude de servir? Ouvrez un bocal de pêches, de poires et de framboises, tranchez les gros fruits, ajoutez une couple de bananes tranchées et les framboises. Mettez le tout au frais, pendant une heure au moins, et servez dans des verres avec des biscuits secs ou du gâteau frais.

Causez une surprise à la famille, en servant à chacun une moitié de pêche bien étendue sur une feuille de laitue et surmontée d'une cuillerée de mayonnaise légère!

Un bol de cristal, doublé de gâteau tranché, rempli de fruits mélangés, recouverts de frangipane ou de crème fouettée constitue un plat joli et délicieux. Et de cette manière vous pouvez varier à l'infini.

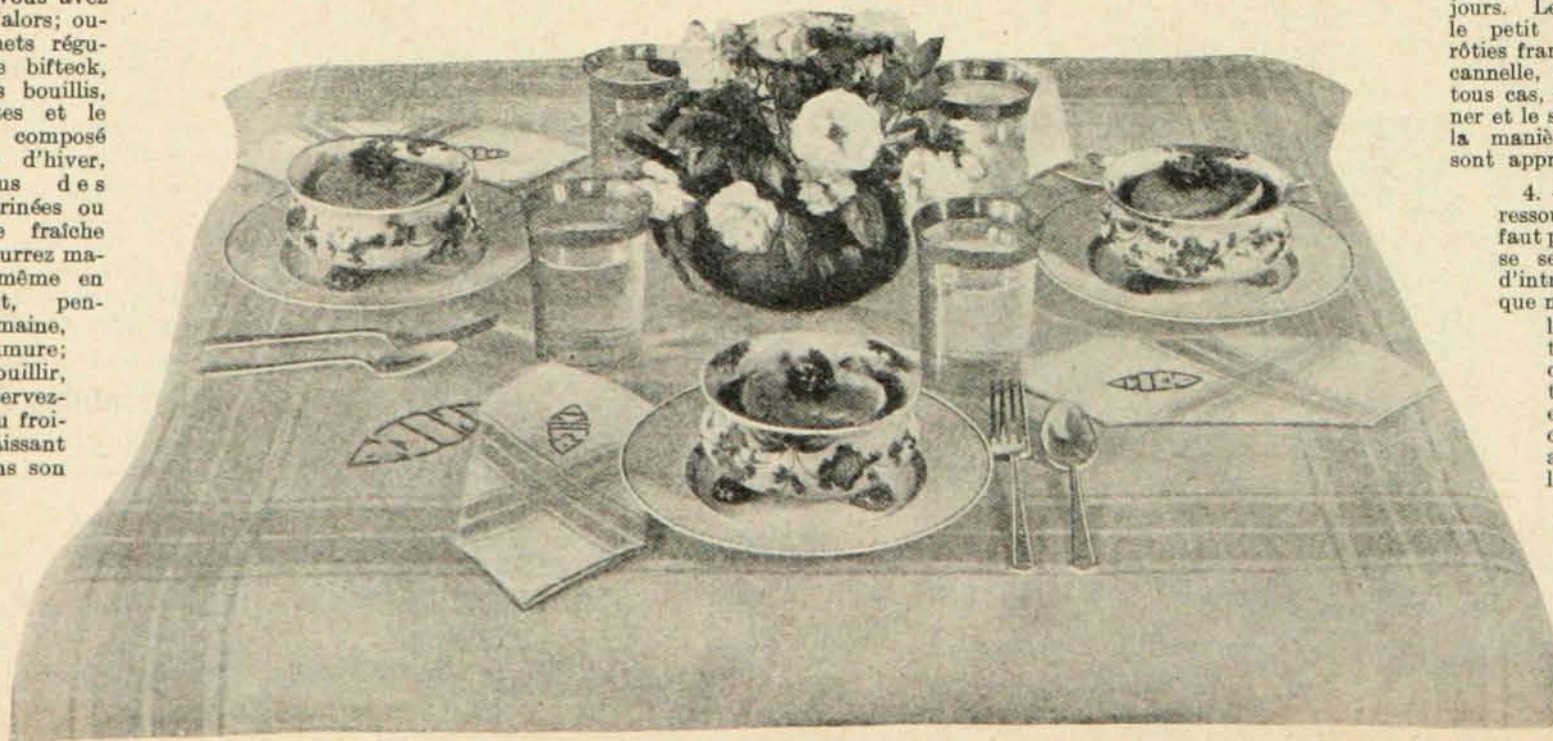
3. — NE CRAIGNEZ PAS DE REMPLACER LES POMMES DE TERRE ET LE PAIN. — Même fréquemment, substituez-leur du riz ou du macaroni bouilli. Quand vous les servez, renouvelez leur apparence ou leur goût. Apprêtez les pommes de terre de manières nouvelles: faites-les cuire au four, frire dans la graisse, réduisez-les en riz ou en purée et, après les avoir ainsi déposées dans un plat, ajoutez sur le dessus des pointes de fromage ou de beurre; apprêtez-les aussi à la crème en les dentelant et servant parfois, à chaque personne, son petit plat; dans une salade, avec un diner froid où à déjeuner les patates sucrées peuvent être utilisées en des plats variés.

AU SUJET DU PAIN; si vous boulangez vous-même, faites souvent des brioches, du pain de maïs, des gâteaux pour le thé, des biscuits et des pains de son que nous avons appréciés pendant la guerre et n'oubliez pas surtout le bon "Johnny Cake" que nous aimons tous jours. Les crêpes pour le petit déjeuner, les rôties françaises ou à la cannelle, des rôties, en tous cas, pour le déjeuner et le souper, suivant la manière dont elles sont apprêtées.

4. — Une simple ressource dont il ne faut pas manquer de se servir est celle d'introduire quelque nouveauté dans le service de la table, d'ajouter quelques fantaisies qui, par elles-mêmes, constituent un attrait pour les aliments en les faisant apparaître différents et meilleurs.

Servez les aliments dans les

(Voir la suite p. 51)



POUR GOUTER APRES LE BRIDGE

L'instant où les gourmandises ont tous les "honneurs".

"Sandwiches" au Poulet

1 boîte de poulet désossé
Olives farcies
Pain, laitue et mayonnaise
Sel et poivre

HACHEZ le poulet, ajoutez les olives et assaisonnez de poivre et sel; mélangez avec la mayonnaise pour en faire une pâte. Coupez le pain de la forme désirée, mettez une feuille de laitue sur une tranche de pain, étendez la pâte de poulet puis une autre feuille de laitue et recouvrez d'une autre tranche de pain.

"Sandwiches" aux Noix

UNE bonne sandwich aux noix se fait avec du chocolat râpé, pas sucré, humecté de crème douce et mêlé avec des amandes râpées. Étendez cette pâte entre deux tranches de pain beurré et après les avoir réunies ensemble coupez-les de forme ronde et roulez dans le sucre en poudre.

Biscuits à la Cannelle

2 tasses de farine
5 cuillerées à thé de poudre à pâtisserie
1/2 cuillerée à thé de sel
1 cuillerée à table de sucre
2 cuillerées à table de graisse
1 œuf (jaune)
1/2 tasse de lait.

MELANGEZ la farine, la poudre à pâtisserie, le sel et le sucre. Ajoutez la graisse, le jaune d'œuf qui aura été battu auparavant. Mêlez et ajoutez le lait. Étendez sur la planche à pâtisserie à environ un pouce d'épaisseur, couvrez d'une mince couche de beurre, saupoudrez de sucre et de cannelle puis roulez lentement la pâte comme pour un roulé (jelly roll). Coupez de l'épaisseur d'un pouce environ et faites cuire dans un four à chaleur modérée. On peut aussi préparer ces biscuits à l'avance et ne les faire cuire qu'une demi-heure avant de les servir frais et chauds. Le temps de la cuisson est environ 15 minutes.

Voici deux menus très simple mais qui plairont certainement parce qu'ils sont différents:

MENU

Biscuits à la Cannelle
Marmelade aux Oranges
Thé Russe

MENU

Gâteau, Dattes et Noix avec Crème fouettée
Café

Salade aux Ananas

PLACEZ les feuilles de laitue sur une assiette plate, et mettez sur chaque feuille de laitue, une tranche d'ananas puis au milieu une cuillerée de mayonnaise. Saupoudrez de noix hachées.

"Sandwiches" aux Olives

24 olives
1/2 asse céleri
1-8 cuillerée à thé de moutarde
1 cuillerée à thé de sauce tomate (ketchup)
2 cuillerées à table de biscuits soda
1 tasse de mayonnaise

HACHEZ très fin 24 olives et une 1/2 tasse de céleri. Ajoutez 1-8 cuillerée à thé de moutarde, 1 cuillerée à table de sauce tomate, 2 cuillerées à table de biscuits écaillés puis 1 tasse de mayonnaise. Mélangez bien afin d'obtenir une belle pâte. Étendez cette pâte sur du pain beurré, recouvrez d'une autre tranche de pain puis coupez en carrés environ un pouce et demie d'épaisseur.

Salade de Poulet sur Canapés

FAITES une salade de poulet et tenez au froid jus qu'au moment de servir. Faites rôtir délicatement des tranches de pain brun, beurrez et coupez-les en triangles. Lorsque les toasts sont chauds, étendez sur chaque toast la salade froide. Garnissez de laitue, olives et radis.

Thé Russe

SERVEZ le thé frais accompagné de tranches de citron dans lesquelles on aura piqué des clous de girofle; puis mettez une cerise pour chaque tasse de thé. Servez avec ou sans sucre.

Si l'occasion demande un menu plus recherché, les suivants vous plairont sûrement:

MENU

Salade de Poulet sur Canapés
Olives Radis
Suprême Tutti-Frutti
Café

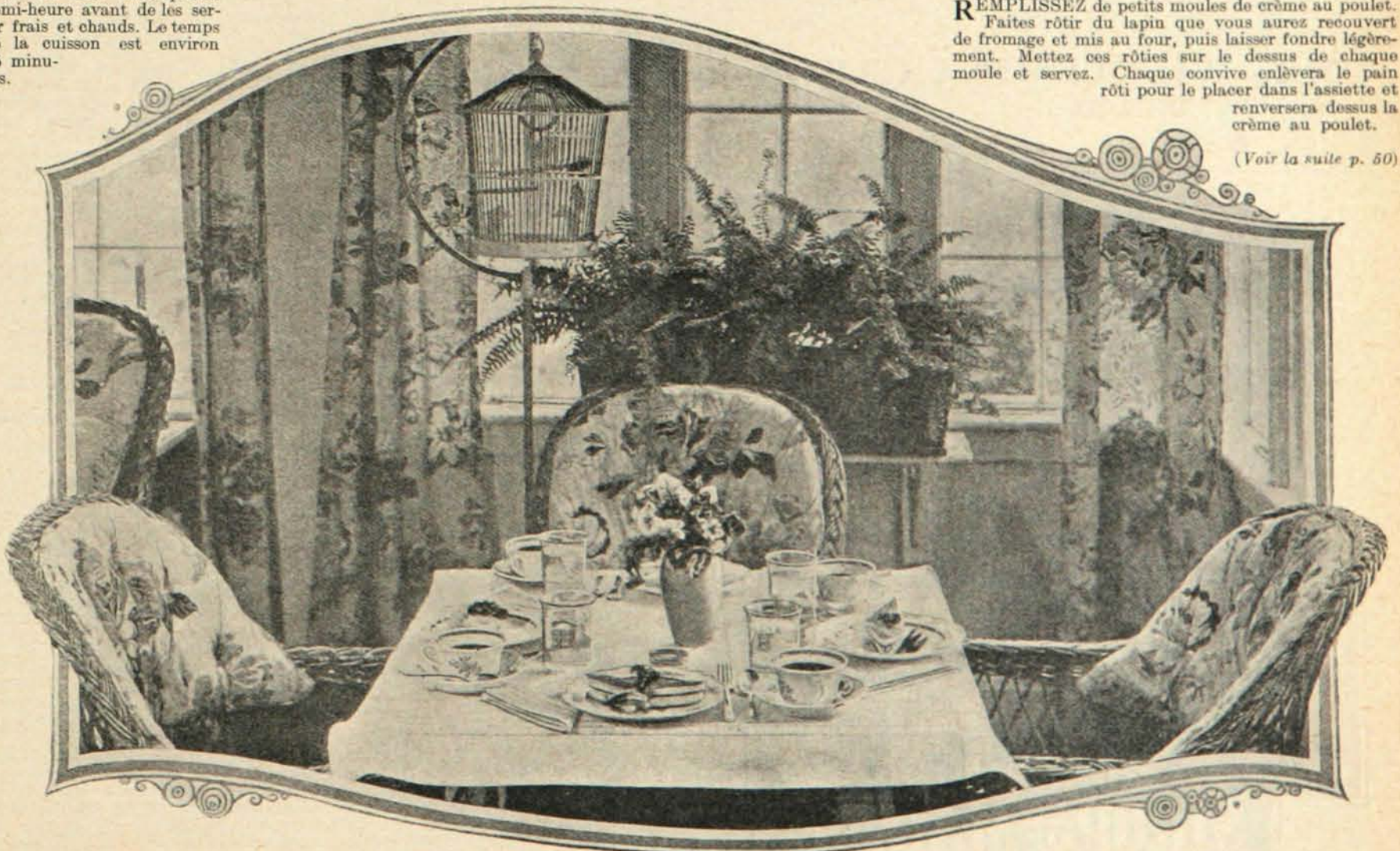
MENU

Tartelettes au Poulet
Olives Cœurs de Céleri
Petits Pains Chauds
Salade aux Ananas
Café

Tartelettes au Poulet

REMPLISSEZ de petits moules de crème au poulet. Faites rôtir du lapin que vous aurez recouvert de fromage et mis au four, puis laissez fondre légèrement. Mettez ces rôties sur le dessus de chaque moule et servez. Chaque convive enlèvera le pain rôti pour le placer dans l'assiette et renversera dessus la crème au poulet.

(Voir la suite p. 50)



LA BOMBE

Mariés depuis bientôt un an, Jacques et Pierrette habitaient un coquet appartement d'une rue fashionable de la ville. Jacques, commis dans une maison de commerce, gagnait assez d'argent pour que le couple puisse vivre confortablement, mais sans luxe. Pierrette avait trouvé le moyen d'orner son home de ces mille riens qui font des intérieurs des nids où l'on aime se retrouver, se reposer et oublier les tracas de la journée.

Jacques entraînait toujours à la maison le cœur joyeux, tout heureux de se trouver près de Pierrette qui, de sa fenêtre, épiait le retour de son mari. Jacques était fier de sa femme et son amour pour elle était sans bornes. Il aimait à voir Pierrette bien mise et ne trouvait rien de trop beau pour elle, aussi la jeune femme était-elle toujours d'une extrême élégance; ses costumes et ses toilettes étaient toujours du dernier goût.

Les amies de Pierrette trouvaient curieux qu'elle put faire de telles dépenses avec le salaire que gagnait son mari. Les bonnes langues allaient leur train et au cercle de couture dont Pierrette faisait partie, il arrivait souvent qu'un silence gêné se produisît à son entrée. On chuchottait des suppositions malveillantes. Des bonnes âmes craignaient la banqueroute pour le jeune couple et d'autres allaient jusqu'à douter de l'honnêteté de Jacques. On craignait l'emprisonnement. Tous ces bavardages étaient parvenus aux oreilles de Pierrette et après en avoir fait part à son mari, tous deux résolurent d'y mettre fin.

C'est ainsi qu'un jour toutes les anciennes amies de Pierrette reçurent l'invitation suivante:

"Madame X... recevra le 3 mars, à un bridge, et vous prie de lui faire l'honneur de votre présence".

"On lancera une bombe."

R. S. V. P.

Au jour dit, les bonnes amies de Pierrette se rendirent à l'invitation de Pierrette. Chacun la complimentait sur son intérieur et sa toilette. Elles s'extasiaient sur les petits amours en marbre qui ornaient la cheminée, sur la table laquée du boudoir, etc. Pierrette remarquait cependant, dans tous ces compliments, une pointe d'ironie qui ne pouvait s'empêcher de percer.

Bientôt on se mit à table pour le bridge et la partie allait son train lorsque Pierrette dit à ses amies: "Je vous ai promis une bombe, je crois qu'il est temps de la lancer." "Depuis quelque temps, je remarque que vous avez changé à mon égard. Vous me trouvez gaspilleuse et vous craignez que mon mari ne soit un voleur. Il n'en est rien et pour faire cesser ces calomnies, je vais vous dire d'où vient l'argent nécessaire à payer tout ce qui est superflu. Il y a quelques mois, je remarquai une annonce dans un journal et j'y répondis. Je pris rendez-vous avec Mlle W. Caron, 5308 ave du Parc, et depuis ce temps, je gagne autant d'argent que mon mari. Le moyen est bien simple. J'ai pris une agence du fameux corset Spirella. Chacune de vous peut en faire autant et je vous engage fortement à vous occuper de la chose dès maintenant et de cette façon vous cesserez vos propos malveillants à mon égard."

Mesdames,

Que vos heures de loisir ne soient pas perdues pour vous. Prenez une agence de Corset Spirella et augmentez vos revenus. Faites comme la Pierrette dont vous venez de lire l'histoire.

Téléphonez et prenez rendez-vous.

Mlle WILHEMINA CARON

5308 AVENUE DU PARC.

Tél. ATLantic 5352.

Il stimule la Croissance des Enfants

Les médecins le recommandent à cause de son pourcentage élevé de dextrose — l'élément producteur d'énergie dans la nourriture



C'est l'aliment producteur d'énergie par excellence — il est pur, nourrissant et délicieux. Donnez-leur en autant qu'ils en veulent!

CB12

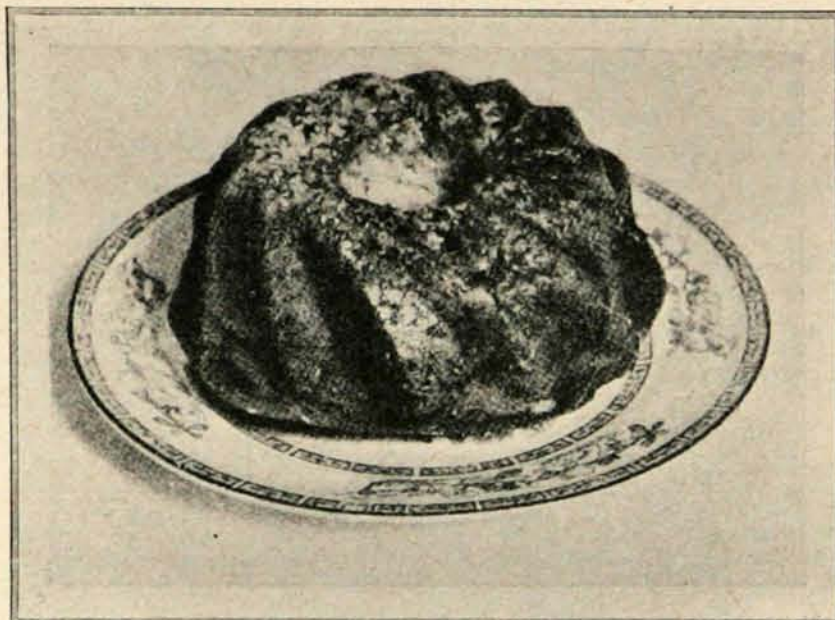
EDWARDSBURG

CROWN BRAND

SIROP DE MAÏS

The CANADA STARCH CO. LIMITED-MONTREAL

Quelque chose de bon comme dessert



Pudding aux Fruits

BEURREZ un plat creux, qui va sur le feu, couvrez-le entièrement d'une abaisse de pâte feuilletée ou brisée et la laissant dépasser un peu le bord, puis piquez-là au fond ça et là avec la pointe d'un couteau pour que la vapeur ne la soulève pas. Cela étant fait, mettez dans ce plat, selon la saison, si vous le voulez, un mélange de fraises, de cerises, de groseilles rouges, des pommes, des poires coupées, des pêches, des abricots, etc., que vous saupoudrez ensuite d'assez de sucre en poudre; recouvrez ce pudding d'une autre abaisse de l'épaisseur du petit doigt; collez-la avec celle de dessous en la festonnant un peu avec le couteau. Cela étant fait, vous pratiquez un trou au milieu pour faciliter l'évaporation; dorez ensuite avec l'oeuf et faites cuire ce pudding dans le four chaud, pendant trois-quarts d'heure environ. Parfumez-le au sortir du four, si c'est votre goût.

Le pudding aux fruits est un entremets sucré, peu coûteux et très estimé. Il est prudent de ne remplir le plat qu'au trois-quarts parce que dans la cuisson il rend, selon la nature des fruits, beaucoup de jus, qui pourrait se répandre hors du plat s'il était trop plein.

Pudding aux Cerises

METTEZ en crème, 1/2 tasse de sucre et 1/2 tasse de beurre; ajoutez les jaunes de six oeufs qui auront été battus préalablement; ajoutez à ce mélange, 1/4 de tasse de mie de pain et 1/4 de tasse d'amandes hachées finement, puis les blancs des oeufs montés en neige. Mettez dans un plat, en verre, allant au four, couvrez de cerises, saupoudrées de sucre et laissez cuire dans un four à chaleur modérée environ 30 minutes. Servez la pudding avec de la crème fouettée.

Petits Pâtés au Riz

PREPAREZ le riz de la façon ordinaire, ensuite liez-le avec deux ou trois jaunes d'oeufs pour la quantité d'une livre de riz environ, puis étendez-le sur un plat légèrement beurré, faites de sorte qu'il ait une épaisseur de deux doigts et qu'il soit bien uni à la surface.

Quand il est refroidi, coupez-le en forme de petits pâtés; dorez-les avec des oeufs de tous les côtés et faites-les cuire à un four chaud, jusqu'à ce qu'ils aient acquis une belle couleur d'or. Faites un creux au milieu et garnissez.

Pudding au Pain

PRENEZ de la mie de pain rassis; coupez-la en forme de carré long et en tranches émincées et bien égalisées; rangez-les en une couche dans un moule que vous aurez bien enduit de beurre; placez au-dessus de cette couche des raisins épépines de l'écorce d'orange, et un peu de cédrat; continuez à remplir le moule jusqu'aux trois-quarts parce que le pudding monte dans la cuisson. Cela étant fait, cassez dans un plat creux quatre oeufs; ajoutez-y deux ou trois cuillerées à bouche de sucre en poudre ainsi qu'une pincée de sel; battez bien le tout ensemble en y ajoutant deux grands verres de lait froid, versez le tout sur le pudding de manière à ce que le pain baigne, puis faites-le cuire au bain-marie, pendant une heure, ou plutôt jusqu'à ce que la crème soit prise et qu'il puisse acquiescer assez de consistance pour se tenir ferme lorsqu'il sera démoulé. Démoulez et servez. Le pudding au pain est un entremets peu coûteux et vite préparé.

Pudding aux Oranges

METTEZ en crème 1 tasse de sucre et les jaunes de six oeufs; ajoutez 1/4 lb. d'amandes hachées, le jus et l'écorce d'une orange puis les blancs des oeufs, montés en neige. Faites cuire dans un four à chaleur modérée environ 30 minutes, c'est-à-dire jusqu'à bonne consistance. Laissez refroidir dans le même plat et recouvrez d'une glace ou meringue garnie de tranches d'oranges.

Tourte à la Marmelade de Pommes

ELLE se prépare le plus ordinairement avec de la pâte feuilletée. Vous formez une abaisse ronde et vous piquez le fond avec la pointe du couteau afin qu'il ne se soulève pas, puis vous étendez par dessus une couche de marmelade de pommes en laissant tout autour de la pâte une largeur de deux doigts sans y mettre de la marmelade. Cela fait, formez une nouvelle abaisse ronde de la même grandeur que la première ayant l'épaisseur d'un petit doigt environ. Vous mouillez ensuite avec de l'eau le tour de la tourte, placez au-dessus la seconde abaisse d'une manière juste et bien égalisée, puis festonnez-la autour et au-dessus, selon votre goût; dorez et faites cuire.

La tourte à la marmelade se prépare aussi avec de la pâte brisée. Vous pouvez aussi former au-dessus de la tourte, selon votre goût, un grillage avec des filets de feuilletage pour remplacer la couverture. Dans ce cas, il est nécessaire de l'entourer d'une bande de pâte.

Essayez les huîtres pour faire diversion

Huîtres en Coquille

DÉTACHEZ un certain nombre d'huîtres de leurs coquilles, faites-les blanchir dans de l'eau et sauter sans les faire bouillir, avec un morceau de beurre, persil haché, poivre et jus de citron. Prenez ensuite les plus grandes coquilles que vous laverez avec soin, après avoir crevé dans le fond de l'écaille une mince lame nacrée qui ferme une cavité remplie d'une eau fétide que l'on désigne sous le nom d'amer. Cette cavité sans issue ferait explosion sur le feu et infecterait la préparation qui remplit l'écaille; mettez quatre huîtres dans chaque coquille, recouvrez-les de sauce et de chapelure, placez-les un moment sur le grill et servez chaud.

Huîtres étuvées

FAITES un lit d'huîtres dans un plat ovale et saupoudrez de sel, poivre, beurre et ensuite un lit de biscuit écrasés et un autre lit d'huîtres; saupoudrez ces dernières et recouvrez-les de biscuits. Sur les biscuits écrasés, râpez de la noix muscade et quelques petits morceaux de beurre. Faites cuire 20 minutes dans un four à chaleur modérée jusqu'à belle coloration. Les

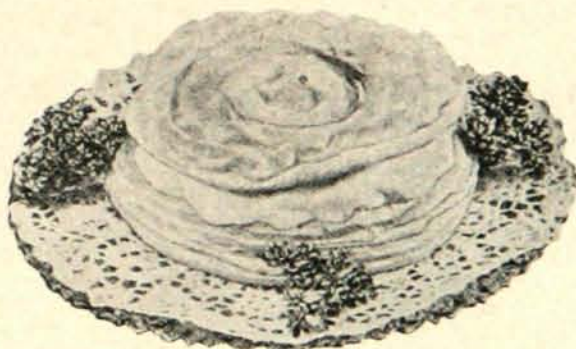
ment servis très chauds, c'est une qualité essentielle.

Canapés aux Huîtres

LAVERZ bien les huîtres, étendez-les sur une serviette sèche puis saupoudrez-les de sel et de poivre. Bordez chaque huître d'une tranche de bacon coupée très mince et maintenue par un cure-dents. Faites-les sauter vivement dans une friture très chaude, quelques instants avant de servir, jusqu'à ce que le bacon soit croustillant. Mettez sur des tranches de pain rôti (toasts), versez dessus quelques gouttes de la graisse du bacon; garnissez et servez.

Observations sur les Assaisonnements

ON appelle "assaisonnements" tous les condiments et les hauts goûts qui



Vol-au-Vent aux Huîtres

jouent un rôle important et même indispensable dans l'alimentation; ce n'est pas, en effet, ce que l'on mange qui nourrit, mais ce que l'on digère. Les substances préparées avec des assaisonnements proportionnés et bien combinés, provoquent l'appétit, qui est l'indice d'une digestion facile et régulière.

Ces assaisonne-

ments peuvent être divisés en trois classes, qui sont:

1°. Les condiments qui comprennent: le sel, le poivre, le piment ou poivre de Cayenne qui est d'une couleur rougeâtre et d'une piquante saveur (plus forte que celle que peut produire le poivre ordinaire mis à aussi forte dose que ce soit). On emploie le piment dans plusieurs sauces piquantes ragoûts certains potages, etc.

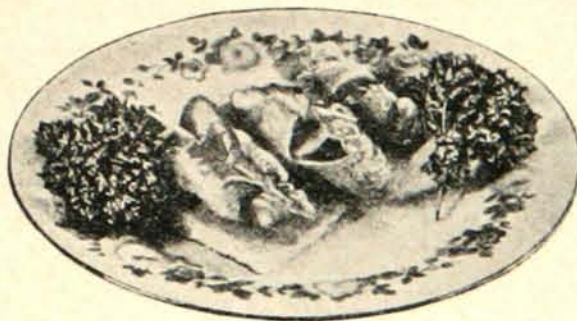
Les épices, la cannelle, les clous de girofle, le vinaigre, les câpres, la moutarde, la noix muscade, les cornichons, etc., ainsi que le gingembre, racine qui nous vient des Indes et des Antilles, et qui a un goût brûlant et aromatique quand il est réduit en poudre. On l'emploie souvent dans la cuisine, même dans la bière, dans les plum-pudding et les confitures.

2°. Les aromates comprennent l'oignon, l'échalotte, l'ail, la ciboule, le persil, le cerfeuil, le genévrier, etc.

3°. Les hauts-goûts, qui comprennent le thym, le serpolet, la marjolaine, le laurier, la sauge, la sarriette, etc.

On peut aussi classer au rang des assaisonnements, le jambon, le lard salé et même la chair à petites saucisses. Ces auxiliaires, agrémentées de fines herbes pilées, ou hachées avec le reste de viandes bouillies ou rôties, qui ont perdu leur saveur, leur communiquent un goût plus relevé. Vous pouvez aussi utiliser les rognures des côtelettes ou d'autres débris de viandes crues en les ajoutant

(Voir la suite page 51)



Canapés aux Huîtres

proportions sont: 4 biscuits, 2 cuillerées à soupe de beurre et 1 cuillerée à thé de poivre pour une pinte d'huîtres. Vous pouvez, si vous aimez, remplir le plat jusqu'à un pouce du bord.

Vol-au-Vent aux Huîtres

AYEZ de la pâte feuilletée, abaissez-la avec le rouleau à pâtisserie à peine de l'épaisseur du petit doigt, ensuite coupez les petits pâtés avec un moule rond ou à défaut avec un verre ordinaire; puis formez au milieu le couvercle rond avec un moule plus petit ou bien avec la pointe du couteau en l'enfonçant légèrement à la surface. Mettez chaque petit pâté sur la plaque à pâtisserie; dorez-les avec un oeuf bien battu, en ayant bien soin de ne rien laisser couler autour, car l'oeuf collerait le feuilletage et l'empêcherait de monter à la cuisson. Mettez dans un four chaud et laissez-les cuire pendant vingt minutes environ.

Aussitôt que vous les aurez sortis du four, ôtez chaque couvercle à l'aide d'un petit couteau pointu ainsi que la pâte non cuite qui est à l'intérieur.

Un instant avant de servir, vous mettez les petits pâtés chauffer à la porte du four, vous les emplissez ensuite avec une farce d'huîtres seule ou mêlée de champignons, ou, à votre volonté, avec des ris de veau, préparés au jus.

Les petits pâtés sont un hors-d'œuvre très bien accueilli même dans les dîners de cérémonie.

Les petits pâtés doivent être égale-



Riche Arôme
Saveur Délicieuse
THÉ ET CAFÉ

SEAL BRAND
de

Chase & Sanborn



Gin Canadien
Melchers
Croix d'or

(Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	42 onces	\$3.80
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

The Melchers Gin & Spirits Distillery Co., Limited
MONTREAL

MON MAGAZINE

est publié par la Compagnie de Publication Mon Magazine, J.-L. K. Laflamme, directeur et G. Laurin, gérant-général, au No. 120 rue Ste-Catherine Est. Imprimeurs, "La Patrie", 120 rue Ste-Catherine Est, Montréal.

L'Ecrivain Facile

ROYAL

Comparez
le Travail



Comparez
le Travail

La sténographe qui emploie un clavigraph ROYAL, l'écrivain facile, augmente, par le fait même, son efficacité et sa valeur.

Téléphonez-nous votre demande
d'une démonstration.

ROYAL TYPEWRITER COMPANY LIMITED

145, rue St-François Xavier,

Main 1491

MONTREAL

MAin 1492

Le Petit Capet dans sa prison du Temple

(Suite de la page 15)

réalité, une hygiène défectueuse, un régime mal compris, la grossièreté et la rudesse de ce milieu dans lequel il vit, le chagrin qu'il éprouve d'être éloigné des siens — et je ne parle pas des mauvais traitements qui furent peut-être exceptionnels mais qu'on ne peut complètement nier — le prédisposaient à la maladie et, sans doute, quoi qu'on en dise, en avaient développé chez lui les germes.

Voilà ce qu'il est, en dépit de tous les certificats, un candidat à la scrofule, à la tuberculose, aux maladies de l'intestin, le 21 janvier 1794, le jour où on le prive à la fois de soin, de distraction, d'air, presque de lumière, le jour où on l'enferme dans une chambre qui sera un véritable cachot et où il restera pendant six mois.

Pourquoi cette claustration que M. Lenôtre, ramenant tout à sa thèse évasionniste, appelle "une imagination inconcevable, à moins d'une nécessité impérieuse..." ? Elle s'explique, je crois, très facilement.

D'abord, pour des raisons d'économie, qui, alors, s'imposaient. On ne pouvait plus payer Simon, on n'aurait pas pu davantage payer son successeur, et la Commune voulait faire du Temple une prison au rabais.

Ensuite, je l'ai déjà indiqué, par mesure de précaution, et je dois remarquer à ce propos que cette mesure de précaution, telle qu'on l'appliquait, ne se concevait qu'à l'égard du vrai Louis XVII. A l'égard d'un substitué, elle n'aurait pu suffire, puisqu'elle ne dérobaît pas la vue du prisonnier, puisqu'elle ne l'aurait pas empêché d'être entendu, d'être écouté, de s'étonner, de se plaindre, de révéler à un gardien, à un municipal, le nom de sa famille. Un substitué, on l'aurait caché à tous les regards, ou, plus vraisemblablement, on l'aurait supprimé, avant qu'il pût dire un mot et se trahir.

Autour du fils de Louis XVI, autour de celui que l'on condamna, le 21 janvier 1794, à une plus dure captivité, dont il devait mourir le 8 juin 1795, s'était formé un parti de royalistes, de modérés ou simplement d'honnêtes gens indignés, et un parti qui, surtout en province, s'agitait chaque jour davantage.

Prisonnier, cet enfant de neuf ans gênait la République, mais il l'aurait encore plus gênée, mort ou libre. Il fallait donc le garder avec soin, comme un gage, et le mettre à l'abri de toute tentative d'évasion. C'est ce qu'on fit, sans ménagement, sans pitié.

Sur cette triste période de l'existence de Louis XVII, nous ne savons que peu de choses. Parmi les rares renseignements que l'on peut utiliser en toute sécurité, les plus importants sont ceux que donna à Simien-Despréaux le chef de cuisine du Temple, Gagné.

Gagné avait servi, dans les cuisines, aux Tuileries, et par conséquent il connaissait le Dauphin. Il était entré au Temple le 17 août 1792, et il le quitta le 21 octobre 1794. Simien-Despréaux l'interviewa, comme nous dirions aujourd'hui, pour la documentation de son livre sur Louis XVII. Les renseignements qu'il fournit alors — c'était après le 9 thermidor et avant le 8 juin 1795 — sont tellement probants et décisifs sur le déplorable état de santé de Louis XVII, à cette époque, pendant l'été ou l'automne de 1794, que les Evasionnistes, dont ils contrariaient et infirmaient la thèse, se sont empressés de les déclarer suspects et irrecevables. Ils n'en gardent pas moins toute leur valeur.

Hue, ancien premier valet de chambre du Dauphin, qui, après le 9 thermidor, demanda vainement au Comité de sûreté générale l'autorisation de soigner le petit prince dans sa prison et qui signala "son état de dépérissement" à cette époque (1), tenait sans doute ces détails sur les inévitables effets du régime qu'on lui avait fait subir, de Gomin et de Lasne, pas encore en fonctions pendant cette période, mais qui surent bien des choses, sur ce qui s'était passé avant leur nomination, par les récits du personnel du Temple.

En quoi consistait cette claustration, qui fut infligée aussi à Mme Royale, mais qui, pour elle, à cause de son âge plus avancé, de son caractère, des égards relatifs dont elle bénéficia, eut de bien moindres inconvénients.

Les Evasionnistes ne l'ont pas nié — c'était impossible — mais ils s'efforcent, fidèles à leur procédé habituel, de lui enlever de leur mieux ce qu'elle a de plus odieux et de plus susceptible d'agir sur la santé d'un enfant déjà malade.

"La demi-obscurité de la chambre, dit M. Henri Provins, est peut-être, au point de vue matériel, le seul motif de compassion qui soit appuyé sur un fait certain. Il est prouvé que les abat-jour placés au-dessus des fenêtres de l'appartement occupé par Simon et le petit Capet furent rétablis, tels qu'ils étaient avant qu'on en eût détaché une partie. Le

fait ressort d'un arrêté du 25 prairial an II (15 décembre 1793). Cette résolution fut prise à la suite de la déposition d'un commissaire qui apprit au Conseil général que les personnes des environs venaient voir le petit prisonnier et s'apitoient sur son sort."

Il ne sera que trop facile de prouver que le petit prisonnier n'eût pas uniquement à souffrir d'une insuffisance de lumière. On n'aura pas besoin pour cela de recourir à des phrases de mélodrame. La vérité, exposée très simplement, suffira.

La chambre du fond, du deuxième étage, autrefois occupée par Cléry et où coucha, pendant sa maladie la Simon, devait désormais servir de cachot à Louis XVII, jusqu'au lendemain du 9 thermidor.

Cette chambre communiquait avec un couloir qui conduisait aux lieux à l'anglaise, pratiqués dans une des tourelles, et qui, percés d'une fenêtre, aboutissaient, du côté opposé à sa droite, à une porte condamnée qui s'ouvrait sur l'ancienne chambre de Louis XVI.

La porte qui séparait cette pièce transformée en cachot, et d'ailleurs assez vaste, de l'antichambre, porte placée à un des coins de la chambre, à droite, fut coupée, à hauteur d'appui, dans sa partie supé-



Marie-Antoinette et ses enfants par Mme Vigée-Lebrun (1787)

rieure, et garnie, comme une cage de bête féroce, d'une grille de fer, tandis que la partie d'en bas, consolidée par une plaque de fer, était assujettie, fixée de chaque côté par des clous et des vis. Un guichet était ménagé, avec une petite tablette à double saillie, pour déposer et reprendre les plats, car la porte ne s'ouvrait jamais.

Comme mobilier, un grand lit, un petit berceau, une table et des chaises.

Un tuyau qui passait à travers le grillage de la porte s'adaptait à un poêle placé dans l'antichambre. Vis-à-vis cette porte, un reverbère. Ce n'est qu'au moment où on allumait ce reverbère que la chambre commençait à s'éclairer un peu. Du matin au soir, les barreaux et les abat-jour des fenêtres, jamais nettoyés, couvertes d'une croûte de poussière, maintenaient la pièce dans une demi-obscurité.

Depuis l'arrêté de la Commune du 22 septembre 1793, la nourriture était celle des détenus ordinaires,

(1) LE DERNIER ROI LEGITIME DE LA FRANCE... Tome I, p. 78. — Un arrêté du Conseil général de la Commune du 22 décembre 1793 prescrivait à l'économiste du Temple, Coru, de faire venir un ouvrier pour placer des abat-jour aux fenêtres des chambres.

avec cette différence que les autres détenus, dans les prisons de la Révolution, pouvaient l'améliorer, en y mettant le prix.

On ne renouvelle plus son linge. Il ne se déshabille plus. Il est, comme le constate sa sœur, dans ses *Mémoires particuliers*, naturellement paresseux et sale, ce qui contribuera à rendre plus dur et plus funeste ce cachot où on le laisse, sans s'occuper de lui. Comment, d'ailleurs, attendre d'un enfant de cet âge, abandonné à lui-même, qu'il se lave avec soin, qu'il fasse son lit, qu'il nettoie sa chambre ?

Le manque d'air, de jour, d'exercice, de distraction, cette existence morne, cet ennui profond, ces heures qui passent si lentement, sans apporter aucune joie, sans laisser aucun espoir, lui enlèvent tout courage et, pour ainsi dire, tout désir de vivre. Il se laisse aller, incapable de réagir, comme le fera Mme Royale, mieux trempée et qui a moins souffert. Il croupit dans la crasse, dans les immondices. Il n'a même plus la force d'aller jusqu'au couloir, jusqu'aux lieux d'aisance. Il se traîne du lit à la porte, de la porte au lit. Ses jambes, déshabituées de la marche, peuvent à peine le soutenir. Quand il se sent trop las, il se couche et se blottit dans ce petit berceau qu'il affectionne et qui lui rappelle, peut-être, cet autre berceau, plus riche, plus doux, près duquel se tenait sa mère. Sa mère, que de fois il dut penser à elle, dans cette affreuse prison, le pauvre petit martyr !

Il ne voit que des figures dures, hostiles ou indifférentes. Ceux qui auraient par hasard pitié de lui redoutent qu'on s'en aperçoive. Un ou deux, cependant, osent s'indigner et protester.

Mme Royale raconte, dans ses *Mémoires particuliers* (p. 65), qu'un "garde", à qui elle recommanda son frère et qui intercédait pour lui, fut chassé le lendemain.

Un membre du Conseil général de la Commune, Crescend, de la section de la Fraternité, proposé pour aller au Temple, "s'étant permis de plaindre le sort du petit Capet" fut exclu du Conseil, dans la séance du 27 mars 1794.

Le petit Capet, dont beaucoup de Parisiens, comme ce Crescend, plaignent le sort, mais tout bas et sans se compromettre, le petit Capet, dans sa prison, se demande quel crime il a pu commettre, à neuf ans, pour être si durement traité.

La nuit, cet enfant que l'on condamne à être seul, toujours seul, prête l'oreille à mille bruits qui l'épouvantent. La chambre qu'il habite, jamais nettoyée, pleine d'ordures, sert d'asile à des colonies d'insectes. D'innombrables araignées y tissent leur toile. Les punaises ont envahi le lit, et les croûtes de pain laissées sur le sol attirent les souris et les rats. Qu'on se figure ce que peut contenir de vermine, une pièce pendant plusieurs mois privée du plus élémentaire nettoyage, et tellement sale, si remplie d'ordures, qu'une épouvantable odeur s'en exhalait !

Et peu à peu, dans cet infect taudis où végète un enfant qui n'est plus qu'une bête craintive, la maladie fait son œuvre. "Chaque jour, écrivait dans ses pseudo *Mémoires du duc de Normandie*, Richemont (mais en parlant d'une époque antérieure, puisqu'il prétendait s'être évadé le 19 janvier 1794), chaque jour voyait augmenter mes souffrances. Courbé vers la terre, mes joues, mes lèvres étaient décolorées."

Celui-là aussi, comme Naundorff, ne croyait pas que la prison fût hygiénique !

Le 11 mai 1794, le lendemain de l'exécution de Mme Elisabeth, Robespierre, on ne sait pour quelle raison, vint au Temple. Mme Royale traça sur un bout de papier quelques lignes et les lui remit : "Mon frère est malade. J'ai écrit à la Convention pour obtenir d'aller le soigner. La Convention ne m'a pas encore répondu. Je réitère ma demande."

Le médecin Le Monnier, qui habitait Montreuil, avait demandé — et inutilement — qu'on l'autorisât à aller visiter et soigner l'enfant qu'il savait très gravement atteint.

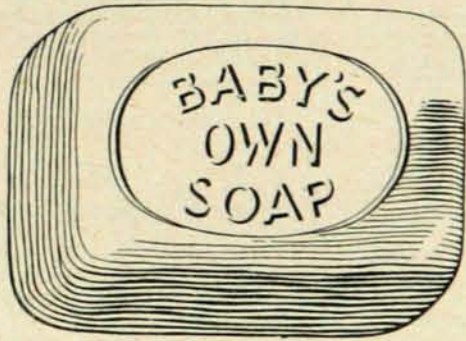
La chute de Robespierre semblait avoir ramené le règne de la pitié. Ce fut seulement ce sentiment de pitié, et peut-être aussi de douloureuse surprise, qu'éprouva Barras, lorsque, le 10 thermidor, 28 juillet 1794, le lendemain de l'exécution du "tyran", il vint au Temple, pour y voir et y interroger le petit prisonnier.

Le même jour, un protégé de Barras, Laurent, membre du Comité révolutionnaire du Temple, fut nommé par les Comités de Salut public et de Sûreté générale, "gardien" de Louis Capet. C'était un homme cultivé, intelligent, d'agréables manières, de mœurs très douces (il avait la passion des fleurs), tout l'opposé d'un Simon.

Il trouva son prisonnier dans un si triste état de santé qu'il crut devoir en référer au Comité de Sûreté générale par un rapport du 30 juillet.

(Voir la suite page 42)

BABY'S OWN SOAP



Après un bon bain dans la mousse embaumée du savon Baby's Own, Bébé est prêt à reposer dans son berceau.

C'est un enfant heureux et souriant que la maman caresse—les irritations de la peau sont oubliées et le sommeil ne se fera pas attendre.

Par tout le Canada, aujourd'hui le Savon Baby's Own est employé par jeunes ou vieux. Sa mousse agréable et douce au persistant parfum de rose, rafraîchit et assainit la peau, en prévient la rougeur et les gerçures. Employez l'eau tiède, rincez bien la peau, et asséchez-la parfaitement.

Se vend partout 10c, cartons individuels.

Albert Soaps Limited Mfrs, Montreal.



"Le meilleur pour bébé et pour vous"

LE CHATEAU SOUS LES ROSES

(Suite de la page 17)

Son inexpérience ne devinait pas encore l'amour partagé. Il lui suffisait alors d'avoir une demi-confiance dans la possibilité du bonheur futur. Mais que d'émotion devant la nuque fraîche et les jolis bras dont un sang vif empourprait les coudes!

Un matin, brusquement, il annonça:

— Nous partons mardi.

Tante Laurette avait pris la veille cette résolution. Du moment que Gilbert allait bien, tout à fait bien, la cure méridionale n'avait plus d'objet.

— Ah! dit Nancy.

Elle avait tiré de son corsage une petite montre au chiffre en diamants et la balançait au bout de sa chaîne.

— Vous allez la casser, avertit Gilbert.

Sa prédiction se réalisa. Heurtée au rocher, la montre éclata comme un fruit précieux. Nancy riait:

— Tant pis, papa m'en paiera une autre.

Et, presque sérieuse:

— C'est vrai, dites, vous partez? Ce n'est pas une blague?

— Non, mademoiselle.

— Eh bien, soupira la jeune fille, nous vous regretterons.

Elle avait dit "nous" trop adroitement, tandis que, les cils baissés, elle rapprochait les deux morceaux de la montre morte. Puis, tout à coup, elle dressa la tête et regarda Gilbert dans le fond des yeux:

— J'ai peur que votre tante n'ait pas de nous une bonne opinion.

— Pourquoi pensez-vous cela?

— Ce n'est qu'un soupçon. Je me trompe peut-être.

Ils traversèrent la terrasse et gagnèrent une plate-forme herbeuse que décoraient de grands iris jaune. Nancy Tomblaine aimait cet endroit. Ils s'y assirent, bercés par la rumeur du vent qui, s'étant levé, blanchissait la mer.

— Je l'aime comme cela, murmura Nancy. Vous auriez dû m'y laisser dormir.

La tête dans les mains, elle restait songeuse. Puis, rompant le silence, elle interrogea:

— Nous reverrons-nous?

— Si vous le permettez, répondit Gilbert.

Elle eut un sourire fin, très mélancolique:

— Oui, je vous le permets... Dame, ce sera moins drôle qu'ici.

Et, sans qu'entre eux aucune grave parole ait été dite, ils respiraient l'air pur, à pleine gorge, heureux comme des enfants qui ont découvert le secret des hommes.

VII

— Les Tomblaine! s'exclama Martial, mais je les connais. J'aurais même dû te prévenir que tu allais faire un séjour dans leur voisinage. Mon père est depuis dix ans en rapport d'affaires avec ces gens-là. Richissimes, tu sais. Tout Paris défile dans leurs salons de l'avenue Kléber. Le père Tomblaine est maître de forges. Nous l'appelons le "roi du fer" dans l'intimité. C'est un type très orgueilleux, mais assez bon bougre. La femme, tu ne l'ignores pas, — un poids lourd et un cœur sensible... Mais, au fait, tu dois être amoureux d'une petite Tomblaine.

— Non, protesta Gilbert.

— Tu as raison. Rien à faire. D'ailleurs, Tomblaine ne cache pas ses intentions: "Je ne marierai mes filles qu'à des ingénieurs".

— Ah!

— Pourquoi ce "Ah!"? Allons bon, je suis fixé, tu es amoureux. C'est une bêtise, mon gros, par le temps qui court.

Rentré depuis trois jours, Gilbert était allé prendre à la banque son ami Martial. Ils avaient descendu le boulevard ensemble et, maintenant, attablés l'un en face de l'autre, à la terrasse d'un café de la rue Royale, ils bavardaient joyeusement en fumant des cigarettes.

— Le hâle te va fort bien, disait Martial en riant. Heureux mortel, va! Mais je n'ai pas envié ta cure de soleil. Moi, la banque m'accapare, j'adore le métier.

Il portait un veston de coupe anglaise, se rasait la moustache, tranchait de haut sur toutes les questions avec une ironie facile, un peu prudhomme.

— Oui, ça marche, reprit-il. Papa m'a fourré dans les émissions. Un rude boulot, mon cher. Mais on s'y fait. Sais-tu que j'ai gagné trois mille francs le premier trimestre.

— Je te félicite, dit Gilbert.

— Il n'y a pas de quoi. Mais tu comprendras que je n'ai pas le temps d'orner mon existence avec une idylle. Des aventures, oui, comme tout le monde... un bail de six semaines. A la banque, nous sommes tous dans ces idées-là.

Il riait en mordant la pomme de sa canne. Gilbert le quitta mécontent et triste. Depuis son retour, la vie lui pesait. Aux Chargeurs, cependant, on lui avait fait excellent accueil. Il y retrouvait son travail, ses collègues, d'anciennes habitudes, mais il s'y mêlait un désappointement, le regret des heures trop belles qu'il avait vécues. Parfois, d'étranges bouffées lui chauffaient les tempes. Il humait distraitemment l'odeur des mimosas ou la brise du large. Il lui semblait aussi que, vis-à-vis de lui, tante Laurette n'était plus tout à fait la même. Jamais un mot pour évoquer leur saison radiieuse. Même l'abbé Duponnois, sûrement averti, gardait sur leur séjour un silence prudent. Une muette conspiration s'était ourdie autour de son rêve.

Un rêve? Sûrement. Peut-être avec un peu de bon sens aurait-il le courage d'oublier Nancy. D'ailleurs, dans ce milieu nouveau, mal connu de lui, où le flirt passager, assurait-on, était de rigueur, il y avait grande chance pour que la jeune fille, plongée à nouveau dans son atmosphère, ne tint plus beaucoup à le rencontrer.

Mais, un soir, comme il rentrait, tante Laurette l'accueillit avec un rire aigre:

— On te poursuit, dit-elle, en lui remettant une enveloppe semée de violettes.

C'était une invitation. Les Tomblaine, à peine de retour, donnaient chez eux une *garden-party*.

— Libre à toi d'y aller, dit la vieille demoiselle, en pinçant la lèvre. Tu as vingt ans. Je ne prétends pas te mettre en lièvre. Mais réfléchis bien. L'entraînement du monde est la perdition des hommes de ton âge.

Comme Gilbert se taisait, tante Laurette lui prit les mains et le fit asseoir.

— Expliquons-nous. Si je n'entends rien aux choses du cœur, j'ai pour moi, du moins, ma vieille expérience. Je puis t'affirmer que ce milieu ne t'apportera que désillusions. Admettons que tu l'épouses, cette Odette Tomblaine.

— Odette!...

— Ah! ce n'est pas celle-là? dit Mlle Ancelin. Eh bien, qu'importe! Je n'isole pas une Tomblaine de son entourage.

Elle reprit:

— Comprends-moi. Ce qui me déplaît, c'est l'esprit du groupe. Tu cèdes prématurément à la plus perfide des attractions: celle d'un "minois" entrevu sous un ciel trop beau. Mais ce n'est pas sur une apparence qu'on règle sa vie.

Elle soupira:

— Vingt ans, oui, je sais... La nature vous charme et les cœurs palpitent. Oh! les poètes sont des gredins. Ils excitent cruellement l'imagination.

Et tante Laurette chargea les poètes. Puis, soudain calmée:

— Le sentiment n'est qu'une faiblesse si l'on n'y ajoute un grain de raison. D'ailleurs, si tu as vingt ans, elle en a dix-huit. A cet âge, les jeunes filles ont une mobilité d'impressions extrême. Elle s'échappera, ton oiselle, au premier beau jour. Je prie Dieu qu'il t'épargne une épreuve stérile.

Gilbert resta songeur. Ainsi donc, venus des deux pôles, l'un prêchant une morale facile, exempte de soucis, l'autre conscient du danger que faisait courir à son neveu un engagement sans doute irrésoluble, à coup sûr prématuré, Martial et tante Laurette unis, sans le savoir, dans une même pensée, ébranlèrent tour à tour la résolution du faible amoureux. Gilbert, pourtant, ne céda pas à cette double force. L'image de Nancy ne s'effaçait pas. Même, il puisa dans son instinct un âpre désir de contradiction.

Le jour venu, il se rendit chez les Tomblaine. A l'hôtel de l'avenue Kléber, un magnifique jardin était annexé. La fête se donnait là, sous l'azur de juin, dans une prison de hautes maisons grises qui versaient leur ombre à deux pelouses fleuries de corbeilles. Dès l'entrée, il eut une surprise de novice, l'effroi du monde qu'il connaissait mal. Devant lui, une foule élégante mêlait à la verdure des nuances d'arc-en-ciel. Des tziganes rouges perchés sur une estrade balançaient dans l'air chaud une musique fiévreuse. Et, sur l'oscillation des couples unis, un murmure montait, le babil discret encore d'une joie qui s'éveille.

Gilbert flottait, désemparé, s'étonnait tout à coup d'être là, parmi ces femmes, ces jeunes filles parées et intimidantes. Comment découvrir ses petites amies? Il les cherchait à peine, d'ailleurs, obsédé par les paroles de tante Laurette qui, pour la première fois, lui semblaient d'une logique irréfutable.

— Tiens, vous voilà! dit tout à coup une petite voix.

Odette Tomblaine était devant lui. Elle portait une robe nuageuse à bretelles d'argent que traversait une branche de glycine.

— Ne bougez pas, recommanda-t-elle. Je vais la prévenir.

Quelques secondes plus tard, elle ramenait Nancy, celle-là en rose, le cou nu, plus jolie encore que là-bas sous le ruban en feronnière qui barrait son front.

— Venez, monsieur Ancelin, proposa-t-elle. Il faut que je vous présente à mon père.

Elle conduisit Gilbert à M. Tomblaine. C'était un petit homme à l'encolure puissante, au teint coloré. Il pressa chaleureusement la main du jeune homme:

— Tiens!... C'est donc vous, monsieur, qui avez la spécialité de sauver mes filles?

Le ton jovial amoindrait la reconnaissance. Mais qui donc eût été de taille à rendre un service à ce personnage?

— Vous ne dansez toujours pas? dit Nancy en riant.

— Non, mademoiselle.

Elle rit plus fort.

— Je ne vous en veux pas. Moi, ce n'est pas ma faute si je dois participer à cette réjouissance... Vous me pardonnerez, dites, si je m'occupe un peu de tous ces gens-là.

Ainsi la jeune fille n'avait pas changé. Elle avait toujours, vis-à-vis de lui, ce même ton intime, cette sorte de complicité joyeuse qui les isolait au milieu des autres.

Et, cependant, il la perdait. Elle revenait bien, sans doute, de loin en loin, mais c'était à peine s'ils avaient le temps d'échanger quelques petites phrases rapides et banales. Lui éprouvait une sourde tristesse. N'était-ce pas une manière d'avertissement, cette fuite perpétuelle de l'être aimé que lui dérobait la foule exigeante? Oui, tante Laurette avait raison. Il n'était fait ni pour ce milieu, ni pour cet amour.

— Allons, décida-t-il brusquement, mieux vaut partir.

Mais, comme il gagnait le vestiaire, il eut une surprise. Nancy l'avait surveillé et le rattrapait:

— Non, non, dit-elle vivement, je ne permets pas... Vous allez souper. D'abord, monsieur Ancelin, vous êtes à ma table.

Un quart d'heure plus tard, ils étaient assis l'un près de l'autre, au crépuscule, dans le grand jardin qu'embaumaient les acacias et l'herbe foulée.

Le feu rose des lampes éclairait une nappe jonchée de violettes. Tous étaient gais, ce soir-là, tous, sauf elle et lui, et, cependant Gilbert éprouvait un bonheur confus, inexprimable. Tout à coup, un grand jeune homme avait dit à Nancy: "Mais vous êtes gelée!" et elle avait baissé les yeux, un peu rougissante. Il regagna le boulevard Maillot, passé minuit, en traversant à pied le Bois de Boulogne. Quels espoirs, cette nuit-là, peuplèrent le silence et comme l'odeur des marronniers fleuris lui pénétrait l'âme!

Le surlendemain, il revit Nancy aux Champs-Élysées. Cette rencontre n'était pas absolument l'effet du hasard. L'obligeante Odette l'avait averti que sa sœur, trois fois la semaine, en sortant du cours, venait s'y promener avec son Anglaise. La miss, d'abord, fronça les sourcils, mais l'adroite jeune fille, lui prenant le bras, l'avait mêlée honnêtement à leur bavardage.

Une autre fois, Mme Tomblaine les conviait, lui et sa tante, à prendre le thé:

— Ah! ça, non, protesta Mlle Ancelin.

Vainement Gilbert la supplia-t-il de l'accompagner. Elle tint bon, s'arma d'ironie:

— Merci bien, mon cher... Je n'irai que le jour où tu me prieras de faire la demande. Excuse-moi comme tu voudras. C'est là ton affaire.

La réunion, tout intime, avait pourtant été donnée à son intention. Rien que la mère, les jeunes filles, le marquis et la faune de Font-Fraiche admise dans le salon pour la circonstance. Ce jour-là, Mme Tomblaine parlait politique. Une certaine note de l'Autriche à la Serbie l'agaçait beaucoup.

— Rassurez-vous, chère madame, lui dit le gentilhomme avec un beau rire.

Nancy et Gilbert échangeaient leurs yeux. Eux ne s'inquiétaient pas de la politique. Leur songe flottait, pareil au coin d'azur qui brille jusqu'aux premières gouttes dans un ciel d'orage.

VIII

En sortant du bastion où, devant l'appel, il vient de signer son engagement, Gilbert rejoint sa tante et l'abbé. C'est un matin léger avec du bleu, du soleil, des trilles d'oiseaux dans les arbres verts. Une fine brume de chaleur plane sur les pelouses. Par de tels jours, aux veilles de vacances, l'âme se dilate et plonge dans un rayonnement. Mais,

(Voir la suite page 41)

LE CHATEAU SOUS LES ROSES

(Suite de la page 40)

aujourd'hui, la vie quotidienne est comme suspendue. Barré, l'avenir, bien vaines, les ambitions qui souriaient aux hommes. Les positifs, eux-mêmes, oublient leurs projets.

—Mais oui, vieux, a déclaré Martial, il faut en découdre. J'ai lancé par-dessus bord la Bourse et le reste. Oh! je ne me plains pas. La liquidation s'est faite assez proprement. C'est presque bon, dis. On se promènera. Hein! cette pauvre Allemagne?

Et Martial sourit, sûr de la France et de sa jeune force.

L'abbé, lui aussi, a pris tout de suite une résolution. Il s'engage comme aumônier parmi ses amis de la coloniale.

—Ma foi, dit-il, en échangeant un signe avec tante Laurette, cette guerre doit remettre, après tout, les choses à leur place. Elle resserrera certains liens, en dénouera d'autres. En tout cas, nous verrons clair après la victoire.

—C'est mon avis, répond Gilbert.

Des cuirassiers passent, droits et graves, sur leurs bêtes piaffantes, le casque éteint déjà par le manchon bleu, puis, l'escadron disparu, l'allée s'agrandit, poudreuse et verte, avec le babil renaissant des oiseaux en joie.

Gilbert réfléchit. Rien ne l'attache, en somme, à Nancy Tomblaine. Ce n'est pas sa femme, pas même sa fiancée. Elle occupait son esprit comme un rêve charmant à l'époque où l'homme avait le droit de rêver encore. Doit-il, en maintenant un lien fragile, risquer de lui imposer un chagrin absurde? Non, certes. Le mieux, pour l'un comme pour l'autre, est d'oublier vite.

Les meilleures intentions ont parfois une apparence de brutalité. Gilbert part, le surlendemain, sans revoir Nancy. Pourtant, huit jours plus tard, au camp d'instruction, il reçoit d'elle une carte postale. Il ne répond pas. Elle écrit encore. Elle tremble pour lui sans oser le dire:

Trois filles, écrit-elle, rien que des filles chez nous, et papa trop vieux... Je me demande comment je ferai pour oser pleurer.

Mais, le lendemain, des remords assaillent le jeune soldat. C'est un dimanche vide et pluvieux où, pour seule distraction, il n'a que sa pipe et les polkas d'un gramophone dans une salle d'auberge. Alors, sans trop réfléchir, il conte gaiement à Nancy ses premières épreuves. Elle lui récrit. Mais elle a pris soin, comme lui, d'adopter un ton joyeux, presque détaché. Rasant tous deux avec leurs cœurs, ils jouent franchement la camaraderie.

Des lettres encore et, qu'il le veuille ou non, l'habitude douce le poursuit dans la boue des Flandres. Il vit au jour le jour, presque inconscient, heureux, parfois, quand, du ciel gris, tombent deux enveloppes qu'il reconnaît vite, l'une blanche et sévère sur laquelle tante Laurette a moulé son adresse en lettres précises, l'autre parfumée et jonchée, comme la table du souper, de violettes bleu pâle.

Toujours gaie, cette Nancy, puisque, de loin, il la voit ainsi. Rien que des histoires drôles ou insignifiantes: la mort d'un canari poignardé par Lotus à travers sa cage ou les mésaventures du marquis de Beauvezer qui, tourmenté par le besoin de se rendre utile, est parti en Beauce pour faucher les blés.

Au début de mars, il eut une surprise. Nancy lui envoyait un panier de fleurs. C'étaient des roses, des anémones, des mimosas, tout un Font-Fraiche minuscule taillé à la mesure des temps difficiles. Il neigeait, ce jour-là. Une aigre bise fouettait les saules des canaux. Mais les fleurs remplaçaient le soleil absent. Toute une semaine, piquées au col d'une bouteille, elle embaumèrent sa morne gaitoune.

Plus tard, il fut inquiet. Ses lettres à tante Laurette restaient sans réponse. Que signifiait cet étrange silence? Enfin, un mot lui arriva, deux courtes pages aux caractères tremblés, méconnaissables.

—Mon cœur m'a joué de mauvais tours, lui révélait la vieille demoiselle. Mais, à présent, Dieu merci, je vais beaucoup mieux.

Tante Laurette malade! Quelquefois, sans doute, elle s'était plainte de palpitations. Mais son dédain des misères physiques la portait à cacher le mal sournois qui la menaçait. Gilbert en frémit. Ce n'était donc pas seulement sur le front qu'on pouvait mourir.

Par bonheur, l'ère des permissions venait de s'ouvrir. Un matin, Gilbert débarqua boulevard Maillot. Catherine, leur vieille bonne, en ouvrant la porte étouffa un cri:

—Chut, monsieur, ne vous montrez pas. Je vais doucement prévenir madame. Il faut la ménager au jour d'à présent.

Mais, dans la chambre, une voix gronda:

—Je t'ai vu, gamin... Veux-tu bien entrer!

Tante Laurette était assise dans un fauteuil devant la fenêtre. Mais était-ce bien tante Laurette, cette petite vieille ratatinée, aux gestes frileux. Gilbert l'avait laissée alerte et vive, pleine de courage et d'autorité. Il la retrouvait maigre, épuisée, toute monce dans un grand châle à carreaux dont elle s'enveloppait malgré la chaleur. Et dans ses yeux jadis volontaires, maintenant adoucis, flottait comme un brouillard de résignation.

—Devine ce que je faisais, dit-elle à Gilbert. Je t'écrivais, mon bon, — et quatre belles pages.

Elle déchira vivement la feuille:

—Assieds-toi et causons, — mais pas de moi, veux-tu? C'est bête, les malades... En temps de guerre je me fonce l'esprit de caricatures.

Pour écouter Gilbert, elle croisa les mains. De temps à autre, une douleur passagère lui crispait la face. Comme lui s'inquiétait, elle tenta de rire:

—Ne te tourmente pas. Je suis très solide. Ça durera bien encore une dizaine d'années. Seulement, je t'en préviens, on s'amusera peu. Drôle de façon de fêter la France après la victoire!

Brusquement, elle questionna:

—A Propos, gamin, "on" ne t'a rien dit?

—Qui "on"?

Mlle Ancelin eut un long sourire:

—Mais Nancy, voyons.

—Nancy?

—Oui, Mlle Tomblaine, l'ainée, bien entendu, car je ne donnerais pas cher des deux petites sœurs. Enfin, mon cher, il faut être juste. Je ne sais pas comment cette jeune fille a su que j'étais malade. Bref, elle est venue. Nous avons causé de tout, même de toi, et j'ai appris, cachottier, que vous entreteniez une correspondance. J'aurais dû gronder cette aimable enfant. Je ne l'ai pas fait...

Elle réfléchissait, pesait chaque mot:

—Pourquoi? Je l'ignore. Les gens patraques ont de ces faiblesses. Mais c'est toi, mon ami, que je vais gronder. Et d'abord, laisse-moi te poser une question précise. Avez-vous formé des projets... des projets d'avenir?

—Non, répondit Gilbert qui avait rougi.

Tante Laurette soupira:

—C'est bien. Vous autres, les soldats, vous n'avez pas le droit de semer du chagrin égoïstement.

La vieille demoiselle fit un effort. Un éclair passa dans ses yeux flétris:

—Je suis peut-être dure pour elle et pour toi, — bien moins pour elle. Que cette fillette t'aime, je veux bien le croire, mais il ne faut pas te faire trop d'illusions sur la profondeur de ses sentiments. Elle est toute jeune, elle suit l'instinct sans trop réfléchir. Plus tard elle admirera des scrupules qu'à l'heure présente elle ne comprend pas. Actuellement, tu aurais tort d'enchaîner sa vie. Ceux qui n'ont pas de lien officiel n'en doivent point former. Oh! je sais bien qu'ils se privent d'une douceur qu'ils méritent cent fois. Qu'y faire? C'est un sacrifice qui s'ajoute aux autres.

Gilbert se taisait. Tante Laurette reprit:

—Mais qui sait? Nous n'avons pas le droit non plus d'escamoter le pire. Je ne te demande pas d'oublier tout à fait Mlle Tomblaine. La guerre finie, il y aura bien encore, par-ci, par-là, quelques joies terrestres. Sache, mon enfant, que, vivante ou non, j'approuverai ton choix...

Gilbert inclina la tête. Ils s'étaient compris. Cet esprit de sacrifice, il le partageait et, tout de suite, il rassura la malade inquiète. Ils ne seraient, durant la guerre, que des camarades.

Ce furent cinq jours délicieux où, dans leur vieux logis ouvert à l'été, Gilbert retrouvait les impressions de sa prime enfance. Catherine servait les repas au bord de la fenêtre. Tante Laurette allait mieux, prévoyait, pour la prochaine détente, sa guérison totale et — qui sait, même? — une promenade au bras du neveu sous les marronniers du boulevard Maillot. Elle jouait la confiance, détendue, elle aussi, comme le soldat, préoccupée, avant tout, de soigner l'âme du combattant qu'elle avait en charge. Elle refusa de s'attrister à l'heure du départ:

—Ne te fais pas de bile, mon ami, recommanda-t-elle... Et dépêche-toi. Il ne s'agit pas de rater le train.

Gilbert s'en alla. De la main tante Laurette lui avait fait un dernier signe à travers la vitre. C'était le soir. Des nuées d'orage pesaient sur le Bois. Et, comme autrefois, le paon du Jardin d'Acclimatation jetait son cri rauque.

A la barrière, le jeune soldat prit un taxi. Et ce fut dans cette voiture qu'il donna libre cours à son émotion. Qui donc allait disparaître? Serait-ce lui, serait-ce elle? Tous les deux, peut-être...

Ce qui se passa ensuite prenait aux yeux de Gilbert l'aspect décousu d'un film tragique. Le retour, là-bas,

en plein été, sous un ciel lumineux où les avions rondent. Un coup de main, l'avant-veille, avait détruit le tiers de sa compagnie. Mort, son capitaine, un brave homme qui ne "s'en faisait pas", comme on disait à cette époque-là. Mort, le petit sergent, son ami intime. Lui-même l'avait échappé belle. Son escouade n'était plus qu'un pauvre débris...

Mais, en compensation, il trouva deux cartes. Nancy séjournait à Dinard avec sa famille. Elle jouait au tennis, canotait sur la Rance, s'ennuyait surtout. Elle lui annonçait enfin un paquet de livres.

Il n'avait jamais reçu le paquet de livres. Trois jours plus tard, son corps attaquait. C'était par une aube magnifique et moite de rosée. Il bondissait avec ses camarades dans le trèfle en fleurs, l'œil sur le but, un village crénelé d'où montaient des nuages. Un coup de fouet brutal lui cassa les jambes. Etendu sur le dos, il ne souffrait pas. Il s'endormait, bercé par la tempête, des coups sourds, répétés, pareils au bruit des vagues contre les rochers.

Au réveil, une barbe fauve se pencha sur lui et, dans l'atmosphère éœurante d'une salle d'ambulance, des gens inconnus, bizarrement accoutrés, parlaient une langue âpre et nouvelle pour lui. Il comprit soudain. Blessé, prisonnier... Sa guerre, désormais, était finie. Il n'en connaîtrait plus que cette suite navrante: la captivité.

On l'évacuait à l'arrière dans une petite ville où sonnaient encore des cloches françaises. De sa couchette, les yeux clos, il écoutait leur musique allègre. Des souvenirs poignants s'éveillaient en lui: il évoqua sa mère, tante Laurette, le jeune sourire de Nancy Tomblaine. Le canon, les cloches, ses rêves et l'insupportable odeur d'iodoforme qui le poursuivait, ce furent là, durant trois semaines, les seules manifestations de sa vie réduite.

Il avait eu le poumon gauche traversé d'une balle. Deux hémorragies successives faillirent l'emporter. Mais plus encore que les soins du major saxon, c'était sa robuste constitution qui l'avait sauvé.

Guéri, ce fut pire. Un train l'emmenait à travers les plaines d'une Belgique en ruines. Le Rhin traversé, il eut l'impression d'une force affreuse, presque invincible. Chaque ville était un arsenal, le tonnerre des enclumes broyait le silence et, la nuit même, dans les campagnes où le train passait, des forges lointaines embrasaient le ciel d'une lueur d'incendie.

Puis ce fut le camp, les geôliers rudes, mille trasseries qu'aggravaient le ciel bas, les pluies glacées d'un automne précoce. Entre la France et les prisonniers, toute relation était suspendue. Mesure transitoire, assurait-on, qu'expliquait moins la raison d'Etat que la haine farouche du junker qui les surveillait. "Tante Laurette doit me croire mort", se disait Gilbert. Sans doute lui a-t-on notifié déjà sa disparition.

Cette angoisse, à tout instant, lui serrait la gorge. Mais quoi! Autour de lui, n'étaient-ce pas les mêmes souffrances, le même désespoir?

Au début, il s'isola dans ses souvenirs. Quelquefois, le soir, quand le grésil tambourinait le toit de son baraquement, il avait une netteté d'impressions extraordinaire. Il entendait la voix de tante Laurette, il voyait ses gestes. Le matin, en s'éveillant, il s'étonnait de ne pas retrouver les rideaux bleus du boulevard Maillot. Deux nuits de suite, il revit Nancy. C'était dans le Midi, sur leur petite plage. Elle était assise sous les tamaris. Elle lui souriait de loin, il s'approchait d'elle, mais ne pouvait jamais la rejoindre.

Dans le camp, il s'était fait un ami, le fils d'un avocat de Lyon, un grand garçon nerveux, un peu "braque", qui répugnait hardiment à l'étroite discipline de leurs tourmenteurs. Ce jeune homme avait la brusque franchise de Martial Huchoir et persiflait sans prudence un feldwebel qui le haïssait. Mis au poteau à la suite d'un incartade, il héla Gilbert:

—Une cigarette, vieux?

Gilbert n'hésita pas. Malgré la présence du gradé boche, il alla droit au camarade et lui piqua dans la bouche une cigarette. Ce même jour, il fit connaissance avec la cellule. Sa punition achevée, on l'expédiait aux représentations derrière le front russe. La nuit, désormais, tombait sur lui. Plus d'espoir de nouvelles. C'était une mauvaise tête. Il devait souffrir.

Il accepta stoïquement son sort. L'hiver, il travaillait aux salines, sous un ciel fermé qui secouait la neige. Le printemps venu, il assécha des marais, abattit des arbres. Bientôt, il ne fut plus qu'une machine douloureuse et presque inconsciente. Son caractère se transforma. A l'exemple des compagnons, il devint rude, presque brutal, retourné, peu à peu, dans la misère, aux seuls instincts de l'homme

(Voir la suite page 42)

LE CHATEAU SOUS LES ROSES

(Suite de la page 41)

primitif. Même, il ne pria plus, moins sceptique qu'indifférent, victime de l'âpre lutte quotidienne qui absorbait toutes ses facultés et las, surtout, atrocement las, ployant chaque jour un peu plus sous une fatigue grandissante qui devait l'abattre.

Une pleurésie grave lui avait valu son renvoi au camp. En arrivant, il trouva des lettres, tout un paquet, les grandes enveloppes de tante Laurette — il y en avait une dizaine, deux plus petites, les pattes de mouche de Nancy — des cartes de Martial et les livres enfin, les livres de Dinard qui, après maints voyages, lui arrivaient moisissés et fripés.

Il s'étonna d'être insensible. Tout était si loin, si brouillé déjà. Entre lui et les chères images, tant d'événements, tant de jours avaient passé qu'il ne parvenait plus à renouer la chaîne. Et, cependant, à mesure qu'il lisait, les doux fantômes se penchaient sur lui...

Soudain, il tressaillit. La dernière lettre de tante Laurette — elle datait de huit mois — disait en substance :

Mon cher enfant, je viens de recevoir une nouvelle terrible. Tu es porté disparu à ta compagnie. Je crois qu'il ne faut pas se faire d'illusion sur ce terme-là... Si je t'écris, c'est que je n'ai pas encore le courage de me résigner. C'est fou, probablement, mais je veux, je dois espérer encore. Si tu es vivant, écris-moi bien vite...

Ensuite, plus rien. C'est donc que tante Laurette, toujours raisonnable, avait cessé d'espérer et le croyait mort. Cette conviction, sans doute, Nancy la partageait, puisque, après deux mots "gais" rédigés selon la formule qu'elle avait admise, elle aussi, depuis lors, restait silencieuse. Devant l'irré-

parable acquis désormais, toutes deux, évidemment, s'étaient inclinées.

Gilbert eut un rire nerveux :

— Oui, pensa-t-il, je comprends bien. Je suis mort — pour elles...

La nuit suivante, la fièvre le prit. Ce fut, après la maladie, une rechute dangereuse. N'allait-il pas, cette fois, mourir pour de bon et remettre ainsi toute chose à sa place ? Il guérit, cependant, et voulut, d'abord, crier à tante Laurette sa résurrection. Puis il réfléchit : la joie tue, comme la douleur. Si tante Laurette vivait encore, supporterait-elle la brusque émotion qu'il lui infligerait ? Ce fut donc la vieille Catherine qu'il avertit, en la priant de ménager le cœur trop fragile.

A cette époque, un bonheur lui vint, inespéré, presque trop vif pour ses nerfs usés. L'intervention d'une commission neutre le délivrait. Un matin, on lui annonça qu'il partait en Suisse. Ce n'était pas encore la liberté, mais que pesaient les tristesses de l'internement à côté des autres ? Là bas, du moins, c'en serait fini des persécutions. La prison s'ouvrait, il allait revivre.

Oh ! le beau jour ! Il revoit encore la petite gare joyeuse, sonore d'orphéons que protégeait le drapeau fédéral claquant à la brise. Et, dans le frais du matin, sous un soleil rose, toutes ces jolies filles qui les attendaient ! Il y en avait des grandes, des petites, mais elles se ressemblaient toutes, les jeunes Suissesses, avec leurs joues rondes, leurs yeux pâles et, sur le velours du corsage, la double natte blonde qui leur donnait un air gentil de poupées honnêtes.

Dès l'arrêt du train, le pacifique bataillon montait à l'assaut et, des mains prodigieuses, les friandises s'échappaient, tombaient comme grêle sur les soldats émus et ravis. Quelques-uns riaient, d'autres pleu-

raient. Une Thurgovienne de quinze ans mit aux doigts de Gilbert une boîte de croquettes. Et lui, fou de joie, embrassa l'enfant.

Au loin, la fête se poursuivait et, sur les pentes gazonnées ou bleues de sapins, chaque petit chalet, avec sa rampe de géraniums, était un sourire.

Ensuite, ce fut le silence du sanatorium qu'éclairait nuit et jour le reflet des neiges. Gilbert y retrouva son ami lyonnais, miné, celui-là, par une phthisie, hélas ! incurable. L'ennui pesait, à peine rompu par des jeux puérils — d'interminables parties de manille ou de domino sur les tables grasses.

— Mon cher, raillait le malade, ce n'est plus l'enfer, pas encore le ciel. Ici, j'ai l'impression de prendre un bon acompte sur mon purgatoire.

Au bout d'un mois, la réponse de Catherine atteignit Gilbert. Tante Laurette, écrivait-elle, était morte l'an passé presque avec bonheur, tant elle avait hâte de rejoindre là-haut son "petit monsieur".

Dans la tristesse où le plongeait cette disparition, Gilbert songea moins, d'abord, à Nancy Tomblaine. Il eut une crise mystique, des élans passionnés vers la religion. Mais, peu à peu, la jeune fille revint. Il rêva d'elle, les yeux fixés sur une grande fenêtre où s'encadrait un perpétuel décor de neige et d'azur. Des doutes l'assiégèrent. Il éprouva l'angoisse de ceux qui hésitent entre deux devoirs, ne sachant plus, après avoir trop raisonné, la route qu'il faut prendre. Il se disait : "Le temps a passé. Nancy s'est faite à l'idée que je ne suis plus. Pourquoi, dès lors, la tourmenter et troubler sa vie ? De moi vivant, elle s'accommodait. Elle n'aura peut-être plus la même indulgence pour un revenant."

(A suivre)

Le Petit Capet dans sa prison du Temple

(Suite de la page 38)

Le 31, des membres de ce Comité se présentèrent au Temple, examinèrent l'enfant et recommandèrent "qu'on le traitât mieux" (1).

Il n'était pas difficile de le mieux traiter. L'économe Liénard, successeur de Lelièvre, le 30 juillet 1794, l'avait aperçu à travers les barreaux, dans le cloaque où il vivait et avait déclaré "que c'était cette putridité qui lui ôtait l'appétit, qu'il ne mangeait presque plus, et qu'il était urgent d'entrer dans sa chambre."

On ne s'y décida que le 1er septembre. Ce jour-là, Liénard, accompagné de Laurent et du chef de cuisine Gagnié, fit descendre la porte et briser le guichet.

L'enfant, épouvanté, essayait de se dérober aux regards et se blottissait sur son lit, le visage noir de crasse, le corps couvert de vermine, avec ses cheveux emmêlés, plaqués sur le front, et ses ongles si longs qu'ils ressemblaient à ceux d'une bête.

Sur la table était encore le dîner apporté la veille et auquel il n'avait pas touché.

— Pourquoi, demanda Gagnié, ne voulez-vous pas manger ?

L'enfant secoua la tête et répondit :

— Je veux mourir.

Il était alors si malade que le bruit de sa mort se répandit à Paris et que cette prétendue mort fut donnée comme officielle dans les gazettes anglaises.

Lavé, pansé, vêtu de vêtements propres, traité avec plus de douceur, quoique son régime alimentaire ne fut pas modifié et que sa solitude restât, dans les premiers temps, presque aussi complète, le petit prisonnier respira, laissa apparaître sur son pâle visage un peu plus de confiance et de joie, et il eut l'air de se mieux porter.

On ne l'appela plus *Capet*, et encore moins *loulouveau*. Il était désormais "Monsieur Charles".

Sa nouvelle existence, après ces longs mois de claustration, pouvait, par comparaison, paraître presque heureuse.

Vers neuf heures du matin, Laurent (2) et le commissaire, de service ce jour-là, montaient à la chambre, accompagné des deux porte-clefs Gourlet et Baron. Baron habillait l'enfant, faisait le lit et balayait la chambre. Un des deux garçons de cuisine, Caron ou Vandebourg, apportait le déjeuner, auquel assistaient le gardien et le commissaire. Puis on

laissait l'enfant seul jusqu'au dîner, qui avait lieu à deux heures. Après ce dîner, composé généralement d'un potage, avec le bouilli et d'un plat de légumes, on laissait encore l'enfant seul jusqu'au souper, à huit heures, et, à peine le dernier morceau avalé, on le couchait dans sa chambre bien verrouillée, sans lumière.

Ce régime, encore rigoureux, allait sans cesse en s'améliorant, à mesure que déclinait la santé du prisonnier et qu'il inspirait, si près de la mort, plus de pitié. Laurent, avec quelques pincées d'arsenic, débarrassa des rats qui l'infestaient, cette chambre où Gomin apporta un jour une lampe, longtemps réclamée, difficilement obtenue, et, vers la même époque, les repas, d'abord arrosés d'eau claire, furent complétés par une petite bouteille de vin et un peu de dessert.

Fils d'un tapissier de l'île Saint-Louis, très brave homme mais craignant toujours de se compromettre, ce Gomin avait été adjoint à Laurent, comme gardien, le 8 novembre 1794. Laurent démissionna le 29 mars 1795 et eut pour successeur, le 31, Lasne.

Les allures militaires de Lasne et ses fortes moustaches d'ancien garde-française, devenu ensuite peintre en bâtiments et commandant du bataillon du petit Saint-Antoine, avaient d'abord intimidé *Monsieur Charles* mais il n'avait pas tardé à s'apprivoiser et il s'était mis à tutoyer le rude soldat dans lequel il devinait un ami.

Il en avait d'autres, occasionnels, des amis d'un jour, des municipaux, des pères de famille qui ne pouvaient pas s'empêcher de penser à leurs enfants, en voyant cet enfant si abandonné. Ils lui apportaient des jouets, des cartes. Un tabletier de la rue des Arcis, Debière, lui donna un baguenaudier et un petit bilboquet d'ivoire.

On essayait de le distraire et de mettre dans ses dernières heures un peu de joie. Parfois, dans la triste prison, entre ces murs épais d'où suintait l'ennui, un concert s'improvisait. Gomin prenait son violon et Lasne chantait quelques-unes de ces vieilles chansons, rythmées comme une marche, et qui lui rappelaient ses campagnes d'autrefois, les longues étapes, les joyeux combats et la bonne hôtesse.

Dans cette atmosphère moins lourde, près de ces braves gens qui l'aimaient, le petit roi avait l'air de reprendre goût à la vie, mais il retombait vite dans son abattement, dans son désespoir silencieux. Comment n'aurait-il pas été abattu et désespéré ? Il se sentait frappé à mort et il se regardait mourir.

Il marchait de plus en plus péniblement. Il avait les genoux et les poignets enflés. Gomin, dès son arrivée au Temple, s'en était aperçu : "Il crut, dit Mme Royale, qu'il allait se noyer ; il en parla au Comité et demanda qu'il fut descendu au jardin pour faire de l'exercice." L'autorisation fut refusée.

Le jardin lui étant interdit, on le conduisait, à certaines heures, sur la plate-forme, pour qu'il put s'y promener et jouer. Un jour, il y cueillit quelques fleurs, poussées entre les pierres, et, en descendant, au troisième étage, il les laissa tomber devant la porte de la chambre, là où avait habité sa mère.

Bientôt, pour ces promenades, jugées nécessaires et si inutiles, on fut obligé de le porter. Il restait, de longues heures, tremblant de fièvre, au coin du feu, sans bouger, sans dire un mot, comme perdu dans ses pensées. A d'autres moments, son âme semblait tout à coup aspirer à d'impossibles départs et il avait l'horreur de cette pièce hostile, que n'égayait jamais un rayon de soleil, et où sa vie s'écoulait, toujours pareille, si monotone, si triste.

Ce que rapporte de Gomin et de ses impressions Mme Royale, dans le passage que je viens de citer, est confirmé par M. Tourzel, dans ses *Mémoires*.

Gomin, qu'elle eut l'occasion de voir et d'interroger, à plusieurs reprises, sur l'enfant dont il avait été l'un des gardiens, lui dit que, à la suite de son encellulement, "il était tombé dans un état d'absorbement continuel, parlant peu, ne voulant ni marcher, ni s'occuper de quoi que ce pût être. Il aimait à quitter sa chambre et on lui faisait plaisir quand on le portait dans la chambre du conseil (que Mme Royale appelle le salon) et qu'on le posait près de la fenêtre."

Au début, ajoute Mme de Tourzel, Gomin, voyant à l'enfant des joues roses (comme en ont parfois certains phthisiques) et ne remarquant aucune altération dans la beauté de son visage, "qui s'est conservée au delà même de sa vie", ne se douta nullement de la gravité de sa maladie. Il ne s'en rendit compte que plus tard, en s'apercevant "qu'il avait des grosseurs à toutes les articulations" et c'est alors qu'il commença à demander, plusieurs mois avant d'obtenir satisfaction, qu'on fit venir un médecin.

Qu'il ne parût pas, après trois ou quatre mois d'un régime meilleur, d'une hygiène moins défectueuse, aussi malade qu'il l'était en réalité, une anecdote racontée par Beauchesne, probablement d'après Gomin, et avec une précision et des détails qui en garantissent l'authenticité, suffirait à nous en fournir la preuve.

(Voir la suite page 43)

(1) MÉMOIRES PARTICULIERS (de Madame Royale).

No 33. — Les Œuvres Libres.

(2) Et plus tard Laurent et Gomin.

"Et je gagne \$4.00 par jour EN PLUS DE FAIRE TOUT MON TRAVAIL DE MAISON"

"J'ÉTAIS modiste," écrit Mme Fred Wigfield, qui habite une petite ville de l'Ontario, "mais je dus abandonner mon travail, mon mari trouvant qu'il occasionnait trop de va-et-vient dans la maison." Cette dame raconte qu'elle n'y renonça pas sans peine, "parce qu'il lui permettait d'avoir toujours de l'argent bien à elle." Elle tomba un jour sur l'annonce que vous lisez en ce moment sur l'Autotricoteuse... mais laissons Mme Wigfield finir son intéressante histoire: "J'ai tricoté deux paires de chaussettes en une heure et gagné \$4.00 par jour, en plus de m'occuper de tout mon ménage. J'ai gardé mon Autotricoteuse pendant trois ans et fait une moyenne de \$20 par semaine."

Voici, simplement racontée, l'histoire d'une femme ambitieuse. Des milliers comme elle convertissent en beaux dollars leurs moments de loisir.

Nous passons un contrat avec vous

Notre système est, en peu de mots, le suivant: Vous tricotez des chaussettes pour nous à la maison sur l'Autotricoteuse — où, quand et aussi longtemps que vous voulez. Pour chaque paire de chaussettes régulières que vous nous envoyez — régulières voulant dire tricotées dans une grandeur uniforme — nous vous payons un prix fixe garanti. Notre contrat vous assure la vente de tout votre travail. Rien à vendre, aucune sollicitation à faire; vous n'avez qu'à tricoter des chaussettes et nous les expédier. Comme nous vous fournissons gratuitement la laine, vos chèques de paye représentent un bénéfice net.

Chèques de paye hebdomadaires

Nous payons chaque mois des milliers de dollars aux personnes qui tricotent pour nous. Notre famille de travailleurs s'étend dans tout le Canada. La distance ne compte pas. N'aimeriez-vous pas à savoir que, chaque jour, vous pourriez vous installer confortablement chez vous et gagner de l'argent? Ne trouvez-vous pas rassurant de savoir qu'une forte compagnie compte sur votre travail et qu'elle vous le paiera en chèques aussitôt que vous le lui aurez envoyé? Des milliers d'hommes et de femmes dans tout le Canada jouissent de cette aubaine — nous le savons parce que c'est nous qui les payons.

Aucune expérience requise

Chaque nouveau travailleur apprend son ouvrage dans les simples instructions qui accompagnent chaque machine. Jeunes gens, hommes et femmes d'âge mûr, vieilles personnes, tout le monde travaille pour nous. Tout membre de la famille peut apprendre à se servir de l'Autotricoteuse.

Les avantages de l'autotricotage

L'Autotricotage représente pour vous une occupation agréable autant que profitable, dans l'intimité et le confort de votre maison. Vous n'avez besoin d'aucune installation spéciale. Il ne vous faut que — l'Autotricoteuse — la laine — et vos dix doigts.



DES PREUVES À L'APPUI

Nous payons chaque mois des milliers de dollars aux personnes qui travaillent pour nous. Jugez par la liste ci-dessous des profits que vous pouvez faire. Les sommes portées ne représentent pas tous les gains des travailleurs, parce que plusieurs d'entre eux font du travail pour des clients particuliers.

Mlle E. Moore, N. E.	\$ 660.00
Mme F. Rescorl, Ont.	735.00
Mme C. E. Hill, Alta.	590.00
M. C. Stubbs, Alta.	680.00
Mme F. Ames, Man.	455.00
M. L. K. Owen, N. E.	758.00
Mme R. Fireman, Man.	460.00
Mme L. Williams, Ont.	520.00
Mme S. Pearson, Sask.	773.00
Mme Gauvier, Qué.	1,185.00
M. C. Bellhouse, C. B.	1,238.00

Nous recevons des centaines de lettres comme celles-ci

"Pendant les huit mois que nous avons eu notre Autotricoteuse, nous avons gagné plus de \$600.00, en travaillant à nos heures de loisir."

Mme H. Armstrong, Colombie britannique.

"Je possède mon Autotricoteuse depuis déjà trois ans. Au cours de l'hiver dernier, je n'ai jamais fait moins de \$100.00 par mois."

George Niven, Manitoba.

"Je suis l'aînée de la famille et je tenais à gagner de l'argent pour mes besoins. Avec mon Autotricoteuse, j'ai fait plus de \$1,000.00 en un an."

Mlle C. McPhillamey, Alberta.

"Quand j'ai terminé mon ménage, je m'asseyais à une table et je me mets à ma machine; cela me repose. J'ai gagné jusqu'ici \$327.00"

Mme Frank Moore, Ontario.

Trois moyens de gagner de l'argent

Nous achetons toutes les chaussettes qu'il vous est possible de tricoter. En plus, l'Autotricoteuse vous met à même de gagner de l'argent de trois manières différentes. Premièrement: en tricotant des chaussettes pour nous. Deuxièmement: en tricotant pour vos voisins et les magasins. Troisièmement: en tricotant chaussettes, bas, gilets de laine, écharpes, foulards et mitaines pour votre propre famille. Quand vous tricotez pour nous, nous vous payons une commission sur tout ce que vous vendez. Quand vous tricotez pour votre famille, nous vous épargnons cinquante pour cent sur tout.

Preuve indiscutable de succès

Les centaines de milliers de paires de chaussettes que nous recevons de nos travailleurs sont la preuve évidente que l'Autotricotage donne ce qu'il offre. Au cours d'un des derniers mois, soixante mille dollars de ces chaussettes ont été vendus à des maisons de gros à Toronto. Chacune de ces paires avait été tricotée par nos travailleurs dans leur propre maison.

Ce que vous avez à faire

Envoyez-nous simplement le coupon ci-dessous. Renseignez-vous sur le système. Puis prenez une décision. Inutile de tarder, puisque vous pouvez gagner tout de suite de l'argent — aussi n'attendez pas pour envoyer le coupon. Employez vos heures de loisir à gagner de l'argent pour la maison. Mettez le coupon à la poste aujourd'hui même. Inutile de vous dire que vous ne vous engagez en rien, absolument, en envoyant le coupon.

THE AUTO-KNITTER HOSIERY CO., LIMITED,
Dépt. 143. 1870, Davenport Road, Toronto, Ont.

Veuillez m'envoyer tous renseignements sur la manière de faire de l'argent à la maison. Il est bien entendu que cela ne m'oblige en rien.

Nom et prénoms.....

Adresse.....

Mon Magazine, Mars 1926.

LE REFUGE

(Suite de la page 17)

certitude d'être, dans la vieillesse, à l'abri du besoin, grâce à la pension de l'Etat, le détournaient d'être prévoyant. Et il n'est pas certain que cet homme, simple et bon, eût trouvé la volonté de résister à un caprice de l'un des siens. Car trois enfants étaient nés, trois filles, comme si la Providence eût voulu répondre aux désirs secrets de M. Mazier et utiliser cette protection si ardente à se donner.

Elles furent sa fierté. Parfois, le soir, la besogne terminée, il se hâtait de venir prendre l'une d'elles, et presque toujours l'aînée, Germaine, qui lui ressemblait un peu déjà, tenant de lui une belle harmonie de santé physique, pour courir par les rues, visiter les antiquaires, avec l'espoir de découvrir le bibelot rare — une occasion — qui arracherait une approbation de complaisance à Mme Mazier, indulgente à ces folies. Et dans ces courses à l'aventure, où il satisfaisait son innocente manie de collectionneur, ce n'était pas sa moindre joie que d'entendre à ses côtés un petit pas rapide sonner sur le trottoir, de recueillir, en se penchant un peu, une mince voix babillarde, ou de sentir parfois les doigts tièdes et menus de l'enfant, prisonniers dans sa large main, s'agiter doucement pour mieux s'enfoncer dans leur abri.

Et tout à coup ce grand bonheur sombrait dans la plus inattendue, la plus brutale des catastrophes. Oh! cette mort foudroyante, ces grands yeux ouverts, déjà envahis d'ombre, fixés sur l'avenir qui se fermait, dans l'épouvante de la misère entrevue, installée à son foyer!...

Quand elle a poussée sa chaise près de la fenêtre, qu'elle est seule, ses filles parties, et que ses doigts courent sur le métier, Mme Mazier se met à songer et va, par le chemin familier du passé, à la rencontre des souvenirs. Ses yeux regardent naître des fleurs de dentelle. Mais parfois ils ont des fixités, comme si des choses invisibles pour les autres s'étaient prises dans le réseau des fils. Ils sont étranges, ces yeux, d'un bleu presque décoloré à force d'être pâle, avec de délicates lumières d'horizon, comme s'ils voyaient toujours au loin.

Un nuage vient de les assombrir. C'est que sa songerie l'a conduite aux grands jours de détresse, après le départ du mort, dans le grand appartement sonore, où ses trois filles, étonnées, silencieuses, la regardent pleurer, la tête dans les mains, éroulée sur les ruines de son bonheur.

Que va-t-elle devenir avec ces trois enfants dont l'aînée n'a pas quinze ans?

Cependant, cet effondrement éveille des pitiés. Des collègues de son mari s'informent pour elle. M. Mazier est mort trop tôt. Elle ne peut prétendre

à aucune pension. On lui cause vaguement d'un bureau de tabac pour lequel il faudrait beaucoup se remuer et dont elle n'entendra plus jamais parler. Et ces sympathies discrètes se lassent bientôt.

C'est au tour maintenant d'un notaire de lui présenter des chiffres, avec une mélancolie professionnelle, et de lui apprendre qu'il ne lui reste, en fin de compte, pour vivre, que sa modeste dot apportée dans le mariage. Alors les bonnes âmes s'émeuvent. Un moment, juste le temps pendant lequel les gens du monde, si pressés ou si sollicités, lui laissent la scène, elle paraît intéressante. Comme on l'entoure!

Dans l'angle de son salon, elle se voit encore, les bras tombants, désemparée, tandis que l'assaillent les amies attristées, appliquées, entre deux visites, à régler son sort.

— A-t-elle des parents?... Que sait-elle faire?... Pas même une langue!...

Et tandis que sa tête, sa pauvre tête, étourdie sous le choc du malheur, résonne du bruit des mots qu'elle n'entend pas, autour d'elle les lèvres s'allongent en moue de dépit, les bonnes volontés s'irritent de constater qu'elle est à peu près incapable de gagner sa vie et qu'elle rend si malaisée leur œuvre de secours.

Les mains de Mme Mazier s'immobilisent un moment. Dans ses yeux passe un sourire. Car elle assiste maintenant à l'exode prudent des âmes charitables. Elle revoit les lentes retraites accompagnées de gestes consternés, de chuchotements.

— C'est incroyable!... Quelle imprévoyance!... Ne pas avoir un métier en main!... Se laisser surprendre par les événements!... Que voulez-vous qu'on fasse d'elle?...

Comme si elles n'étaient pas ainsi, pour la plupart, confiantes en la vie, à la merci d'une catastrophe semblable, aussi désarmées!...

Seules, quelques amies fidèles s'étaient obstinées à lui tendre la main et avaient eu l'idée d'utiliser son adresse et son goût à monter ces fins ouvrages de dentelle et de broderie dont elle approvisionnait les ventes de charité. Et Mme Mazier avait accepté un sauvetage qui ne l'empêchait pas de s'absorber dans le grand rêve de bonheur qu'elle avait vécu.

Pour ne point dépayser ses souvenirs, il lui avait plu de rester dans le cadre des vieux meubles qui lui soufflaient des choses oubliées. Pour la même raison, elle n'avait pu se résoudre à quitter cette vieille maison du quai Voltaire, qui lui était si familière et rassurait ses appréhensions. Au haut du même escalier, un petit appartement, qui tenait

la moitié du cinquième étage, était vacant. Elle y avait enfoncé son existence rétrécie, découragée. C'est là que s'écoulèrent près de dix années de gêne, de labeur, de soucis. Ce ne fut pas tout à fait la misère, mais l'incertitude du lendemain, les privations, les calculs pour éteindre une dette avant d'en contracter une nouvelle, cette lutte secrète de quatre femmes pour rester fidèles au passé, soutenir leur rang, faire illusion aux relations qui, devant la dignité de leur pauvreté, n'avaient pas osé rompre.

Un soupir a gonflé la poitrine de Mme Mazier. Ces pensées lui ont rappelé les exigences du présent...

Le jour n'éclaire pas ce matin. Paris reste sous le brouillard qui se met à tomber. Le travail avance plus lentement et les yeux se fatiguent davantage. Le col ne sera pas fini...

Mme Mazier jette encore un regard sur la fenêtre.

— Il pleut! Pauvre Germaine!...

C'est de nouveau le silence. Elle a retrouvé sous le filet, que ses doigts fleurissent, son rêve emprisonné. Elle retourne se blottir dans les bras de son cher grand et doux géant. Là, enfin, elle oublie la peur, cette peur qui la traque plus que jamais et semble vouloir s'installer en elle à perpétuelle demeure...

II

Le cours vient de finir. Les petites voix claires, tout à l'heure emprisonnées, jettent vite dehors toute leur joie et font un ramage d'oiseaux. C'est une bousculade, des poursuites. Germaine cherche à se frayer un passage. Des regards profonds, admiratifs, levés vers elle, l'arrêtent. Elle fait peur un peu parce qu'elle incarne l'autorité, mais on l'aime pour sa douceur, sa patience maternelle, et cette tendresse que les enfants savent si bien discerner. Plus difficile encore est de franchir l'obstacle des mères, de celles qui ont à excuser la réponse étourdie dont on a souri, de celles qui quémangent un compliment toujours trop tiède, des éducatrices surtout, zélées et minutieuses, les plus redoutables, auxquelles il faut, entre deux portes, refaire le cours.

Midi vient de sonner. Elle sera en retard. Car elle ne rentre pas chez elle. Comme d'habitude, elle déjeune chez les Clémencin où elle passe une grande partie de l'après-midi en qualité d'institutrice de la jeune fille. Cette combinaison lui permet d'économiser un repas. Mais, presque chaque jour, c'est la même course rapide pour gagner des minutes. Car M. Clémencin aime l'exaetitude et ne plaisante pas à ce sujet.

(A suivre)

Le Petit Capet dans sa prison du Temple

(Suite de la page 42)

Le 25 janvier 1795, qui était un dimanche, le commissaire de service, Cazeaux, qui habitait rue de la Boucherie, no 1292, permit au petit prisonnier de descendre à la salle du conseil et même, inestimable faveurs, de dîner avec lui, Laurent et Gomin.

L'enfant était tout joyeux de cette petite fête. Cazeaux le remarqua, et se tournant vers Gomin: — Vous me disiez tout à l'heure qu'il était très malade. Vraiment, il n'en a pas l'air.

Et il ajouta, soupçonneux: — Peut-être me le présentiez-vous comme agonisant pour appeler l'intérêt sur lui?

— Agonissant, non, répondit Gomin, mais je vous assure, citoyen, qu'il ne se porte pas bien.

A ces mots, dans lesquels se lisait une trop vive préoccupation de la santé de cet enfant qui, en somme, n'était qu'un détenu politique et le fils d'un tyran, Cazeaux eut un accès de patriotique indignation.

— Il se porte comme il se porte, s'écria-t-il. Il y a tant d'enfants qui le valent qui sont plus malades que lui! Il y en a tant qui sont plus nécessaires!

L'enfant ne mangeait que du bout des lèvres. Cette petite scène lui avait coupé l'appétit, et on n'en sera pas, je pense, trop étonné.

— Puisqu'il ne veut pas manger, déclara Cazeaux, il faut qu'il boive à la santé de la République.

Et il remplit de vin son verre. Mais l'enfant laissa son verre plein et il refusa de boire à la santé de la République, qui, à l'époque où se passait cette scène, se portait presque aussi mal que lui.

D'un jour à l'autre, la maladie faisait des progrès. Un mois après ce dîner avec le citoyen Cazeaux, le

8 ventôse, c'est-à-dire le 26 février, la gravité de son état fut signalée au Conseil général de la Commune, et celui-ci envoya des commissaires civils du Comité de Sécurité générale pour l'aviser "du danger imminent que couraient les jours du prisonnier."

D'après le rapport de ces commissaires civils, et de Gomin, il avait des tumeurs à toutes les articulations, surtout aux genoux et aux coudes, il restait toujours assis ou couché, refusait de se livrer à aucun exercice et gardait un mutisme obstiné. Le moral semblait atteint autant que le physique.

Les membres du Comité promirent qu'ils enverraient au Temple, le lendemain, trois de leurs membres.

Ce serait quelques jours après, d'après Harmand (de la Meuse) lui-même (1), et peut-être le lendemain, qu'aurait eu lieu la visite de ces trois membres du Comité de Sécurité générale, Harmand, Mathieu et Reverchon. La date du 27 février ou même d'un des jours du mois de février a été contestée mais cela n'a aucune espèce d'importance. Ce qui importe c'est ce que Harmand a vu et dit et non pas le jour où il l'a dit et vu. Or, Harmand, dans sa visite, fut parfaitement convaincu qu'il se trouvait en face du fils de Louis XVI, et si cet enfant — qu'il jugea très malade — ne lui dit pas un seul mot, ce fut tout simplement parce qu'il ne le voulait pas, dans un de ses accès de mutisme, de silence obstiné, dont il était coutumier.

A la date où nous sommes arrivés, en février 1795, Louis XVII était perdu sans retour. L'œuvre de la République, en ce qui le concernait, touchait à sa fin. Après avoir guillotiné le père et la mère, elle liquidait

le fils. Par incurie, par lâcheté, ou simplement par indifférence, plus encore que par fanatisme cruel, on allait se débarrasser d'un prisonnier coûteux — et si encombrant, quoiqu'il fût si petit!

Il s'éteignait lentement, doucement, dans sa prison du Temple, et, pendant ce temps, l'humanité et même la "sensibilité" continuaient à être à la mode, et le citoyen Lefèvre, secrétaire général de la Trésorerie nationale, publiait dans l'*Almanach des Muses*, pour l'année 1795, l'*Hymne sur l'Enfance pour la fête du 10 thermidor* — le 10 thermidor où le prisonnier, dans son infect cachot, recevait la visite de Barras:

*Espoir naissant de la patrie!
Approchez-vous, jeunes enfants,
Et de vos jeux intéressants
Récitez ma vue attendrie.
Nous envions à nos ayeux
L'âge antique de l'innocence:
Je crois vivre en ces temps heureux
Quand je vois les mœurs de l'enfance.*

*Chers enfants! par le fanatisme
Vous ne serez point avertis;
Vos pères vous ont garantis
Des fers honteux du despotisme...*

HENRI D'ALMERAS.

(1) ANECDOTES RELATIVES A QUELQUES PERSONNES ET A PLUSIEURS EVENEMENTS REMARQUABLES DE LA REVOLUTION, ... P. 1814, p. 16. — Harmand place le rapport du commissaire de la Commune au Comité de Sécurité générale aux premiers jours de pluviôse, au II le quel mois de pluviôse commençait le 20 janvier 1795.

Le Thaumaturge de Montréal

(Suite de la page 14)

à cette époque sont toujours dans un état florissant. Partout dans le pays, la croix est en évidence; croix rustiques plantées le long des routes de campagnes, ou grandes croix dorées fièrement arborées au sommet des clochers des villes.

Le sanctuaire peut-être le mieux connu de la province de Québec, ou plutôt de l'Amérique toute entière, est celui de Sainte-Anne-de-Beaupré, dans le village du même nom, non loin de la ville de Québec. Érigé en accomplissement d'un vœu fait à sainte Anne en 1650, par des marins bretons que menaçait une violente tempête, le sanctuaire de la mère de Marie est fameux pour ses guérisons. Le terrible incendie qui rasa complètement la grande basilique en 1922, n'a pas diminué le nombre des fidèles, qui continuent à s'y rendre en pèlerinages annuels avec la même ferveur qu'auparavant. Chaque été, ces bonnes gens, qui viennent de près et de loin, s'agenouillent par milliers devant la statue miraculeuse de la "bonne sainte Anne" comme on l'appelle avec affection.

Mais ce n'est pas à ces sanctuaires que je m'arrêterai; je veux parler seulement de celui qui s'élève à Montréal, sur le versant du Mont-Royal, en l'honneur de saint Joseph et où le Frère André, le "Thaumaturge," soulage de leurs maux depuis plusieurs années, tous les malheureux et les malades, comme cela est prouvé par les milliers de personnes qui ont retrouvé la santé et le bonheur par son intercession et ses prières. C'est un homme des plus remarquables, qui n'a d'autres prétention que celle d'être l'humble instrument d'un pouvoir plus élevé par lequel il lui est donné de faire du bien à son prochain.

ORIGINES DE L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH

Il y a trois-quarts de siècle, en 1847, un père et huit frères de la Congrégation de Sainte-Croix quittèrent leur maison-mère du Mans, en France, pour venir s'établir à Saint-Laurent, dans la banlieue de Montréal, où ils fondèrent une école paroissiale qui devait plus tard devenir le collège de Saint-Laurent. A mesure que l'œuvre prenait de l'expansion, il fallut s'agrandir pour accueillir tous les élèves qui se présentaient. D'autres propriétés furent acquises, dont celle de la Côte-des-Neiges, où un juniorat fut ouvert. On désirait aussi acheter le terrain qui s'étendait sur le flanc de la montagne, en face de ce collège, mais les pourparlers n'aboutissaient pas. On rapporte qu'après plusieurs vaines tentatives, le Frère Aldéric se promenant dans la montagne avec son supérieur, le Père Geoffroy, par une belle journée de l'été 1882, sortit de sa poche une médaille portant l'effigie de saint Joseph (qui en 1871, avait été choisi par le Pape Pie IX comme le patron et le protecteur de toute l'Eglise catholique) et les deux hommes, dans leur désir ardent d'entrer en possession du terrain convoité, s'agenouillèrent et unirent leurs prières à saint Joseph pour que tous les obstacles à la réalisation du projet, surtout ceux d'ordre pécuniaire, disparaissent. Ils enterrèrent ensuite la petite médaille au pied d'un pin de haute stature. Quatorze ans plus tard, en 1896, la propriété était achetée et quelque temps après, un kiosque était construit sur le site qu'occupe aujourd'hui l'Oratoire. Comme on avait abandonné toute idée d'y ériger d'autres constructions se rattachant au collège, l'endroit devint bientôt un lieu de pèlerinage, car en 1904, après des demandes souvent renouvelées et des refus non moins souvent essayés, le Frère André obtint enfin la permission de bâtir une petite chapelle de dix-huit pieds de longueur par quinze de largeur, dépourvue de fenêtres et ne recevant la lumière que par une unique ouverture percée dans le toit. A cause de son exigüité, la

chapelle ne pouvait contenir que quelques personnes, mais on remédia à cet état de choses en plaçant de longues rangées de banes à l'extérieur, pour faire asseoir les fidèles dont le nombre grandissait sans cesse. On installa un autel provisoire et le 19 novembre 1904, le petit sanctuaire était inauguré. Depuis ce jour, le Frère André, ses frères en religion et des centaines de fidèles se rassemblent là, en face de la statue de saint Joseph.

A l'époque de la construction de la petite chapelle, un charretier des environs qui transportait une charge de bois, vint dire au Frère André que son cheval était arrêté au pied de la pente, assez raide en cet endroit, et que ni les paroles encourageantes, ni les coups de fouet ne parvenaient à le faire avancer d'un pas. "Mais, répliqua le Frère, voici votre cheval et sa charge ici en arrière de vous." Et le charretier tout ébahi, aperçut en se retournant, son cheval rétif qui se tenait à la porte de la chapelle. "Grand Dieu! s'exclama-t-il, c'est un miracle."

On fit dans la suite plusieurs additions à la chapelle originale et le 5 mai 1910, l'Archevêque de Montréal, Mgr Bruchési, se rendit à la demande qui lui avait été souvent faite, d'officialier au service divin dans le nouveau sanctuaire. Il institua aussi une commission formée de prêtres en vue, pour s'enquérir des guérisons que l'on disait avoir été opérées à l'Oratoire. Plusieurs médecins d'une valeur reconnue, tant catholiques que protestants, signèrent des certificats et 170 lettres venant de personnes qui avaient été aidées matériellement, qui avaient été guéries ou qui prétendaient avoir obtenu des faveurs spéciales grâce à saint Joseph furent soumises aux membres de la commission. Après une consciencieuse enquête, ces derniers déclarèrent que tout en ne se prononçant pas sur la véracité et l'authenticité des miracles en question, ils tenaient à affirmer que la dévotion, telle que pratiquée dans ce sanctuaire, était entièrement conforme à celle recommandée par l'Eglise. Ils concluaient en suggérant qu'il soit permis aux fidèles de continuer à fréquenter l'Oratoire pour demander la protection du bon saint.

Le 26 février 1910, sa Sainteté le pape Pie X avait accordé sa bénédiction apostolique et au mois de novembre suivant, l'Archevêque de Montréal, lors de la bénédiction d'une allonge à la chapelle originale prononça les paroles suivantes au cours d'une brève allocution:

"On pourrait croire que saint Joseph désire être honoré d'une façon toute spéciale dans cet Oratoire du Mont-Royal, tout comme Marie-Immaculée voulait l'être à Lourdes, en France. Je vois ici un mouvement de piété qui me console. Ce grain de sénévé, si petit au début, deviendra vite un grand arbre! A l'origine, un pieux serviteur de saint Joseph plaça ici une médaille portant son image. Peu après une chapelle fut construite. Mais les dévotion à saint Joseph devenant de plus en plus nombreux, on dut l'agrandir et même plusieurs fois. L'œuvre n'est qu'à son début, et j'entrevois dans un avenir rapproché, une église, une basilique digne de saint Joseph, s'élevant en cet endroit magnifique sur le Mont-Royal."

"Puis-je dire que des miracles s'opèrent ici? Si je le niais, ces ex-voto qui s'élèvent en pyramides démentiraient mes paroles. Je n'ai pas besoin d'enquête; je suis convaincu que des faits extraordinaires se passent ici; des guérisons corporelles peut-être, car sur ce terrain on peut facilement se faire illusion. Mais ce qui est plus grand, ce sont les guérisons spirituelles qui ont été pratiquées. Des pécheurs sont venus ici et après avoir prié, se sont confessés et sont retournés en paix avec leur Dieu."

"Au cours d'un voyage prolongé que je viens de faire jusqu'à la côte du Pacifique, partout, j'ai été débordé de questions au sujet de l'Oratoire Saint-Joseph, sur le Mont-Royal. Ces témoignages me suffisent! Je vous engage à venir ici souvent, pour implorer l'assistance du généreux et tout-puissant saint Joseph."

LA CRYPTÉ

EN janvier 1914, la permission de construire la crypte était accordée, et le 15 mai 1916, l'Archevêque en bénissait la pierre angulaire. Pour établir les fondations de l'édifice, construit en pierre et en béton armé, il fallut faire sauter à la mine et enlever des tonnes de roc. Le terrain sur lequel s'élève la crypte est situé à 100 pieds au-dessus du niveau de la route, et la crypte elle-même a quarante pieds de hauteur, 120 pieds de profondeur et 200 de longueur. Elle peut contenir 1,500 personnes. L'intérieur affecte la forme d'une vaste voûte en forme d'ellipse rappelant les anciennes cryptes. Il y a trois autels dans le sanctuaire et quatre autels latéraux, de sorte qu'il est possible d'y célébrer sept messes à la fois. Le maître-autel est placé sous un baldaquin, avec des stalles en arrière et de chaque côté, tout comme dans les églises d'autrefois. La tribune des chœurs à l'arrière, peut donner place à soixante-quinze personnes.

Et tout ce faste magnifique, ce marbre, cet or, cet argent et ces pierres précieuses, dans le cadre pittoresque et la riche splendeur scénique de l'histoire montagne, sont la conséquence de l'œuvre insondable du pauvre petit campagnard, qui durant toute sa vie suivit fidèlement et avec humilité les traces du Maître.

LA BASILIQUE

AVANT bien longtemps sera construite au-dessus de la crypte, mais un peu en arrière et la dominant de toute sa majesté, la magnifique basilique qui doit être l'une des plus belles structures du genre dans le monde entier. L'édifice, dont les plans ont été inspirés de la Renaissance italienne, pourra contenir 5,000 personnes assises. Il affectera la forme d'une croix latine et dans sa plus grande longueur aura 320 pieds, tandis que sa largeur entre les extrémités des bras de la croix, sera de 192 pieds. Sa base se trouvera à 150 pieds au-dessus du niveau de la route et le sommet du dôme s'élèvera à 220 pieds plus haut.

De la terrasse semi-circulaire qui se trouvera à l'arrière du temple (comme à la basilique de Montmartre) l'officiant pourra bénir la ville entière, dont les multiples artères rayonnent tout autour de la montagne.

LE TRIBUT D'UN ECRIVAIN DISTINGUE

LE cinquantième anniversaire de l'établissement du protectorat de saint Joseph sur l'Eglise universelle, de même que celui de l'admission du Frère André dans l'Ordre de Sainte-Croix, furent célébrés simultanément en novembre 1921, et en cette circonstance, M. Morgan Powell, l'un des journalistes les plus distingués de la presse canadienne, et comme moi, n'appartenant pas à l'Eglise catholique, voulut par les lignes suivantes rendre un juste hommage au Frère André:

I. L'AUREOLE

SIX heures, la lumière stellaire tombait encore sur la brume matinale qui couvrait le paysage enneigé de la Côte-des-Neiges. Lentement le brouillard s'éleva et sur la scène hivernale, les premiers rayons des feux de l'Est descendirent doucement et com-

(Voir la suite page 46)

Son arôme exquis et sa pureté sans parallèle l'ont fait choisir par les femmes judicieuses depuis plus de 160 ans.

\$2.50

la bouteille

HILLS & UNDERWOOD
London Dry Gin



Demandez **Horlick's**
le Lait Malté ORIGINAL
Lait Sain
pour bébés, invalides & vieillards
Lait riche—Extraits de grains. Préparez-le à la maison, pour toute la famille: délayez vivement la poudre dans de l'eau chaude ou froide, sans cuisson. A toute heure il soulage la faiblesse ou la faim. Une tasse de "Horlicks" chaud au coucher provoque un sommeil reposant.

L'ANCASTER 7063

ANNABELLE BEAUTY PARLOR

SALON DE TOILETTE
ONDULATION MARCEL
MASSAGE ET MANICURE
COUPE DE CHEVEUX ETC.

CHAMBRES 100-102
62 STE CATHERINE, E.
MONTREAL

Mlle LEGARE, . . . Propriétaire

Pilules GALEGINES



Reconnu par le monde entier comme le remède le plus puissant pour le développement du buste.

Le flacon \$1.00 par la poste.

Brochure explicative

Agence Mondiale d'Importation
46 St. Alexandre Ch. 811 Montréal

MARCEL ROCHAT Horloger Suisse EXPERT

RÉPARATIONS DE TOUS GENRES DE MONTRES ET PENDULES

Tél. Plateau 5838

1237, rue BLEURY, près Ste-Catherine

Le Thaumaturge de Montréal

(Suite de la page 45)



Si vos pieds sont endoloris ou si vous souffrez d'une maladie de peau, guérissez-vous rapidement avec

BALMO

Il a guéri un eczéma de 25 ans.

Procurez-vous une boîte d'essai.

Miss Cunningham

128 RUE STANLEY, Apt. 5, MONTREAL



Apprenez l'Anglais au moyen du Phonographe

Pour apprendre l'anglais, les deux conditions essentielles sont: la répétition par le maître, et l'imitation par l'élève des sons particuliers à la langue.

Par notre méthode vous étudiez quand il vous plaît, à vos moments perdus, dans la tranquillité de votre propre chambre, pendant le laps de temps qui vous convient. Plus de six mille personnes au Canada ont employé la méthode I.C.S. pour apprendre l'anglais et le français.

Si vous vous intéressez à l'étude de l'anglais nous désirerions vivement avoir l'occasion de vous donner en détail des informations regardant cette méthode.

Ecrivez aujourd'hui!

INTERNATIONAL CORRESPONDENCE SCHOOLS
CANADIAN, LIMITED

Dept. 110, 389 Mountain St., Montreal, Can.



Sirop GAUVIN
Pour le Rhume

mencèrent à éclairer le monde, au pied de la colline du Sanctuaire.

Mais avant même que le brouillard eusse disparu complètement, on pouvait voir une longue file de formes humaines qui gravissaient avec peine le versant escarpé, s'arrêtant par moment pour reprendre haleine, puis continuant laborieusement jusqu'au sanctuaire qui couronne la colline.

Sur de simples marches de bois donnant accès à une humble construction, deux portes s'ouvrirent et une forme noire s'avança. Bien au-dessous de la stature moyenne et d'un physique délicat, l'homme, couvert des épaules jusqu'aux pieds d'une longue soutane noire, se tenait droit, les bras croisés, la tête haute, sous l'éclat du soleil, qui en ce moment lançait de l'Est, ses flots de lumière dorée.

Il regarda longtemps du côté d'où venait le jour, puis ses yeux aperçurent le long et tortueux défilé de ceux qui montaient lentement vers le sommet. Alors il leva les mains dans une pieuse invocation et après avoir esquissé un geste d'adoration, il se retourna, fit une pause dans l'entrebaillement de la porte et passa de nouveau dans la pièce triste et froide.

Le Frère André, de l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, entra dans sa chambre nue et s'agenouillant sur son prie-dieu, se mit en prières en attendant les visites de ceux qui allaient venir solliciter son intercession.

Ce jour-là, le soleil se leva dans tout son éclat sur la colline couverte de neige, et lorsque les premiers pèlerins, haletant et exténués, furent parvenus aux dernières marches, en face de la crypte, ils purent voir le petit homme, dont les cheveux gris épars et rejetés en arrière laissaient à découvert un large front, se tenant debout les mains jointes, silencieux et humble, sur les marches de bois de sa modeste retraite: à droite de l'édifice sacré. Sur son visage s'esquissait un sourire de bienveillance et ses yeux exprimaient une joie intense.

Toute la matinée, les pèlerins continuèrent l'ascension de la colline, il en vint des riches, des pauvres, des bien portants, des infirmes, des jeunes, des vieux, des gens de toutes les croyances, de toutes les religions; des personnes de haut rang dans leurs limousines et des humbles des campagnes du vieux Québec, dans leurs simples habits.

La froide masse grise de la crypte de pierre se détachait distincte sous un ciel d'azur. Sans interruption, les lourdes portes de chêne du temple balancèrent sur leurs gonds pour laisser les hommes, les femmes, les vieillards, les jeunes gens et les enfants pénétrer dans le silence de la vaste nef, avec ses verrières colorées et son autel resplendissant d'une étrange lumière blanche sous la statue du saint patron.

Et durant toute cette matinée se continua la longue procession de ceux qui recherchaient, non les lourds battements de chêne de la crypte, mais l'insignifiant petit abri de droite, où le mince vieillard en noir et à la figure ridée, se tenait assis les bras croisés, prêt à écouter leurs supplications, avec son ineffable sourire de bienvenue.

Ici, un vieillard avançait en s'appuyant lourdement sur le bras d'un robuste jeune homme. Là, une jeune fille toute contractée, marchait en boitant avec l'aide d'une béquille. Plus loin c'était un petit enfant, tantôt traîné, tantôt porté par une femme dont le visage exprimait une grande douleur. Ou encore c'était une jeune femme à la figure pâle et tirée, qui portait dans ses yeux l'ombre d'une crainte persistante.

Un à un, ils montaient dans la pièce étroite et s'asseyaient sur les bancs, dans l'attente... leur regard se portant anxieusement vers la petite porte par laquelle de temps en temps un des leurs pénétrait auprès du "Thaumaturge."

Qui aurait pu dire ce qui se passait dans cette chambre? Personne, car ceux qui en sortaient ne parlaient pas. Mais leur visage était empreint d'un grand calme et l'on pouvait apercevoir dans leurs yeux une lumière qui en était absente à leur arrivée. Je restai là longtemps à les observer, jeunes et vieux, boiteux et estropiés, et voici ce que je vis:

Il vint une jeune enfant de dix ou douze ans, frêle, nerveuse, pâle, la tête basse, le bras droit inerte et la main gauche serrant fébrilement celle d'une petite vieille coiffée d'un chapeau défraîchi et les épaules couvertes d'un châle usé. Sur les marches, la fillette chancela et la vieille dut la soutenir de son bras pour lui aider à passer la porte. Elle traversa toute courbée les rangs silencieux des autres suppliants. Lorsqu'elle sortit, sa petite tête était droite, la pâleur de ses joues avait disparu, ses yeux étaient pleins d'émerveillement et elle regardait toute surprise son bras droit qu'elle pouvait maintenant mouvoir légèrement. Des larmes de joie perlaient dans les yeux de la petite vieille toute fanée.

II. L'APRES-MIDI

La vaste crypte de pierre était remplie; tous les sièges étaient occupés et les allées étaient encombrées d'une foule où se retrouvaient des représentants de toutes les classes et de tous les âges. Ils attendaient dans un silence qui en se prolongeant, semblait s'appesantir sur eux tous, comme une lourde main. La lumière d'un ciel grisâtre et lourd de nuages filtrait à travers les verrières aux couleurs vives. Le marbre de l'autel mêlait sa blancheur aux lumières scintillantes et multicolores; tandis que tout en haut, se détachant distinctement sur l'éclat d'un réflecteur de cuivre, se dressait la grande statue de saint Joseph portant l'Enfant-Jésus dans ses bras. Plus loin s'estompaient les ombres de la sacristie et de chaque côté, les arceaux élancés se fondaient dans la voûte cintrée.

A travers la crypte, les notes douces de l'orgue résonnaient maintenant avec mélodie... les enfants de chœur dans leurs soutanes rouges, avançaient lentement... puis ce sont les prêtres... des lumières pointent sur l'autel étincelant... et le silence donne l'impression de l'éternité. Une riche voix de baryton, claire et sonore, dont l'éclat retentit sous la voûte basse de l'enceinte sacrée, entonne du chœur avec accompagnement de l'orgue, un chant d'action de grâces et d'adoration... "O Salutaris Hostia!"... des voix jeunes d'enfants répondent... puis le baryton reprend et l'écho de ses accents d'allégresse se répercute sur les têtes recueillies... "O Salutaris Hostia!"... pour s'éteindre enfin... dans un silence profond comme la tombe.

Tout à coup, une voix vient rompre le calme qui a suivi. C'est un père Oblat, qui du haut de la chaire nous raconte l'histoire de saint Joseph, avec des mots simples et des phrases émuës qui tiennent l'auditoire sous le charme du récit.

L'éclat lumineux et l'autel grandit... la statue couronnée placée à côté, brille sous le jeu des lumières rouges et blanches dont le scintillement blesse presque la vue. De nouveau les notes de l'orgue résonnent doucement à travers les espaces voûtés. Des prêtres dans leurs riches vêtements sacerdotaux passent et repassent devant l'autel étincelant de lumière... il se fait un silence et la foule s'agenouille pour l'élévation de l'Ostensoir et la bénédiction du Saint-Sacrement... l'orgue joue encore... puis lentement, la masse des fidèles s'écoule au dehors dans l'atmosphère humide et grise de cette fin de journée d'hiver.

Mais dans un recoin tranquille du passage circulaire, en arrière de la sacristie, se tient un petit homme courbé, la tête basse et les mains jointes. Le Frère André écoute les derniers échos de l'orgue qui meurent doucement dans l'enceinte maintenant déserte et à peine éclairée. Cet office d'action de grâces est célébré en l'honneur du sanctuaire qu'il a édifié, de même qu'à la gloire de son œuvre de guérison au cours des longues années de son existence. Et il est là, seul, silencieux, distrait de toutes les choses de la terre... n'écoulant que la musique de l'orgue et ne voyant que les lumières expirantes de l'autel dominé par la statue de saint Joseph, dont l'ombrage se projette tristement et de plus en plus épais.

Le Frère André reste là à prier pendant que s'en vont les fidèles nombreux qui sont venus lui rendre, ainsi qu'à son saint patron, cet insigne honneur.

C'est là que nous l'avons rencontré et qu'il est venu vers nous, ses traits ridés, éclairés par un bon sourire. "Vieux?... Je ne suis pas vieux! Voyons... sept et cinq... c'est cela, douze... oui, on pourrait dire que j'ai douze ans. Fatigué? On n'est jamais fatigué au service du Maître. Oui... je suis debout depuis l'aurore. Combien de personnes? Oh! beaucoup... beaucoup. Que dites-vous? Si j'ai guéri ces gens... vous ne devriez pas poser pareille question... Dites seulement que j'espère que tous sont partis plus contents. Vous reviendrez? Oui... revenez et que Dieu vous bénisse!"

Une ferme poignée de main, le geste digne et simple d'une bénédiction et on le quitte en emportant le souvenir d'un visage ravagé par les années, d'un corps mince, mais non encore abattu par le poids des soixante-quinze hivers qu'il porte, d'un sourire semblable à celui d'une mère réconfortant son enfant fatigué et d'un reflet étrange dans ses yeux gris et clairs.

Cet homme au moins, est en paix avec Dieu et les hommes.

LE SOIR

DES ombres plus épaisses tombent maintenant sur la terre. De gris, le ciel est devenu noir. La grande crypte est déserte. Sur l'autel de marbre blanc, quelques cierges solitaires brûlent encore d'une flamme capricieuse. Le silence enveloppe toutes les choses.

Le petit "Thaumaturge" est rentré dans sa chambre nue. Né il y a soixante-quinze ans dans le modeste village de Saint-Grégoire d'Iberville et n'ayant été pendant de nombreuses années que l'humble portier d'un collège de l'Ordre de Sainte-Croix, le Frère André prie pour ceux qui sont venus solliciter son intercession durant cette longue journée. Combien de centaines de personnes ont quitté l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal en bénissant son nom, lui seul et Dieu le savent. Mais son nom est révérend jusqu'aux confins du monde. Le plus humble des hommes, sa renommée pourrait lui être envinée par les puissants de la terre.

On dit que sur le versant de la Côte-des-Neiges, sera bientôt construite une vaste basilique, à laquelle le temple actuel servira de crypte. Un million de dollars souscrits par des milliers de personnes qui ont retrouvé la santé et le bonheur grâce à l'intercession du sage petit "Thaumaturge," est déjà une garantie de l'exécution du projet. Ce sera l'un des plus fameux sanctuaires du monde, par ses dimensions, son site, sa grandeur, sa beauté et ses richesses... "Ad maiorem Dei Gloriam!"

Mais à droite de la crypte de pierre se dresse la petite chapelle au toit recouvert en tôle. A l'intérieur, un simple autel avec quelques cierges. Sur les murs, des plaques de marbre pro-

(Voir la suite page 51)



QUALITÉ

Nous chérissons la confiance de notre clientèle obtenue par un service concienzue et suivi.

La vraie économie réside dans le SERVICE ET QUALITÉ

Nous avons dans le passé, toujours donné la préférence à la Qualité ce qui nous a valu notre

REPUTATION EXCEPTIONNELLE

Nous sommes constamment en éveil pour donner la plus parfaite satisfaction.

Maison Du VERGER, Limitée
(1466 248, RUE ST-DENIS.)

Salon de Beauté, Ondulation Marcel, Coupe de cheveux, Shampoing, Massage, Manicure, Teinture des cheveux, Parfumerie et articles pour la toilette, etc. Transformations et perruques Bob pour dames, avec raie naturelle, à prix modérés.

LA BOITE AUX LETTRES

Par TANTE SUZON

COMME le directeur de 'Mon Magazine' ne veut rien négliger pour être agréable et utile à ses lecteurs, nous nous rendons immédiatement au désir qu'on nous en a exprimé d'établir ici un petit courrier où chacun trouvera la réponse à sa demande ou le conseil attendu. A l'avenir, on pourra donc en toute confiance s'adresser à nous pour la solution des petits problèmes qui embarrassent parfois l'inexpérience. Nous mettrons à renseigner nos lecteurs tout le dévouement et tout l'empressement d'une amie véritable.

Veuillez adresser toute correspondance:

Tante Suzon, "Mon Magazine",
Edifice La Patrie, Montréal.

Mariette. — Sans doute, la mode est aux cheveux courts, mais c'est une mode jeune et je ne conseillerais pas à une demoiselle de cinquante ans, de sacrifier sa chevelure à une mode qui ne convient pas à son âge.

Coriolan. — Cette personne qui invente des histoires sur le compte de ceux qui travaillent dans le même établissement, afin de leur faire du tort auprès de ses patrons, n'est certainement pas digne du respect ni de l'estime des honnêtes gens. Dévoiler sa perversité serait un acte de justice envers ceux qu'elle sacrifie à sa jalousie, aussi bien qu'envers les maîtres qu'elle trompe par ses mensonges.

Une qui veut savoir. — Mais oui, les femmes d'Italie ont obtenu le droit de vote, mais elles semblent si peu l'apprécier qu'il en est parmi elles qui mettent toute leur influence à combattre ce privilège. Mais il ne faut pas s'étonner de cet arriérisme, qui n'est pas particulier à ce pays. Les femmes des vieux pays ont un long chemin à parcourir pour rejoindre dans la voie des libertés et du progrès, leurs sœurs d'Amérique. On ne se dégage pas facilement de l'enlèvement de la routine, tandis que chez nous, la femme de ce siècle naît en plein mouvement; elle n'a rien à désapprendre, rien à démolir, rien à rejeter pour avancer avec le progrès: le progrès c'est son élément, c'est sa vie.

La Petite Fille aux Yeux Bleus. — Que vos yeux soient bleus ou noirs, petite fille, cela n'a guère d'importance ce qui doit vous préoccuper davantage c'est que vos yeux bleus ou noirs ne reflètent toujours que de saines pensées. Gardez votre âme jeune et bonne, et vos yeux paraîtront beaux. Ne soyez pas coquette, surtout; à votre âge cela semblerait ridicule. Il est tant d'autres choses qui doivent vous intéresser, dans le milieu neuf où vous avez le bonheur de vivre. Et comprenez-vous assez que vous êtes une favorisée du destin.

Cyprien. — Les jeunes filles qui gagnent leur vie dans les bureaux peuvent devenir d'aussi bonnes ménagères que les autres, pourvu qu'elles le veulent. C'est à vous de vous assurer que la demoiselle que vous courtisez n'a pas "l'horreur du ménage", comme vous dites. Je connais de ces demoiselles qui, après leurs journées de travail, emploient leurs soirées à confectionner leurs robes ou à faire le ménage. Cela ne les empêche pas de remplir exactement leurs devoirs d'employées. Celles-là ne seront certainement pas une charge pour leur mari. Elles seront plutôt, j'en suis certaine, une sage conseillère et une aide dévouée.

Je vous conseille de choisir parmi celles qui leur ressemblent la compagne que vous cherchez. Vous ne serez pas déçu.

"La vie est courte, l'Art demeure."

Il existe, rue Sainte-Catherine Est, en plein centre des affaires de détail, une maison qui fait école de bon goût. On y trouve une merveilleuse collection d'objets d'art: peintures, gravures, bibelots, etc., recherchés par les connaisseurs, soit pour embellir leur demeure, soit pour offrir en cadeaux.

Lorsque nous avons à faire un don, nous nous préoccupons trop de l'objet personnel: l'article destiné au décor intérieur de la maison est souvent le mieux accueilli. Toujours sous la vue du donataire, l'œuvre d'art, louangée par les amis, lui est une source de perpétuel contentement. Par quel autre moyen pourrions-nous plus sûrement nous rendre agréable à la personne que nous voulons honorer?

Quant à la collection dont nous voulons vous dire un mot, une heure passée à l'examiner vous convaincra qu'il ne s'y rencontre rien de banal. L'art subtil et gracieux du XVIII^{ème} siècle y occupe une place importante: Watteau, Lancret, Fragonard, Greuze, etc., sont représentés par de belles estampes en couleurs; l'art romantique du XIX^{ème} siècle par des reproductions inaltérables, au carbone, des œuvres de Corot, Daubigny, Millet, Rousseau, Jacques, Diaz, etc., tous les grands peintres de l'époque sont là. L'art contemporain comprend les peintres d'histoire, les impressionnistes et jusqu'aux plus hardis dans leurs conceptions du beau.

Ce qui doit particulièrement nous intéresser, ce sont les œuvres (originales celles-là) de nos peintres canadiens. Encourageons nos artistes, quand l'occasion se présente de célébrer la fête d'un parent ou d'un ami: offrons une œuvre canadienne reproduisant un beau coin de chez nous.

Si votre budget ne vous permet pas ce luxe, que de jolies choses à prix modiques il reste encore à offrir! Bibelots de toute nature, estampes en couleurs, silhouettes parisiennes, signées par Icart, Grelet, etc., lithographies représentant des paysages idylliques, scènes de nuit vénitienne. Et chacune dans un cadre approprié, car Messieurs Morency frères, Limitée, puisqu'il faut les nommer, sont des spécialistes de l'encadrement. Dans aucun autre atelier, on ne sait aussi bien harmoniser le cadre avec le sujet. Nulle part on trouve un assortiment aussi artistique, aussi complet de matériel d'encadrement. Une expérience de vingt années garantit la perfection du travail.

CONCLUSION: — De crainte d'offrir en cadeau un objet banal, allez chez

MORENCY, FRÈRES, [LIMITÉE]

Est, rue Sainte-Catherine.

Exposition de tableaux

D'ARTISTES CANADIENS ET FRANÇAIS

DU 1^{er} MARS AU 15 MARS 1926

CHEZ MORENCY Frères, Limitée

346 rue Sainte-Catherine Est

Tél. Est 3202

CECI TIENT LIEU D'INVITATION

CHIROPRATIQUE

La science qui rend les gens bien et heureux.

Faites examiner votre épine dorsale pour découvrir où est votre mal.

T. W. DAVIS, D. C., Ph. C.

C. WILSON, D. C., Ph. C.

Gradués de l'Ecole Palmer

203 Édifice Drummond

MONTREAL

TEL. UPTOWN 9196

Peignez-vous sur Porcelaine ?

Si oui, — Employez la nouvelle peinture MARVEL-LAC pour décorer la porcelaine, sans avoir le trouble et l'incertitude de faire cuire.

Envoyez votre nom et adresse, pour détails gratuits.

Couleurs en vente chez

LADIES HANDICRAFT

344 RUE UNIVERSITE - MONTREAL

A LIRE ! A LIRE !

Avantages spéciaux offerts en première page.

Grand Concours

Fourrures!

Fabrication sur commande et transformations de tous genres.

Coupe élégante, fini soigné.

BAS PRIX

MADAME

L. BENOIT

570 est, rue Sherbrooke

Tél. Est 7053j

La Grippe!

Enrayez-la dès son début. Frictionnez la gorge et la poitrine avec le Liniment Minard et faites des inhalations de Minard chaud.

Il est toujours prudent d'en avoir un flacon chez soi.

LINIMENT MINARD
TRIOMPHE DE LA DOULEUR

OIGNONS

PEDODYNE, le merveilleux "Dissolvant" nouveau, bannit les oignons. La douleur cesse presque instantanément. La bosse disparaît comme par magie. Alors vous avez le pied bien fait.

ENVOYE A L'ESSAI

Je désire que vous soyez soulagé des oignons. Je veux que vous connaissiez le plaisir d'un pied confortable. Nous vous enverrons avec plaisir une boîte de "Dissolvant" à l'essai. Ecrivez simplement: "Je veux essayer PEDODYNE". Adresse: KAY LABORATORIES Dept. N-1052 135 N. La Salle Street Chicago, Ill.

AIGUILLES

Carnet de 15 grandes, 20 à reprendre et 75 aiguilles de toutes dimensions. 110 des plus belles aiguilles à chas doré et argenté.

Envoyez un bon postal de 25 cents à

M — Boîte 449

127 rue Drummond Montréal

Pureté et saveur

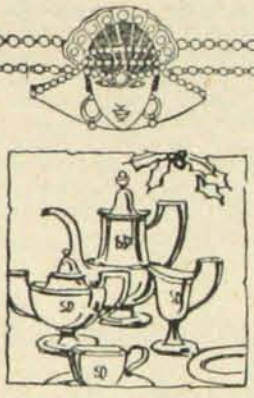
soigneusement conservées. Il est reconnu dans toute l'étendue du pays que le

THÉ "SALADA"

F 16

possède ces qualités.

Etiquette brune, 75c. - Mélange Orange Pekoe, 85c.



**Services d'Argent
qui Dureront**

Ces superbes articles en argent feront l'orgueil de toute femme.

Ils sont de cette qualité qui font l'admiration de tous ceux qui les voient.

Ils conserveront leur lustre et leur brillant pendant des années et donneront toujours un cachet de goût et de distinction à votre table.

Plusieurs de nos clients les préfèrent à d'autre argenterie à cause de leurs prix modérés.

Ils sont toujours bienvenus comme cadeaux des fêtes.

Alfred Eaves Enregistré
W. E. HAYS, Succ.
23, rue Notre-Dame ouest



Description des modèles

(Suite de la page 26)

3240—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 38, 14 à 18 ans. Convient spécialement pour le taffetas noir.

3214—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. On emploiera du joli taffetas bleu.

3229—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 42, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 96 pouces. Taille 36 demande 4 1/4 verges de crêpe de Chine bleu de 40 pouces de large. Le Motif-Broderie No 13087 en garnit le corsage.

3188—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 38, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 44 pouces. Taille 36 demande 4 1/2 verges de satin orange de 40 pouces de large — 3/8 vg. de Georgette gris de 40 pouces de large. On se servira du Dessin-Feston No 12567 comme garniture.

3219—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 58 pouces. Taille 36 demande 4 1/4 verges de soie rayée de 36 pouces — et 1/2 verges de soie unie.

3183—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. Le modèle est en soie verte. Les poches sont brodées avec le Motif-Appliqué No. 12796.

3178—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 42, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 47 pouces. Taille 36 demande 5 1/2 verges de crêpe de soie Fuchsia de 40 pouces de large — 1 3/8 verge de chiffon Fuchsia pour la garniture. Le Dessin-Broderie No 13085 donne un joli effet.

(Suite de la page 27)

3213—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 38, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 88 pouces. Taille 36 demande 1 7/8 verge de faille de soie brune — 2 verges de faille de soie beige, 40 pouces de large — 1 1/4 verge de doublure. Le Dessin-Bordure No 12943 est très joli.

3194—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 42, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 106 pouces. Taille 36 demande 3 1/4 verges de crêpe de soie fleuri, 40 pouces de large — 5/8 verge de crêpe bleu uni.

3182—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 47 pouces. Taille 36 demande 4 7/8 verges de satin plat, gris-bleu, 40 pouces de large. Le Motif-Appliqué No 12672 se brode sur les poches.

3227—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. Cette robe est en taffetas rouge.

3199—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 52 pouces. Taille 36 demande 3 1/4 verges de soie à dessins de 40 pouces de large — 3/4 verge de soie de 40 pouces de large pour la cape et la garniture et 1/8 verge de soie blanche pour le col.

3190—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 74 pouces. Taille 36 demande 4 1/8 verges de crêpe satin jaune, 40 pouces de large — 2 3/4 verges de ruban rayé de 2 pouces de large.

3230—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 38, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 102 pouces. Taille 36 demande 4 verges de taffetas bleu de 40 pouces de large — 20 verges de ruban de velours bleu plus foncé pour la garniture.

3189—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 48, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 106 pouces. Taille 36 demande 4 1/2 verges de taffetas vert, 40 pouces de large.

(Suite de la page 32)

3215—Chemise de nuit pour dames. Mesure de buste: 36, 40 et 44. Taille 36 demande 3 verges de crêpe de soie de 40 pouces de large — 2 1/4 verges de dentelle étroite. Comme garniture on choisira le Motif-Broderie No 12672.

3225—Blouse pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. Se fait en toile ou en cretonne.

3223—Blouse pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. Se fait en cretonne fleurie.

2085—Camisole pour dames et jeunes filles. Mesure 34 à 48, 16 à 20 ans. No 2687 — Bouffants pour dames et jeunes filles. Taille 26 à 40, 16 à 20 ans. La parure pour taille moyenne demande 2 7/8 verges de crêpe de Chine de 40 pouces de large. On se sert pour garniture le Motif-Floral No 13078.

2907—Brassière pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 50, 14 à 18 ans. Taille 36 demande 1/4 verge de satin de 36 pouces de large — 1 3/8 verge de ruban pour les épaulettes.

3016—Combinaison-Jupon pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 48, 14 à 18 ans. Taille 36 demande 2 5/8 verges de soie radium de 40 pouces de large.

2881—Combinaison-Jupon pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 50, 14 à 18 ans. Taille 36 demande 2 5/8 verges de nainsook de 36 pouces de large. Le Motif-Broderie No 13086 est une garniture qui donne un joli effet.

3158—Robe-Tablier pour dame et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. Taille 36 demande 4 verges Guingan à carreaux de 32 pouces de large — 3/8 verge de Guingan uni. Le Motif-Appliqué No 12629 se brode au-dessus de la poche gauche.

3201—Tablier pour dames et jeunes filles. Mesure de buste 38, 44 et 16 ans. Se fait en Guingan ou en cretonne.

2946—Manches de robe pour dames et jeunes filles. Taille 34 à 44, 14 à 18 ans. Taille 36 demande 1 3/8 verge de crêpe de soie pour (1); 3/4 verge de soie de 40 pouces de large pour (2); garnies du Motif-Broderie No 13085; 1 1/8 verge de crêpe Georgette de 40 pouces de large pour (3); et 1 verge de taffetas de 40 pouces pour (4).

3045—Manches de robe pour dames et jeunes filles. Taille 34 à 44, 16 à 20 ans. Taille 36 demande 7/8 verge de crêpe de soie de 40 pouces pour (1); 1/2 verge de satin de 40 pouces avec 1/2 verge de crêpe Georgette de 40 pouces de large pour (2) garnies du Motif-Broderie 12671; 1 1/8 verge de crêpe de soie de 40 pouces de large pour (3); 1 verge de crêpe Georgette pour (4); 3/4 verge de crêpe de soie pour (5).

(Suite de la page 23)

3140—Manteau pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. Taille 36 demande 2 7/8 verges de tissu de 54 pouces — 3 verges de soie pour la doublure, 36 pouces de large.

3097—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 64 pouces. Taille 36 demande 3 5/8 verges de crêpe plat de 40 pouces de large — 1 3/8 verge de soie pour doublure de 36 pouces de large. Le Dessin-Feston No 12177 orne le bas de la blouse.

3197—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. Ce nouveau modèle de robe-taffetas nous montre les manches et les nouveaux jabots.

(Voir la suite page 49)

Tél. LAncaster 7468

CHIC PARISIEN

Ouvrage Garanti

"Yvonnette"

BEAUTY PARLOR

Ondulations Marcel, 75c

ou à l'abonnement, autant de fois que désiré, pour \$2.00 par mois.

Shampoo — — — — — 50c Coupe de cheveux — — — — — 50c

Manicure — — — — — 75c Massage — — — — — 75c

Cheveux teints à l'Henna, \$6.00

Diplômée coiffeuse et professeur à Paris. Membre de l'association des coiffeurs.

596 rue Université, — — — — — Montréal, Qué.

Description des modèles

(Suite de la page 48)

3218—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 38, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 108 pouces. Taille 36 demande 2½ verges de Rep de 54 pouces de large — ¼ vg. de crêpe de soie de 36 pouces de large — 1½ verge de bordure.

3186—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 100 pouces. Taille 36 demande 3½ verges de taffetas, 40 pouces de large — ½ verge de crêpe Georgette de 40 pouces de large pour le jabot qui est festonné avec le Dessin-Feston No 11661.

(Suite de la page 29)

3192—Blouse pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 48, 14 à 18 ans. No 2686-Jupe-Corsage pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 48, 14 à 20 ans. La largeur du bas de la robe est environ 36 pouces. Taille 36 demande 4½ verges de crêpe de soie de 40 pouces de large — ¼ verge de dentelle de 18 pouces de large — 7/8 verge de doublure de soie de 36 pouces de large. Les poches se garnissent avec le Motif No 13077.

3181—Robe pour dames. Mesure de buste: 34 à 48. La largeur du bas de la robe est environ 90 pouces. Taille 36 demande 3¼ verges de crêpe de soie de 40 pouces de large.

3231—Manteau-Cape pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. Un des manteaux les plus en vogue à Paris.

3211—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 38, 14 à 18 ans. Spécialement dessiné pour le taffetas. Un Motif-Floral No 13042 s'emploie comme garniture.

(Suite de la page 31)

3200—Robe pour enfants, contenant le Dessin-Broderie. Taille 2 à 6 ans. Taille 2 ans demande 1½ verge de toile pêche de 36 pouces de large. La robe est d'une seule pièce, n'a pas de manches, le col est rond, en arrière et en avant. Elle ouvre sur le devant et les côtés sont froncés.

3208—Robe-Culotte pour enfants, contenant le Dessin-Broderie. Taille 2 à 6 ans. Taille 2 ans demande 2½ verges de taffetas de 36 pouces de large. Le col de la robe est rond et ferme en arrière. La robe est froncée en arrière et en avant, aux épaules, et se coud à l'empiècement. On passe un élastique à la ceinture et au bas des pantalons.

3221—Robe pour enfants, contenant le Dessin-Broderie. Taille 2 à 6 ans. Taille 4 ans demande 1½ verge de taffetas jaune de 36 pouces de large.

3203—Robe pour enfant, contenant le Dessin-Broderie. Taille 2 à 6 ans. Taille 2 ans demande 1½ verge de toile verte de 36 pouces de large.

3237—Habit de garçonnet. Taille 2 à 6 ans. Se fait en flanelle bleue.

3239—Robe pour fillettes et jeunes filles. Taille 6 à 16 ans. Taille 12 ans demande 3 verges de toile rayée vert et gris ¾ verge de toile verte de 36 pouces de large pour la cape ½ verge de toile grise de 36 pouces de large pour la garniture.

3202—Robe-Culotte pour fillettes. Taille 4 à 12 ans. Taille 12 ans demande 3½ verges de taffetas rose de 40 pouces de large. On se sert du Motif-Appiqué No 12371.

(Suite de la page 33)

2210—Bouffants, pour fillettes et jeunes filles. Taille 6 à 16 ans. Taille 6 ans demande 1¼ verge de flanelle de 36 pouces de large pour la culotte et ½ verge de mousseline de 36 pouces pour le corsage.

7964—Costume de gymnastique pour fillettes et jeunes filles. Taille 6 à 17 ans. Taille 8 ans demande 1¼ verge de serge de 36 pouces de large pour la culotte — 2¼ verges de matériel de 36 pouces de large pour la blouse Middy — ½ verge de matériel rouge de 36 pouces pour le col.

3198—Bouffants pour fillettes. Taille 4 à 14 ans. Taille 6 ans demande 1¼ verge de crêpe de soie de 36 pouces.

3196—Pyjama pour fillettes et jeunes filles. Taille 6 à 16 ans. Se fait en crêpe coton.

3210—Pyjama pour fillettes. Taille 4 à 12 ans. On choisit le crêpe coton.

3191—Jupon pour fillettes et jeunes filles. Taille 12 à 17 ans. On emploiera du crêpe de soie ou du nainsook.

2193—Pyjama pour fillettes et jeunes filles. Taille 6 à 16 ans. Un nouveau modèle de Paris.

(Suite de la page 22)

Hanches Minces 3238—Robe pour dames. Mesure de buste: 42 à 52. Se fait de crêpe de soie imprimé.

Hanches Fortes 3224—Robe pour dames. Mesure de buste: 35 à 45. La largeur du bas de la robe est environ 76 pouces. Taille 41 demande 3¼ verges de crêpe de Chine, 40 pouces de large. Un Motif-Floral No 13079 s'emploie comme garniture.

Hanches Fortes 3235—Robe pour dames. Mesure de buste: 35 à 45. La largeur du bas de la robe est environ 95 pouces. Taille 41 demande 3½ verges de taffetas, 40 pouces de large — 1½ verge de crêpe de soie de couleur plus foncée pour la garniture — 1½ verge de doublure de 36 pouces de large.

Hanches Minces 3216—Robe pour dames. Mesure de buste: 42 à 52. Se fait généralement en crêpe de soie. Les poches sont garnies d'un Motif-Appiqué No 12671.

Hanches Minces 3232—Robe pour dames. Mesure de buste: 42 à 52. Les lignes de cette robe sont longues et gracieuses.

(Suite de la page 30)

2550—Habit Trois-Pièces. Taille 4 à 10 ans. Taille 8 ans demande 1½ verge de flanelle de 54 pouces de large — 1½ verge de toile de 36 pouces pour la veste. L'habit comprend le gilet, la veste et le pantalon.

3009—Robe pour fillettes et jeunes filles. Taille 6 à 14 ans demande 1½ verge de Jersey de laine de 54 pouces de large — ½ verge de crêpe de soie de 36 pouces pour garniture. Les poches sont ornées du Dessin-Appiqué No 12672. La robe est de style Kimono, ouvre et ferme sur l'épaule gauche, elle est froncée en avant et en arrière. Le col d'une seule pièce est droit et se noue sur l'épaule. La ceinture est étroite.

3021—Robe pour fillettes et jeunes filles. Taille 6 à 16 ans. Taille 14 ans demande 1½ verge de taffetas écossais de 36 pouces de large — 1½ verge de taffetas uni de 36 pouces de large.

3222—Robe pour fillettes et jeunes filles. Taille 10 à 16 ans. Se fait en voile imprimé.

3228—Robe pour fillettes. Taille 6 à 14 ans. Taille 14 ans demande 3 verges de soie de 36 pouces de large. Le Monogramme No 558 se brode au plumetis. Cette jolie robe ouvre et ferme sur le devant. Les manches Raglan sont longues ou courtes. Dans la jupe il y a deux plis intervertis, les poches peuvent être omises, si on le préfère. La ceinture ferme en avant.

(Suite de la page 31)

3234—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 38, 14 à 18 ans. On emploie du taffetas. Le Dessin-Feston No 12177 en fait une jolie garniture.

3204—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 38, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 48 pouces. Taille 36 demande 4 verges de chiffon imprimé, 40 pouces de large et 1¼ verge de chiffon uni. Le col est oval, terminé par un col-cape, la tunique circulaire n'est que sur le devant de la robe.

3207—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 38, 14 à 18 ans. Dessiné spécialement pour le taffetas.

(Voir la suite page 50)



UNE élégance sobre se reflète dans chaque série des nouveaux et ravissants modèles "Niagara Maid": et leur durée exceptionnelle les rend aussi pratiques qu'ils sont charmants.

"Niagara Maid"
GANTS DE SOIE
Chaque paire est doublée aux extrémités.
PRODUIT CANADIEN

Fabricants également de Bas de soie "Niagara Maid" et de Sous-vêtements de soie italienne "Niagara Maid".

FABRIQUES A BRANTFORD

SERVICE

NOTRE maison se prévaut du service qu'elle rend à sa clientèle, autant que de la haute qualité des marchandises qui font l'objet de son commerce. La courtoisie la plus empressée de notre personnel est acquise aux acheteurs de menus articles comme à ceux qui nous demandent une pièce de joaillerie. Les instructions que nous recevons de nos aimables clients, pour la livraison et l'emballage spécial, sont ponctuellement suivies. Les marchandises sont logées dans des boîtes attrayantes. Au demeurant, nous ne négligeons rien de ce qui peut contribuer à rendre le colis agréable et ajouter au plaisir du donataire.

Ces soins méticuleux ne sont pas comptés dans le prix de nos marchandises, qui ne sont majorées ni pour le prestige d'un nom, ni pour le luxe de l'emballage.

Les articles sont toujours marqués à leur juste valeur. Le public est invité à s'adresser à nous en toute confiance d'être bien servi et de recevoir pleine valeur pour le montant déboursé.

Tél. Est 9470

SCOTT & BOUSQUET FRÈRES
LIMITÉE
479 EST RUE STE-CATHERINE.
SUCCEURSALE: 2558 RUE ST-HUBERT
MONTREAL

Heures de Bureau: 9 à 12 am 2 à 5 p.m. 7 à 8 p.m.

Tél. Est 7053J

GAETAN BENOIT, D.C.
CHIROPATRICIEN
570 est, rue Sherbrooke Montréal

PRIX DES PATRONS

On peut se procurer les patrons de la "Pictorial Review" à l'une de ses agences dont les noms et adresses apparaissent au bas de cette liste de prix où ils vous seront envoyés franc de port, si vous vous adressez à "MON MAGAZINE".

No	Cts.	No.	Cts.	No	Cts.	No	Cts.
3215	30	3205	45	3178	45	3155	45
2973	25	3206	45	2810	45	3140	45
2779	35	2718	45	2550	30		
2992	35	3192	35	3038	30		
2085	25	2686	35	3035	30		
2689	35	3197	35	2712	30		
3225	35	2602	30	3222	35		
3223	35	3181	45	2680	25		
2807	25	3184	45	3228	35		
3016	35	3231	45	3009	30		
2881	35	3220	45	3021	35		
2946	25	2919	45	3210	35		
3045	30	3242	45	1730	30		
3158	35	3211	45	3196	35		
3201	30	3200	35	3191	35		
3175	45	3208	35	3193	35		
3101	45	3221	35	2489	20		
3174	45	3203	35	2512	20		
3199	45	3237	35	2666	25		
3081	45	2749	30	1964	30		
3238	45	3239	35	3005	25		
3224	45	3202	35	3198	30		
3235	45	3226	35	3100	30		
3216	45	3233	35	2210	25		
3232	45	3236	35	2920	20		
3041	45	3148	35	3114	45		
3050	45	3213	45	3127	45		
3187	45	3194	45	3096	45		
3140	45	3182	45	3119	45		
3088	45	3227	45	3154	45		
3097	45	3199	45	3152	45		
3037	45	3190	45	3153	45		
3055	45	3230	45	3115	45		
3218	45	3189	45	3144	35		
3186	45	3229	45	3127	35		
3071	45	3188	45	3116	45		
3204	45	3219	45	3129	45		
3046	45	3183	45	3151	45		
3207	45	3240	45	3137	45		
3234	45	3214	45				

S. Shapiro	Bedford	Rue Principale.
C. P. Lahaie	Buckingham	
A. Brien	Chambly	
Louis Bailly	Champlain	
W. N. Paul	Danville	
E. J. Turcotte	East Broughton	
R. C. Savage & Fils	Granby	Rue Principale.
Markus Hanna & Fils	Grand'Mère	174 rue Ste-Catherine.
Morrow Bros.	Grenville	
Camille Habid	Hudson	Rue Principale.
C. H. Lamb	Huntingdon	Rue Hunter.
Mme M. J. Morgan	Knowlton	
T. A. Tessier	Lachine	88 rue Notre-Dame.
J. et A. Chabot	La Sarre	
Ernest Gauthier	La Tuque	Rue Commerciale.
Chas. Bélanger	Montréal	2715 Ontario Est.
J. E. Bergeron	Marieville	
Emile Pagé	Masson	
Germaine Jérôme	Mont-Laurier	
J. E. Bernard	Montréal	Lasalle et Ste-Catherine E.
A. P. Benoit & Fils	Montréal	1313 rue Masson.
J. A. Danis	Montréal	1858 rue St-Laurent.
J. A. Dubé	Montréal	3366 rue St-Hubert.
Gagnon Frères	Montréal	5597 Sherbrooke Ouest.
O. Mercure	Montréal	711 ave Mt-Royal Est.
H. Morgan & Cie Ltée	Montréal	Rue Ste-Catherine Ouest.
John Murphy & Cie Ltée	Montréal	Rue Ste-Catherine Ouest.
J. F. A. Pilon	Montréal	1880 Notre-Dame Ouest.
Henri S. Talbot	Montréal	2123 rue Ste-Catherine.
A. LeBlanc & Cie	Napierville	
Ed. Beauchemin & Cie	Nicolet	
J. A. Kirouac, Ltée	Québec	34 rue de la Fabrique.
Myrand & Pouliot	Québec	215 Rue St-Joseph.
Eugénie Boisvert	Richmond	
A. E. Thivierge	Rivière-du-Loup	
Wm. Pike & Fils	Rock Island	
D. F. Chabot	St-Césaire	
H. De Guise	Ste-Geneviève de Batiscan	
Hector Lefebvre	St-Guillaume D'Upton	
Bergeron & Sicotte	St-Hyacinthe	173 rue Cascade.
Eug. F. Olivier	Sherbrooke	
C. O. St-Jean, Ltée	Sherbrooke	21 rue Wellington.
Valois & Frère	Sorel	
O. L. Lafrance	Ste-Thècle	
Adolphe Fugère	Trois-Rivières	138, Notre-Dame.
U. St-Onge & Cie	Valleyfield	

"MON MAGAZINE"

Édifice La Patrie, suite 26 - - MONTRÉAL

Tél. LANCaster 2754

Description des modèles

(Suite de la page 49)

3205—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 38, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 98 pouces. Taille 36 demande 3¼ verges de taffetas de 40 pouces de large et 2⅞ verges de dentelle. La robe Basque est ce qui est de plus français parmi les plus nouvelles créations. Ce nouveau modèle est à longue taille et la jupe à deux morceaux est froncée et ornée d'une bande de dentelle. La robe ferme sous le bras gauche.

3206—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 42, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 99 pouces. Taille 36 demande 2¼ verges de crêpe Georgette imprimé de 40 pouces de large — 1¼ verge de crêpe Georgette uni. Le décolleté de la robe, en forme U, en avant et en arrière, spécialise ce modèle de robe du soir. La cape est circulaire et les godets sont insérés des deux côtés en bas des hanches.

(Suite de la page 25)

3154—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 64 pouces. Taille 36 demande 3¼ verges de crêpe plat, bois de rose, 40 pouces de large — ¼ vg de 40 pouces de large de crêpe plat de couleur plus foncée.

3152—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 66 pouces. Taille 36 demande 3¼ verges de crêpe Roma vert foncé, 40 pouces de large — ¼ vg de crêpe de soie brun, 40 pouces, pour le col et les poignets. Les poches sont garnies avec le motif floral No 12577.

3153—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 57 pouces. Taille 36 demande 2½ verges de soie rayée de 54 pouces de largeur.

(Suite de la page 27)

3144—Blouse pour dames. Mesure de buste: 34 à 44. Taille 36 demande 2½ verges de Georgette pêche de 40 pouces de large — ¾ vg de crêpe de soie blanc pour la garniture, 40 pouces de large. Les poches sont brodées avec le Dessin-Broderie No 12933.

3127—Blouse pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. Taille 36 demande 2¼ verges de crêpe de Chine héliotrope de 40 pces de large — ¼ vg de crêpe de Chine jaune, 40 pouces de large. Le Motif-Floral No 12671 se brode de tons dégradés.

3116—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 50 pouces. Taille 36 demande 1½ vg de Crêpe bleu de 54 pces de large — 1½ vg de crêpe de soie bleu fleuri de 40 pouces de large.

3151—Manteau pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. Taille 36 demande 3¼ verges de drap brun de 54 pouces de large — 2¼ verges de soie pour la doublure, 40 pouces de large.

3129—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 49 pouces. Taille 36 demande 2¼ verges de soie bleu et blanc de 54 pouces de large — ½ verge de soie bleu uni de 40 pouces, pour le col, les poignets et la bordure.

3137—Manteau pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 44, 14 à 18 ans. Taille 36 demande 3 verges de tissu rouge de 54 pouces de large — 3¼ verges de soie de 36 pouces de large, pour la doublure.

3155—Robe pour dames et jeunes filles. Mesure de buste: 34 à 38, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 61 pouces. Taille 36 demande 3¼ verges de crêpe de soie jaune de 40 pouces de large — ¼ verge de crêpe de soie blanc pour la garniture — 1¼ verge de doublure, 36 pouces de large.

Maître Bruin à Jasper

(Suite de la page 9)

comprendre que l'ours des Rocheuses ignore encore les manières de five-o'clock et ne se lie pas d'amitié du premier coup, fusse avec un membre sympathique de la S. P. C. A.

Certes, Maître Bruin respecte la trêve qu'il a signée avec l'homme à Jasper. Jamais il n'attaque le premier, mais si on l'embête de trop près, dame! il grogne et... généralement on le laisse tranquille. Tout patient qu'il soit avec notre espèce il connaît le respect dû à sa dignité et s'il goûte une plaisanterie honnête il ne se laisse pas marcher impunément sur les griffes. On n'a qu'à se le tenir pour dit et à ne pas suivre l'exemple du "suisse" de la légende indienne.

Ce petit cousin de l'écureuil s'amuse à taquiner un "grizzly" fort occupé à éteindre le feu qui s'était déclaré dans un arbre mort. (Toujours le rôle de bienfaiteur.) Malgré les avertissements bonhommes de l'ours terrible, il jetait continuellement des brindilles pour activer le feu, se fiant à ses moyens pour échapper au cas où l'affaire se gâterait sérieusement. Il avait compté sans l'agilité de l'ours dont la gaucherie n'est qu'apparente. Il en fit tant que le "grizzly" à la fin se fâcha et lui allongea

un rapide coup de patte qui lui laboura le dos. C'est depuis ce temps-là, paraît-il, que les "suisse" portent trois marques de couleur foncée entre les oreilles et la queue.

En somme l'ours est d'un naturel patient, généreux et bon enfant, mais il n'est pas prêt d'usurper la place détenue par les pékinois, les épagneuls et les angoras, dans nos maisons. Il y a des ours dans toutes les parties du monde et, y compris ceux de Jasper, au nombre de 2,000 environ, aucun n'est un petit saint bien qu'on ait jugé à propos, par galanterie sans doute, d'accorder à l'ourse, grande et petite, deux places dans le ciel alors que le lion, roi des bêtes créées, et le béliar, ami de l'homme, en occupent une seule. Mais de tous nos animaux sauvages, l'ours est peut-être le plus pittoresque, celui dont les traits de caractère sont les mieux marqués et qui est le plus humain par ses qualités et ses défauts. Le connaître c'est lui accorder au moins de la sympathie, car, — je dois l'avouer pour ne pas passer moi-même pour "mal léché" parmi la gentie ourse — dans les relations de bête à homme, c'est lui qui fait preuve du plus d'intelligence pour maintenir la paix et la bonne-entente.

(Suite de la page 35)

Suprême Tutti-Frutti

10 guimauves, coupées en morceaux
1-3 tasse de jus d'oranges ou d'ananas
½ tasse d'anadés coupés en dés
¼ tasse de noix hachées
¼ tasse de cerises confites
1 tasse de crème

FAITES tremper les guimauves deux heures dans le jus d'orange. Ajoutez l'ananas, les noix, les cerises, puis la crème qui aura été montée auparavant. Remplissez les verres de sorbet et garnissez d'une cerise.

C. B. S. Canada's Best Sauce

Merveilleuse, Unique et Suprême

Si vous ne pouvez pas vous procurer cette sauce chez votre fournisseur, envoyez-nous son nom et son adresse ainsi que le vôtre et nous vous ferons parvenir un échantillon gratis.

Fait au Canada par
CONDIMENTS COMPANY
4 rue Bisson, - Montréal.



BÉBÉS ROBUSTES

Nourriture, sommeil et air pur, mais surtout une diète convenable assurent la santé. Le Lait Condensé Eagle Brand de Borden, depuis 1857, a été l'aliment infantile le plus en usage. Les médecins l'approuvent. Pur, uniforme, facilement digéré. Employez-le si vous ne pouvez pas vous-même allaiter bébé.

GRATIS:—Pour livret utile adressez: The Borden Milk Co., Ltd., Montréal.

2-26

Avez-vous essayé la
sauce tartare

"MENU BRAND"

Une sauce insurpassée.

En vente dans toutes les épiceries et débits de provisions.

Demandez un échantillon gratuit à votre fournisseur.

Fabriqué au Canada.

Broderie à la main. Estampages sur commandes.
Spécialité: TROUSSEAUX.

Broderie Pratique
et Moderne

1564 ST-DENIS.

LE THAUMATURGE DE MONTREAL

(Suite de la page 46)

clament les guérisons miraculeuses de ceux qui dans leur désespoir sont venus chercher auprès du "Thaumaturge," un soulagement à leurs peines physiques ou morales, et ont vu leurs prières exaucées.

Cette basilique sera une chose de beauté et de magnificence. Mais le Frère André désire seulement qu'il lui soit permis de continuer à adorer Dieu dans la petite chapelle des premiers jours, et de vivre toujours dans l'humble retraite où du matin jusqu'au soir, viennent l'implorer ceux qui nulle part ailleurs ont pu trouver un soulagement à leurs misères.

Dans une étroite fenêtre, une silhouette se détache sur la clarté douteuse projetée par une faible lumière... la tête inclinée, l'homme semble plongé dans une ardente prière. Le Frère André, dont le jubilé vient d'être célébré par des milliers de fervents admirateurs, éteint la lumière et s'accorde enfin quelques heures de repos mérité, sur le dur grabat qui lui sert de lit.

Le "Thaumaturge" est seul avec son Dieu. Des foules qui se sont pressées à l'Oratoire en ce jour, il n'a été entrevu que par un nombre comparativement restreint. Mais il a toutes leurs prières, et tous, ils ont foi en son intercession. A côté d'une telle humilité, d'une foi semblable et d'une pareille dévotion, toutes les croyances sombrent dans l'insignifiance. Il ne reste que la confiance simple d'un serviteur de Dieu et des hommes, en son Dieu et en son prochain.

QUAND L'APPÉTIT S'EN VA

(Suite de la page 34)

plats habituels mais d'une différente manière plutôt que dans des plats différents. Rien ne vous aidera plus à cet effet que de servir à chaque convive son plat particulier, ainsi que nous l'avons déjà conseillé. La poterie brune ou verte a un effet gracieux. Une viande préparée en sauce, des légumes dentelés, une pudding cuite à la vapeur ou au four sembleront deux fois meilleurs aux convives si chacun possède sa part dans un plat particulier, au lieu qu'on la lui ait faite d'un grand plat. Ces petits plats particuliers permettent également d'utiliser les restes en leur donnant bonne apparence.

ESSAYEZ LES HUITRES POUR FAIRE DIVERSION

(Suite de la page 37)

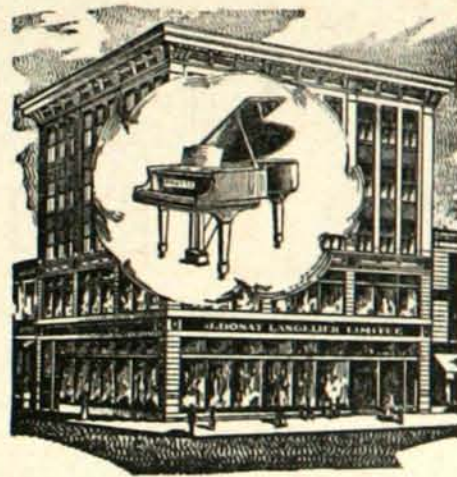
à ces viandes cuites pour les rendre meilleures et plus fortifiées. Vous y joindrez deux oeufs entier pour obtenir une farce ou un hachis plus lié et plus consistant.

Par ce moyen, ces farces ou hachis sont augmentés et peuvent être comparés à s'y méprendre, aux farces et hachis qui sont préparés avec les viandes entièrement crues.

C'est en outre, une économie: le beurre et la graisse sont bien plus épargnés que si les viandes étaient apprêtées seules.

Si parfois le boeuf bouilli, ou autres espèces de viandes rôties formaient encore des pièces assez grosses pour être présentées de nouveau sur la table, il faudrait les laisser entières et les servir avec une sauce tomate, printanière, mayonnaise ou autres garnitures. Ainsi apprêtées, on en mange moins, elles ont plus de profit et sont de meilleur goût. Vous pouvez aussi arranger ces viandes, au gratin, en blanquette, etc., mais il vaut mieux les convertir en farces ou hachis.

Ce sont des mets bien accueillis qui diminuent les charges trop onéreuses d'un ménage, surtout quand ces hachis sont ajoutés aux légumes que l'on peut farcir, gratiner ou mettre en sauce.



Laissez-moi faire la preuve de l'excellence du piano

PRATTE

Il est insurpassable: l'entendre, c'est se convaincre.

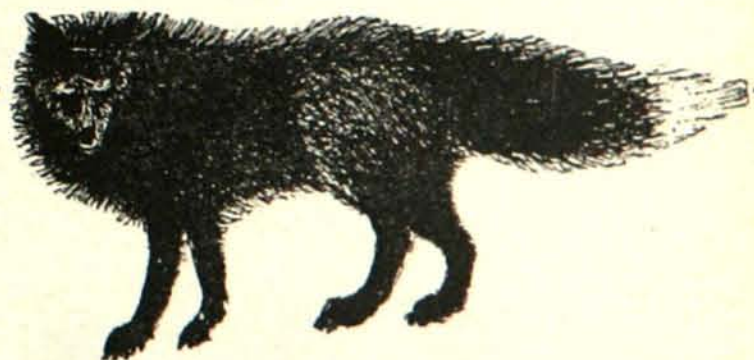
Dix-huit modèles sont à votre disposition. Le prix varie mais la qualité reste la même.

Facilité de paiement à qui le désire.

J. Donat Langelier
LIMITÉ

366 Ste-Catherine Est - - - Montréal

Le plus grand magasin du genre au Canada.



L'ELEVAGE du RENARD est PAYANT

Faites-en vous-même l'élevage ou placez-y vos capitaux et assurez-vous de gros revenus sur votre argent.

Le Pionnier dans l'élevage du Renard en captivité, ayant 30 années d'expérience dans cette branche de l'industrie, offre:

A vendre d'ici au mois de mai, couples (très limités) de parfaits renards argentés enregistrés haut la main et garantis reproducteurs de un et deux ans. Pouvons sur demande, garder ces couples dans nos ranchs pour cette année et garantir alors de deux à quatre jeunes enregistrés par couple, aussi garantissons la vitalité des parents, et leur progéniture jusqu'à la livraison de ces sujets en automne 1926 aussitôt après l'enregistrement et l'inspection des jeunes par "Canadian National live stock Records" département de l'agriculture, Ottawa.

Sujets parfaits pour la reproduction provenant des meilleurs sangs ancestraux de la province de Québec et de l'île du Prince-Edouard. Termes de paiements faciles.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS, S'ADRESSER A:

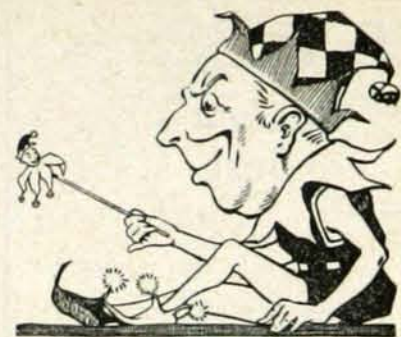
BEETZ et Fils 20 RUE ST-JACQUES, chambre 4, Montréal
Phone Main 1389 et après 5 heures du soir
Phone Atlantic 3852-J.



"On le voyait sans cesse écrire, écrire,
Ce qu'il avait jadis entendu dire".



LE DERNIER MOT



PRUDENCE PASSE SCIENCE. — Aux XVII^e et XVIII^e siècles, on croyait sérieusement que, dans les batailles, les membres de certaines maisons royales étaient invulnérables.

Les princes de Savoie jouissaient de ce privilège légendaire. Le maréchal de Schauenbourg, pour en avoir le cœur net, fit tirer à plusieurs reprises sur le prince Thomas sans qu'on pût l'atteindre. Ces princes descendent, dit-on, du prophète Daniel.

On croyait jadis que les Hohenzollern pouvaient braver impunément les balles vulgaires. Les vétérans de la campagne de 1792 étaient convaincus que Frédéric-Guillaume II ne pouvait être atteint que par une balle en argent. Le Kaiser et le Kronprinz connaissent certainement ce privilège accordé à leur race; mais ils ont préféré ne pas trop s'y fier.

PARLEZ-VOUS FRANÇAIS ? — Oui. Alors, dit-on je vais ou je vas ? A propos de ce verbe, voici la boutade que je trouve dans un journal haut coté :

Ce verbe aller prend des formes très diverses: je vais, j'allais, j'irai que j'aile; aussi sa conjugaison fait-elle le désespoir des étrangers qui apprennent notre langue. Un Anglais se plaignait amèrement de l'irrégularité des verbes français qu'il apprenait. Le verbe aller, disait-il, est impossible. Il avait toutes les peines du monde à retenir le premier temps, qu'il récitait à tout propos, et qu'un jeune voyageur français lui avait appris ainsi :

Je vais Nous courons
Tu danses Vous partez
Il se promène Ils marchent.
Quelle irrégularité! s'écriait le brave homme.

LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON a ouvert, il y a quelques mois, à Londres, un nouvel entrepôt et a célébré, à cette occasion, son 255^e anniversaire.

En 1670, le roi Charles II accorda au Prince Rupert et sa compagnie d'"aven-

turiers" la charte qui donna naissance à cette compagnie. Cette charte donnait à ses possesseurs le droit exclusif de faire la traite sur les bords de la Baie d'Hudson; d'élever des forts, d'établir des lois, de maintenir des vaisseaux de guerre et de "faire la paix et la guerre avec tout prince qui ne serait pas chrétien." La compagnie fit tout cela, et réalisa de gros profits. Puis la France, établie au Canada, réclama son territoire. Ce n'est, à vrai dire, qu'après le traité d'Utrecht ou après que le Canada fut devenu possession anglaise en 1763 que la compagnie se trouva vraiment à l'abri de toute agression extérieure. En 1869 la compagnie céda ses privilèges et

PETIT CROQUIS

LE CAFÉ

C'EST le trait d'union entre la salle à manger et le salon, en même temps que le paraphe noir qui souligne la fin du repas.

Il ouvre un nouveau chapitre, celui de l'adresse masculine, tout en prolongeant celui des grâces féminines.

Tandis que les jeunes filles multiplient leur activité légère pour distribuer les tasses, tendre le sucre au bout de la pince et leur sourire au bout des lèvres, et verser la liqueur en gestes précis et arrondis, les hommes s'essaient à manier la cuiller en maintenant l'équilibre de la soucoupe, à travers la mobilité des groupes et à boire debout en dépit des hasards de la conversation.

Les malins logent leur tasse sur un coin de piano ou de cheminée.

Les vrais amateurs n'en prennent pas.

L. LANDRON.

reçut en retour une indemnité de £300,000, 7,000,000 d'acres de terre, la possession de ses forts, "factoreries" ou postes de traite. Elle est devenue une institution commerciale de premier ordre. Elle possède à Winnipeg et Vancouver des magasins à rayons qui ne le cèdent en rien aux mieux établis du continent.

NOS ENFANTS

L'enfant.—Petite tante, vous a-t-on jamais demandée en mariage ?

La Tante.—Une fois, mon chéri. Un gentleman me fit des propositions par téléphone..., mais il s'était trompé de numéro.

PÂTISSERIE FRANÇAISE

LE DUC de RICHELIEU disait que pour manger de bons petits pâtés, il fallait avoir un four dans sa poche.

L'on a fait aussi sur les petits pâtés des calculs très amusants :

Ainsi étant donné trente-six petits pâtés à six centimes chacun, combien faut-il de personnes pour les manger, quel est leur sexe et leur nationalité ? En multipliant trente-six par six centimes l'on trouve au total deux francs seize (deux Françaises).

SOMMAIRE DE MARS 1926

D'un mois à l'autre.....	3
Parlons Magazine.....	5
Le Directeur.	
Le Refuge (roman).....	6
Jacques Baschel.	
Maître Bruin à Jasper.....	8
Claude Melançon.	
Le Thaumatourge de Montréal.....	10
Geo. H. Ham.	
Le Petit Capet dans sa prison....	15
Henri d'Almèras.	
Le Château sous les roses (roman).	16
Pierre Villetard.	
Le palais fait par les Anges (conte)	18
Robert Choquette.	
Le rapatriement est-il possible?... 18	
Paul Latour.	
Les beaux coins de chez-nous (Ill.)	19
Broderies — Modes.....	20 à 33
La bonne cuisine:—	
Perrette Brizard.	
Quand l'appétit s'en va.....	34
Pour goûter après le bridge...	35
Quelque chose de bon.....	36
Essayez les huîtres.....	37
La boîte aux lettres.....	47
Tante Suzon.	

A PROPOS D'UN DERBY INTERNATIONAL

L'Attelage de Chiens qui a représenté la "Salada Tea Co. of Canada Ltd., de Montréal", dans le derby International (Section Est) qui a eu lieu à Québec, durant le présent Carnaval d'hiver.



La Course fut gagnée par l'attelage Alex Mackey Co., conduite par François Dupuis — on y établit un record mondial pour la vitesse — les 123 milles ayant été parcourus dans 12 h., 32 m., et 10 s.



Les Cuisines

CLARK

*vous aideront à servir des
repas meilleurs et moins
coûteux.*

Vos cuisines, mesdames, tout bien aménagées qu'elles soient, ne peuvent se comparer aux merveilleuses Cuisines Clark avec leur outillage scientifique et leurs cuisiniers si habiles.

On y prépare les mets qui y sont mis en conserve pour vous faciliter la tenue de maison.

Tout comme la balayeuse mécanique et la laveuse ont facilité ces travaux, de même les Cuisines Clark font pour vous le gros de l'ouvrage de la cuisine, en vous offrant, tout prêts à servir, une série de plats excellents, nourrissants et peu coûteux.

*En voici quelques-uns que vous trouverez
chez votre fournisseur.*

SOUPES CLARK

13 soupes délicieuses très
concentrées

DINER BOUILLI CANADIEN

LANGUES DE BOEUF

"LUNCH TONGUES"

**SPAGHETTI AU GRATIN avec
Sauce Tomates**

VIANDES EN PÂTE

VIANDES EN PAINS

**BEURRE D'ARRACHIDE —
(Pea-Nut Butter)**

**SAUCE CLARK (aux Tomates)
SAUCE "GOVERNOR"**

Toutes les viandes employées sont inspectées et sur les étiquettes est la légende "Canada Approved". Exigez-la.



FÈVES AU LARD

CLARK

FONT LES DÉLICES DE TOUS

Chaque fève est cuite à point, le morceau de lard salé, bien gras, ajoute sa saveur à tout le contenu, et une sauce délicieuse donne juste le piquant voulu.

Faut voir l'appétit avec lequel grands et petits attaquent ce mets si nourrissant, si digestible et si économique.

Notez quand vous l'achetez, non seulement le prix, mais le poids net du contenu imprimé sur chaque boîte.

C'est un détail important.

D'importance égale est la légende "Canada Approved" qui indique l'inspection sévère du Gouvernement Canadien.

Servez souvent les Fèves au Lard Clark qui donnent un plat si bon avec si peu de dépense et qui n'exige aucune cuisson.

Les Cuisines CLARK vous aideront.

W. CLARK, Limited
MONTREAL

Etablissements à
Montréal, P.Q.,
Saint-Rémi, P.Q. et
Harrow, Ont.





ROYAL YEAST CAKES

*Garantissent le succès dans
la fabrication du Pain*

CHAQUE PAIN DE LEVAIN DANS UNE ENVELOPPE
DE PAPIER CIRÉ HERMÉTIQUEMENT FERMÉE

